

# HISTOIRE

DE MARIE ROYNE

D'ESCOSSSE, TOVCHANT LA

conjuratiō faicte contre le Roy, &

l'adultere commis avec le Comte de

Bothwell, histoire vrayement

tragique, traduicte de Latin

en François.

*(Library) Paris. R. 1. 1. 1.*



A EDIMBOURG,

Par Thomas Vvaltem.

1 5 7 2.

*ius*

# HISTOIRE

DE MARIE ROYNE

D'ECOSSE, TOUCHANT LA

COMMUNION FAITE ENTRE LE ROY, &

LES DUCHES DE BRITANNIE & D'IRLANDE

ET D'ECOSSE, LE 12. MAY 1706.

PAR LEUR ALTESSES ROYALES

LE DUC & LA DUCHESSE



A. EDIMBOURG.

Par Thomas Vassier.

1706.



2

AV LECTEUR DE BON-  
NAIRE, Salur.

MY Lecteur, Je croy, selon la docte  
A curiosité de ton esprit, qu'ayant fueil-  
leté les bons Autheurs, tu as remar-  
qué des exēples insignes & memorables d'au-  
cunes cruautéz, executées par des femmes à  
l'encontre de leurs marys: mais tout cela n'est  
rien au pris de ce que tu liras en ceste petite  
histoire, estre n'agueres aduenü en Escosse. Et  
neātmoïns, il y a deux raisons, qui feront q̄ tu  
ne le trouueras si estrāge. L'vne si tu regardes  
la maison, dōt ceste Roynē est issue, au moins  
du costé maternel, duquel ny la cruauté, ny  
l'impudicité n'ont iamais esté gueres oſloin-  
gnées. Et pour l'autre l'education, & nourri-  
ture, qui souuent s'eschange au naturel, avec  
le bon cōseil d'aucūns principaux de ses parēs,  
& sur tout de celuy, qui est la source, & ori-  
gine de toutes les guerres, cruautéz, & meur-  
tres inhumains aduenuz depuis 15. ou 16. ans  
en la pluspart de l'Europe, & duquel ie ne  
veux icy exprimer le nom, tant pour estre as-  
sez congneu, voire à rous par ses sinistres ef-  
fects que pour le desir que i'auroye que  
quelqu'vn (puis qu'il espere de là son immor-  
talité, & qu'il s'en tient hōnoré) ne l'engraue,

A ij

comme vn second Erostrate, en son docte es-  
crit. Au reste les Epistres mises sur la fin a-  
uoient esté escrites par la Royne, partie en  
François, partie en Escossois, & depuis tra-  
duictes entieremēt en latin, mais n'ayant cō-  
gnoissance de la langue Escossoise, i'ay mieux  
aimé exprimer tout ce q̄ i'ay trouué en latin,  
que me mōstrant trop scrupuleux au change-  
ment d'vne syllabe, te frustrer de l'esclair-  
cissement que tu y auras, pour cognoi-  
stre à qui la faute de l'exécrable  
meurtre, & autres enormi-  
tez y contenues doiuent  
estre imputées  
A Dieu.

# HISTOIRE DE MARIE

ROYNE D'ESCOSSE, TOVCHANT  
la coniuration faicte contre le Roy, & l'a-  
dultere cōmis avec le Conte de Bothvvel,  
Histoire vrayement tragique, traduite de  
Latin en François.

**C**OMME c'est vne chose estrange, voire  
ennuyeuse, à cause de sa nouveauté, de  
vouloir faire rendre raison publiquement à  
personnes libres de ce qu'on a desia jugé en  
prie, aussi doit-elle bien sembler plus qu'en-  
nuyeuse, a nous qui sommes maintenāt con-  
traints, & comme tirez par necessité (si nous  
ne voulions estre estimez les plus meschans  
du monde) d'impugner la vie de ceux, dont  
neantmoins nous eussions bien voulu cacher  
les vices : mais vostre equité, Royne tresillu-  
stre, leuë vne bonne partie de cest ennuy, qui  
n'oyez pas, avec moindre regret, que nous,  
qu'on detracte ainsi publiquement d'une qui  
vous attrouche de parété, & qui est aussi Roy-  
ne. Et que vous n'estes pas moins songneuse  
d'en entendre la verité, que nous de fuir en  
cela toute calomnie : Parquoy, nous compré-  
drons ce faict le plus succinctement que fai-  
re se pourra, voire nous l'exposerōs avec tel-  
le briefueté qu'il semblera que nous voulions  
plustost toucher, comme en passant, les prin-

*Ceci sera  
porte à la  
Royne  
d'An-  
gleterra.*



*Marriage  
de la Roy-  
ne d'Es-  
cosse.*

*Haine  
muers le  
Royaume d'E-*

cipaux poincts, que de les exposer. Et commencerons par la premiere inconstance de ceste Royne: car comme sa legereté ne fust que trop prompte à se marier, aussi soudainement s'en est ensuiuie, ou vne repentance, ou des indices, sans occasion, toutesfois de changement de volonté. Et de faict au par-auant le Roy ayant esté recueilly, non seulement assez froidement: mais aussi avec peu d'honneur & de respect, en fin la haine commença de se monstrier plus à descouuert, principalement en cest Hyuer, auquel il fut avec vn maigre equipage, & indigne d'un hōme priué, enuoyé à Pebles, non a la Volerie, mais cōme en exil: à sçauoir esloigné du conseil, & de toute connoissance des affaires publiques. Et n'est ja besoin icy d'escrire les choses, qui lors furent apperceuës d'un chacun cōme en plain Theatre: & qui maintenant ainsi qu'en vne image bien recente demeurent imprimées aux esprits de tous. Or combien que ce commencement ayt esté la source de tous les maux, qui s'en sont depuis ensuiuus: Toutesfois du premier coup, les conseils en estoient fort cachez; de sorte que non seulement le vulgaire: mais non pas mesmes les plus familiers, & qui auoient eu maniement des grans affaires, ne pouuoient comprendre, à quoy principalement ceste Royne pretendoit.



EN fin, enuiron le mois d'Auril, 1566. estât retournée de Dumbar à Edimbourg, & se logeant dedans la forteresse de la ville, elle n'en bougea jusques au temps de son accouchement: apres lequel tout incontînét les secrets conseils, touchant sa mechâceré premeditée, commencerent à se descouurir: desquels voicy le sommaire: à sçauoir, qu'ayant tué le Roy, à quelque pris que ce fut, elle se marieroit avec le Conte de Bothuvel. Et afin de leuer tout soupçon, qu'elle voulut commettre vne telle enormité, elle commença petit à petit de jetter quelque semence de querelles, entre le Roy, & les Seigneurs, qui lors estoient à la suite de la cour: à ce qu'estans de plus en plus enaigris, elle les amenast jusques à vne inimitié capitale. Et quand elle cognoissoit que ces soupçons estoient aucunement diminuez, elle tasehoit par nouuelles detractions d'exciter, & enflammer ceux-cy, les vns contre les autres, s'efforçant de persuader que la Noblesse auoit conjuré la ruine de l'estat du Roy, & le Roy celle de la Noblesse: Tellemēt qu'elle n'auoit rien plus en recommandation que de les faire venir jusques aux mains: Et encor' qu'elle doutast laquelle des deux parties seroit la plus forte. Si est-ce qu'elle mettoit comme le gain de sa cause, en la ruine de l'vne & de l'autre: estimant que c'estoit là le

L'an  
1566.

*Infidelité  
de la Roy  
ne contre  
son mary.*

*Inimitié  
entre le  
Roy &  
la No-  
blesse.*

chemin pour paruenir à ce qu'elle auoit entrepris. En somme, elle réplit en peu de tēps les esprits de tous, de tant de soupçons, qu'il n'y auoit celuy en la cour, qui fut tāt peu que soit de noble maison, qu'elle ne tirast à ceste necessité, ou de recognoistre honteusement les bruits inuentez, ou de les venger par armes, contre les accusateurs: ou bien de se retirer en sa maison. Et afin d'obmettre le reste, pour cause de breueté, & venir au poinct principal, le toucheray seulement vne insigne calomnie de ce temps là, qui ne doit poinct estre oubliée. C'est que le Roy vne nuit deuisant avec la Royne jusques biē tard. La somme de ce pourparler fut, que quasi toute la noblesse auoit conspiré sa ruine, & que desia on auoit desseigné le moyen de l'executer. Or estant le Roy retiré, la Royne feit appeler le Conte de Murrey, son frere, qui depuis fut Regent, luy faisant entendre que la chose qu'elle luy vouloit proposer, estoit fort enorme, & qu'elle requeroit sa presence. Luy dōc estant subitement esueillé d'vn profond sommeil, & n'ayant prins qu'une longue Robbe, sur sa chemise, tout effrayé, & à demy nud s'en courut à elle. Estāt venu, elle luy vsa quasi du mesme langage qu'elle auoit tenu deuant le Roy, disant que le Roy luy portoit vne telle, & si grande inimitié, & auoit à tel desplaisir

le

*Comte de  
Murrey  
frere de la  
Royne  
d'Escoffe.*

le bon recueil, qu'elle luy faisoit pres d'elle, qu'il auoit deliberé à la premiere occasion de le faire mourir. Et ainsi, elle n'obmet rien de ce qui estoit en sa puissance, pour les faire venir aux prinſes. Et pour certain ils en fuſſent venus là, ſi Dieu n'eust eu ordonné, de garentir des hommes innocés de ces trahiſons pernicieuſes, & deſcouvrir ſon ſorſaiët malheureux, & plein d'impieté.

MAIS voyant, que ce deſſein n'auoir point ſuccedé, elle ſ'eſſorça d'inuenter vne autre ruſe, pour ſurprendre le Roy, encores ieune, & peu aduiſé. C'eſt en le ſolicitant d'eſlire pendant ſa groſſeſſe, quelque ieune damoiſelle, avec laquelle il peuſt conuerſer familièrement, luy promettant de l'ayder à cela, de tout ſon pouuoir, & luy pardonner ceſte faute, meſme luy monſtra la femme du Comte de Murrey: non qu'elle eſtimait que vne dame ſi vertueuſe fuſt propre à executer telle laſcheté: mais elle vouloit en vn meſme inſtant ſe venger de trois ennemis, à ſçauoir, du Roy, du Comte, & de ſa femme: & par ce moyen auoir occaſion de faire diuorce, & laiſſer au Comte de Bothyvel, le liët nuptial du tout vuide. Eſtant accouchée, cōbien qu'elle recueillist gracieuſemēt tous autres, quand on l'aduertiſſoit qu'ils venoient veoir le Roy: toutesſois elle, & tous ceux de

*La Royne  
maquerelle  
de ſon  
mary.*

*Conſell  
plein de  
trahiſons.*



sa fuite desguisoient tellement leurs gestes & paroles qu'ils faisoient assez paroistre ne craindre rien plus, que le Roy pensast que cela leur fust ennuyeux, & leur arriüée, & entreuenue peu agreable. Au contraire le Comte de Bothvvel seul auoit toute puissance, presidant seul aux cōseils, & en tous affaires. De sorte que la Roynes mesme vouloit bien que chacun cogneust l'affection qu'elle luy portoit, d'autant que s'il failloit obtenir d'elle quelque chose, il ne se pouuoit faire sans luy, tant elle craignoit que la faueur qu'elle luy portoit fust cachée.

PEU apres son accouchement, vn certain jour de grand matin, elle s'en alla avec peu de suite, au port, qu'on appelle neuf, & comme chacun s'esbahissoit, ou elle pouuoit aller, soudain elle entra en vn nauire, qui estoit là tout prest, & auquel on apperceut Guillaume, & Emond Blacart, Leonard Robertson, & Thomas Dicson, seruiteurs du Conte Bothvvel, & Pirates diffamez de manifeste vol. Estant ainsi enuironnée de ceste troupe de larrons, au grand estonnement de tous les gens de bien, elle se meit en mer, sans auoir prins vn seul de tous ses plus honnestes domestiques. Or de ce qu'elle feir au Chasteau d'Aloa, ou le nauire aborda. l'ayme mieux que chacun le pense, que de l'ouyr de

*Pirates estans à la cōduite de la Roynes.*



moy. Seulement ie toucheray ce mot, que là on n'eust aucū respect en tout ce qui fut dict, & faict, ie ne dy à la majesté d'une Royne, mais nō pas mesme à la modestie d'une femme d'honneur. Le Roy ayant ainsi ouy le depart soudain de la Royne, alla apres elle, par terre, en ceste esperance, & deliberation de l'accoster, & de iouir de la communication mutuelle, & des autres offices de mariage. Or ceux qui estoient là presens, sçauent combien elle le receut amiablement, & ceux, qui en ont ouy parler en sont assez records: car à peine eut-il loisir d'arrester là, quelques heures pendant que ses seruiteurs & cheuaux prenoient leur repas, & repos, estant contrainct (à ce q̄ pis n'aduint) de s'en retourner: mais elle demeura là quelques iours, sinon avec vne magnificence royale, pour le moins plus, que royalle, ou certes pour mieux dire, avec vne licence peu royale. De là, on feit quelques chassies, l'une au fleuve de Magat: l'autre au Sault, qu'ils nomment vulgairement Gleuart. Mais qu'est-il besoing de dire, comme elle se monstra lors facheuse, arrogante, & insolāte, enuers le Roy? Car la chose a esté faicte au veu, & sçeu de tous, & en est la memoire assez recente & remarquée.

ESTANT de retour à Edimbourg, elle n'alla poinct en son Palais, ains en vne mai-

*Insolence  
monstruense  
de la Royne  
d'Es-  
cosse.*

son priuée prochaine de là, appartenante à Jean Balfur, & de là en autres maisons, ou se faisoit vne assemblée annuelle, appelée Sca-car. Or ces maisons estoient amples, & y auoit quelques beaux jardins, & prez d'iceux, comme vne forme de desert. Mais il y auoit encor autre chose, qui l'y attiroit plus, que tout cela. C'est, que pres de là, demeuroit Dauid Camerey, seruiteur du Côte de Bothvvel duquel l'huis de derriere estoit prochain des jardins de la maison de la Royne. Par cest huis Bothvvel alloit & venoit, quand bon luy sembloit. Et qui n'entend le reste? Tât y a que la Royne mesme à cōfessé le faict à plusieurs, & notamment au Regent, & à sa mere, mais elle rejettoit la faute sur Reres, femme impudique, & qui auoit esté l'une des Courtisannes de Bothvvel, quoy que lors elle fut entre les dames mieux aymées de la Royne. Par ceste-cy donc (qui desia venant sur l'aage, auoit changé le gain de ses paillardises en maquereillage) la Royne, comme elle disoit, fust deceuë: d'autant qu'ayant introduit Bothvvel en la chambre de la Royne, par le jardin, il l'auoit violée, & prinse par force: mais le temps, pere de verité, a descouuert combien Reres l'auoit trahie contre son gré: car peu de jours apres, la Royne voulant aussi par force, comme je croy, auoir sa reuanche, enuoya ceste

*Reres paillardise, & maquereillage.*

Reres, qui auoit au par-auant assez experimēté les forces de l'homme, afin qu'elle le luy amenast prisonnier. Ainsi la Royne avec Marguerite Corrovd, qui n'ignoroit riē de tous les conſeils, deualerent avec vne ceinture ceſte femme le lōg de la muraille, au jardin prochain: Mais comme és exploicts de guerre, on ne pouruoit pas touſiours ſi bien à tout, que quelque incommodité ne ſuruiēne. Voicy la ceinture qui romp ſoudainemēt, de ſorte que Reres, femme peſante d'aage, & de corps, tōbe bas, avec grand bruit: mais elle, comme vn vieil ſoldat n'eſtāt en rien eſtōnée, ny de l'obſcurité de la nuit, ny de la hauteur de la muraille, non pas meſme de ceſte cheute inopinée, paruint juſques en la chambre de Bothvvel, & ayant fermé les portes, tira ceſt homme de ſon liēt, & des bras de ſa femme, & l'amena à la Royne ainſi à demy endormy, & à demy nud qu'il eſtoit. Or que la choſe ſe ſoit paſſée en ceſte ſorte, non ſeulement la plus grande partie de ceux qui eſtoyent avec la Royne l'ont confeſſé, mais auſſi George Dagleſey, valet de chambre de Bothvvel, au par- auant que d'eſtre executé, le recita, & duquel la confeſſion eſt inſérée au proces.

*Adultere  
de la Roy-  
ne avec  
Bothvvel,  
non ſans  
ruſe de  
guerre.*

C E pendant le Roy eſtant peu ſ'en faut bāny, & dechaffé par iniures & outrages, ſe re-  
poit à Sterling avec peu de ſeruiteurs: car auſſi



si qu'eust il faict dauantage, veu qu'il ne pou-  
 uoit trouuer aucune grace enuers la Royne,  
 non pas mesme moyen de nourrir au jour la  
 journée quelque peu de seruiteurs, & de che-  
 uaux qu'il auoit? Et en somme qu'il se voyoit  
 debouté par contentions esmeuës de petites  
 fadaïses, ou pour causes recherchées, afin de  
 le calomnier? Touresfois estant son esprit o-  
 piniaïstre en amour, Il ne se peust cōtenir qu'il  
 ne retornast à Edimbourg, afin que par tou-  
 te sorte d'honnesteté, il peust rentrer en gra-  
 ce comme au par-auant, & jouir de la societé  
 conjugale: mais estant de rechef chassé par vn  
 insigne outrage: de rechef, aussi il s'en retour-  
 ne d'ou il estoit venu, pour là, comme en vn  
 desert, lāmenter sa vie miserable. Quelques  
 iours apres, la Royne deliberant d'aller à Ied-  
 burg, & se trouuer en l'assemblée des Iuges  
 enuiron le commencement d'Octobre, Bo-  
 thvvel fait son aprest pour aller en Lidde, où  
 estant, & ne se comportant comme le lieu  
 qu'il tenoit, la maison dont il estoit, ou l'attē-  
 te des autres le requeroient, il fut blessé par  
 vn larron ja demy mort, & porté au chasteau  
 d'Hermitage avec esperance incertaine de  
 vie. Ce qu'estant rapporté à la Royne à Bor-  
 thuic, soudain à grandes iournées, & en plain  
 hyuer elle court cōme insensée à Melrase: &  
 de là à Iedburg. Et combien que le bruit fust

Octobre.

Bothvvel  
 Blessé par  
 vn larron.



certain de sa cōualefcēce, toutesfois estāt son esprit impatient en ce retardemēt ne se peust contenir qu'elle ne declarast sa lasciuete débordée, de façon qu'au temps le plus estrange de l'année, mesprisant toute difficulté des chemins & les embusches des larrons, entreprint le voyage, avec si petite suite, que nul tant peu fust il modeste, ne luy eust osé commettre sa vie, ou ses biens. Delà estāt retournée pour la seconde fois à Iedburg, avec extreme soing, & diligence, elle prepara & appresta toutes choses, pour y faire apporter Bothuyel. Estant donc là amené, leur maniere de viure, & familiarité fut peu honorable à la dignité de tous les deux: car soit pour le travail qu'ils se donnoient iour & nuict, ou il y auoit peu d'honesteté pour eux, & trop d'infamie au public, ou par quelque secrette prouidence de Dieu, la Royne tomba en vne maladie si aspre, & dangereuse, qu'il n'y auoit personne, qui eust esperance de sa vie.

*Maladie  
de la Roy-  
ne.*

C E que le Roy ayant entendu vint à grandes journées à Iedburg, pour visiter la Royne, la cōsoler en son affliction, & luy tesmoigner par tous les bons offices qu'il pouuoit, son affection & soin enuers elle: mais tant s'en faut qu'à sa venuë on luy eust appresté vn logis, ou pourueu de viures tels qu'on donneroit aux hommes de moyen estat, que mesme il n'ap-

perceut aucun indice d'auoir là vn seul amy. Mais cecy estoit digne d'vne inhumanité barbare, qu'il fut defendu à la noblesse, & à tous les officiers de la Cour, qu'on ne luy feroit aucun accueil, & qu'on ne deslogeast pour luy, & qu'il ne fut receu de personne, pour loger là vne seule nuit. Et par-ce que l'humanité du Conte de Murrey, qui fut depuis Regent, estoit suspecte à la Royne, elle fait tant avec sa femme, qu'elle s'en retourne soudain en son logis, & feignant estre malade se met au liect, à ce que sous ce pretexte de maladie, le Roy en fut exclus. Ainsi se voyant destitué de tous offices d'humanité, le jour ensuiuant il s'en retourna en son ancien desert, avec vne merueilleuse tristesse d'esprit. Ce pendât qu'il estoit en ceste necessité de toutes choses, & mesmes d'amis, qu'à peine pouuoit il trouuer quelque petite cabane, pour se loger. Bothvel, comme triomphant de ce pauvre Roy, se retira du logis, ou il auoit habité, & vint loger en vne chambre haute, sous laquelle la Royne estoit couchée, & combien que tous deux fussent fort debiles, elle de sa maladie, & luy de sa playe: Toutesfois en ceste debilité, elle le visitoit par chacun jour. Et apres qu'ils furent vn peu reuenus en conualescence, & n'estans pas encores bien fortifiez, si retournerent-ils à leurs jeux accoustumez,

*Inhumanité de la Royne.*

*Impudicisie de la Royne toute enuidente.*

coustumez, voire si ouuertement qu'ils sembloient ne rien craindre, sinon que leur méchanceté ne fut pas assez cogneuë.

ENVIRON le mois de *Nouembre*, *Nouëbre*, estant allée de Iedburg en vn village nommé Calco, elle receut lettres du Roy, lesquelles leuës deuant le Regent, le Conte de Honthley, & le secretaire avec vne face triste, & se tourmentant miserablement, comme si elle eust deu retomber en sa premiere maladie, elle leur fait entendre haut & cler, que si elle n'estoit bië tost despeschée du Roy, elle ne pouuoit longuement demeurer en vie: Et que si elle n'en pouuoit eschapper par autre moyen plustost que de viure en ces miseres, elle se defferoit de ses propres mains. Aucuns jours ensuiuans passant par Merce, & venant à Col-dingham, pour y sejourner, Reres passant par les gardes, fut recogneuë & renuoyée. Or la Royne n'ignore point qui estoient ceux qui l'accompagnoient, ny ou elle alloit. Depuis vers la fin de Nouembre, venât à Cragmilar, qui est vn chasteau distant d'Edimbourg de deux mille pas, en la presence des Contes de Murrey (qui depuis fut Regent, & maintenât a esté tué luy-mesme) de Hôthley, Argathley, & du secretaire, elle tomba sur le propos du temps passé, adjoustant la raison, par laquelle il luy sembloit qu'il se pouuoit commodément



*Diurſe  
ſoubs pré-  
texte de  
conſan-  
guinité.*

executer : à ſçauoir , d'intenter action contre le Roy , pour faire diurſe avec luy , ne doutant point qu'elle n'en peuſt aiſément venir à bout, veu qu'ils eſtoient en degré de conſanguinité , ou par les loix du Pape le mariage eſtoit defendu: en ſupprimant les lettres (choſe bien ayſée) par leſquelles ils en eſtoient diſpenſez . Et comme quelqu'un euſt propoſé ceſte difficulté, que ſi cela ſe pratiquoit ainſi, il ſ'enſuiuroit que leur fils ſeroit baſtard, comme eſtant nay hors mariage , veu principalement que nul des Payens ignoroit les cauſes qui pouuoient enfreindre ce mariage , ayant vn peu ruminé en ſon eſprit ceſte reſponſe, & cognoiſſant qu'il diſoit vray , & n'oſant toutesfois faire ouuerture de conſeiller qu'on meit l'enfant à mort, elle quitta le propos du diurſe. Et neantmoins depuis ce jour là, elle n'oublia le conſeil pris au par-auant , de tuer le Roy, comme il ſera facile d'entēdre, par les choſes qui ſ'en ſont enſuiuies.

DE RVIS le Roy eſtant retourné de Sterling à Cragmilar , eſtimant qu'elle auroit eſté adoucie enuers luy, & que la lōgueur du tēps auroit aucunemēt modéré ſon courroux, non ſeulement il ne ſentit aucun indice de chāgement de volōté: mais auſſi rien ne luy fut ordōné pour ſon viure ordinaire, ſ'il ne demeu- roit à Sterling, Ce qui augmenta grandement



le soupçon du vulgaire, qui de foy y est assez prompt, à sçauoir, que la Royne auoit vne familiarité ordinaire avec Bothvvel.

A v commencement de Decembre, apres l'arriuée des Ambassadeurs de France, & de Angleterre, pour celebrer le Baptême de l'enfant, qui maintenāt est Roy, afin que Bothvvel en ceste action parust mieux, entre tous les autres seigneurs, elle en partie luy dōna argent pour acheter des accoustremēs, & en partie elle mesme les luy acheta des marchans: voire estoit aussi diligente à regarder s'ils estoient bien façonnez, comme si elle eust esté, je ne diray point sa femme: mais sa seruante.

*Decēbre.*

*Baptême  
du fils du  
Roy.*

C E pendant, celuy qui estoit son legitime mary, au baptême de son propre fils, non seulement fut destitué de tous moyens, pour faire les frais: ains aussi fust empesché de se trouuer en la presence des ambassadeurs, jusques à luy oster ses seruiteurs ordinaires, avec deffense à toute la Noblesse de le suivre, honorer, voire faire semblant quasi de le cognoistre: & aduertissemēt aux ambassadeurs estrangers de ne parler à luy, encor que la plus grande partie du jour tous eussent demeuré dans le mesme chasteau.

C E jeune Prince se voyant recueilly avec tel mespris & inhumanité, perdit tout coura-

## HISTOIRE DE MARIE

*La Roy-  
ne d'Es-  
cosse prend  
la vaisselle  
du Roy.*

*Poison don-  
née au  
Roy.*

*Conte de  
Bedford,  
ambassa-  
deur.*

& delaisant Sterling, se retira à Glascvvo, par deuers son pere. La Royne à son issuë ne laissa de le poursuiure, de la haine accoustumée, luy faisant oster toute la vaisselle d'argent dont il s'estoit seruy depuis ses nopces jusques alors, & en meit d'estain en la place. Mais que cecy soit attribué seulement à mespris : car ce qui s'est ensuiuy est vn manifeste argument d'une inhumanité brutale, & d'une haine irreconciliable. Et de faict, auant qu'il eust esloingné Sterling de mille pas, vne si grande douleur le saisit par tout le corps, qu'on pouuoit facilement cognoistre, que cela ne venoit point de la vehemence d'aucune maladie, ains d'une trahison faicte à la main, de laquelle furēt indices les vessies colorées, qui luy enleucērt p tout son corps, luy estāt paruenue à Glascvvo, voire avec telle douleur par tous ses mēbres, qu'à peine pouuant respirer, il donnoit peu d'esperance de sa vie: & ce pendant la Royne ne voulut permettre qu'il fust visité d'un seul medecin.

LES ceremonies du Baptisme paracheuées, elle persuada son frere le Côte de Murrey, que quand il cōduiroit le Conte de Bedford, ambassadeur de la Royne d'Angleterre, à sainct André, il requist Bothvvel d'aller ensemble avec luy, ce qui luy accorda volōriers, encor qu'il ne pēsast rien moins qu'à la Roy-

ne, qui auoit trouué ceste inuention, comme l'euenement là assez découuert: car apres q̄ le Roy fut à Glasgyuo, les autres prindrent le chemin à sainct André, & elle avec son Bothuvel se retira à Drumen, & de là à Tilbarn. Esquelles maisons ils demurerent enuiron huit jours, conuersans si bien ensemble en tous leurs repas, & autres familiers accez, que le contemnement & mespris qu'ils faisoient de leur bonne renommée, offensoit chacun, hors-mis eux, qui auoient reietté toute honte, veu qu'on apperceuoit qu'ils n'ysoient plus d'aucun voile, pour couuerture de leur vilennie.

ESTANS de retour à Sterling, au commencement de Ianuier, la Royne commença *Ianuier,* à se plaindre de la maison, ou son fils estoit *1567.* nourry, comme incommode, adjoustant que le lieu estant froid & humide, il estoit à craindre que quelque catarre n'endommageast l'enfant, mais il apparoiſtra clairement que cela se faisoit à autre intention: veu que toutes ces incommoditez qu'elle alléguoit estoient esloingnées de la maison. Et au contraire qu'elles estoient en celle ou lon le vouloit mettre, à ſçauoir, en lieu bas & marescageux. Ainsi l'enfât, qui à peine entroit au septiesme mois, par vn grand Hyuer, fut mené à Edimbourg, auquel lieu, comme le premier coup d'essay,



*La Roy-  
ne empoi-  
sonne son  
fils.*

eust peu succedé, & que la force du poison eust esté vaincuë, par la fermeté naturelle du corps, afin de mettre en euidence ce qu'elle auoit cōceu dés si long temps, elle remeit sus nouveaux conseils, pour faire mourir le Roy. Elle s'en va donc à Glasc, prenant pour couuerture de son voyage, d'aller visiter le Roy en vie, duquel neantmoins tout le mois passé, elle auoit attendu la mort. Car quelle fut à la verité la cause de son acheminement, chacun le pourra facilement cognoistre, par ses lettres escrites à Bothvvel. Tant y a que s'asseurât de son fils, qu'elle auoit en sa possèssiō, elle s'employe du tout à exterminer son mary, & arrive à Glasc, cōduite par les Ambletons, & autres ennemis du pere du Roy. Bothvvel aussi, comme il auoit esté accordé, prepare routes les choses qui sembloient propres pour l'execution de leur meschanceté. Et premieremēt, ils alleguēt que la maison n'estoit point commode à vn malade, ny honorable à vn Roy, estant route rompuë, & ruineuse, pour n'y auoir habité personne depuis quelques ans: & encores en lieu non frequenté, entre les ruines de deux temples, & pres de quelques cahuettes de pauures gens. Et afin que rien ne defaillit pour perpetrer leur lacheté, on ouurit vn huis estant en la muraille de la ville, qui estoit cōjoint à ceste maison, afin d'auoir

*Dessain  
pour tuer  
le Roy.*

liberté de sortir aux champs. Quant au lieu, qui fut choisy, elle faisoit paroistre auoir eu esgard à ce qu'il sembloit plus sain. Et à ce qu'on n'estimast, que ce fut par faintise, elle y demeura deux jours. Mesme le jour precedēt du meurtre, elle coucha en vne salle basse, sous la chambre du Roy, s'estudiant par ce moyen à se descharger de tout soupçon, pour rejeter liberalemēt sur les autres la cause du meurtre.

TROIS jours au par-auāt la mort du Roy elle s'efforça de faire vne querelle, entre le Roy & Robert son frere, estimant luy estre gain si l'un ou l'autre estoit depesché. Pour semence de discord, elle meit en auant le propos que le Roy luy auoit tenu, touchant son dit frere, & comme ils se quereloient ensemble, de sorte que l'un sembloit estre taxé de mensonge: En fin peu s'en fallut que la chose ne vint des paroles, jusques aux mains: mais comme l'un & l'autre eussent mis la main aux chappeaux, la Royne craignant que rien ne se feist de ce qu'elle esperoit, elle appella l'autre Murrey son frere, afin qu'ou il le feist mourir sur le champ, ou qu'il luy feist quelque injure pour l'aduenir. Et comme cela n'eust encor succedé selon son desir, elle inuenta vne autre cause pour faire retôber sur luy quelque crime: car le Côte de Murrey estant absent de la

*Querelle  
du Roy,  
& de son  
frere.*

cour volontairement, & ayant iuste excuse de son absence, par ce que sa femme estoit prestee d'accoucher, & bien fort malade, ce pendant estant là l'Ambassadeur du Duc de Sauoye, la Royne estima que c'estoit vne couleur assez suffisante, pour rappeler son frere. Mais la vraye cause estoit, qu'elle vouloit transferer la mort du Roy sur luy, & le Comte de Morton: & par mesme moyen, se deffaire de ces deux hommes, amateurs du peuple, & ennemis de la tyrânie. Mais la bonté de Dieu, qui auoit tant de fois au parauant deliuré le Comte de Murrey des embusches de ses ennemys, luy assista encores grandement à ceste fois. Car le jour du Dimenche, qui estoit le neufiesme de Feurier, comme il alloit au temple ouyr le presche, on luy apporta lettres, par lesquelles on l'aduertissoit que sa femme estoit accouchée auant son terme, & qu'il y auoit peu d'esperance de vie en elle. Estant esmeu de ce soudain message, & demandant congé à la Royne, elle respondit que s'il estoit ainsi, le trauail du chemin seroit superflu, & ne pourroit prouffiter à sa maladie. Et comme il insistoit plus viuement, elle au contraire le requist, qu'il demeurast seulement ceste nuit-là, & que le lendemain, elle le licentieroit pour se retirer vers sa femme: mais Dieu par sa bonté deliura cest homme innocent



innocent, & du danger present, & des calomnies pour l'aduenir. Combien que pour tout cela, & que les causes de suspicions en fussent hors, il ne fut pas pourtant garenty de toute calomnie. Car les Contes de Hunthley & de Bothvvel, ne pouuans luy donner tache de ce vilain acte, par publications de libelles diffamatoires, s'efforcerent mesmes de l'en charger publiquement. Et de faict estant ce meurtre commis apres minuit, auât que le jour fut venu, ils publierent par Angleterre, en y enuoyant gens à leur poste, que les Contes de Murrey, & de Morton, en estoient auteurs: mais la lumiere de verité leuée (comme volôtiers il aduient en tout mensonge) ce bruit s'esuanouît incontinent.

TOUTES choses estans appareillées pour executer vn meurtre si cruel, & toute occasiō pour en transferer la cause ailleurs, estant ostée, craignans que quelque conjuration populaire n'y apportast retardement ou empeschement, ou qu'elle descouurist leurs cōseils, ils deliberent de se despescher. Ainsi la Royne ayant souppé, monta selon sa coustume, en la chambre du Roy, là ou ayant resolu de ne rien obmettre, qui peust demonstrier signe d'amiable reconciliation, elle demeura quelques heures avec luy, ayant la face & la parole plus ouuerte & familiere qu'elle n'auoit a-

*Resolution  
de tuer la  
Roy.*

*Trahison  
signalée.*

## HISTOIRE DE MARIE

*Paris donne le mot du guer.*

coustumé, depuis six ou sept mois. A l'arriuée de Paris elle meit fin à son propos, & s'appresta pour s'en aller. Ce Paris estoit vn jeune homme, Frâçois de nation, qui auoit demeuré quelques années en la maison des Contes de Bothuvel, & de Seron, & en celle de la Royne. Luy donc(quoy que le reste des clefs fust és mains des seruiteurs du Roy) gardoit celles de la porte du milieu, & de l'huis de derriere, que Bothuvel, controuuât quelques causes; mais non assez idoines & suffisantes auoit retenues. En ce personnage Bothuvel, & la Royne auoient vne tresgrande confiance, pour l'effect de leurs cōseils. C'est pourquoy sa venue fut signe, selon qu'il estoit accordé entr'eux, que toutes choses estoient préparées pour le massacre. La Royne donc l'ayant aperceu, se leua incontinent, en feignant vne autre cause de son depart. I'ay dit elle, grâdemment failly contre Sebastian, de n'auoir point au-jourd'huy esté en masque, à ses nopces. Ce Sebastian estoit Auergnois de nation, & homme fort aymé de la Royne, à cause de sa dextérité de bien chanter, & dire le mot, lequel aussi s'estoit marié ce jour là. Estât le Roy laissé quasi tout seul en ceste solitude, la Royne se retira avec les Contes d'Argathley, Huntley & Casseley, qui la cōduisoient. Retournée qu'elle fut en sa chambre, elle parla assez

longuement avec Bothvvel, peu apres minuit n'y ayant lors personne, que le capitaine des gardes, lequel s'estant retiré, & Bothvvel demeuré seul sans tesmoins, vn petit apres il se retira en sa chambre, chageant de robbe, afin qu'il ne fust cogneu de ceux qui le rencôtroient, & vestant par dessus vn acoustrement assez large & ample, semblable à celuy dont vsent les gens de cheual Allemans, & passant les gardes s'en alla ainsi, pour commettre le meurtre. Or quelle a esté la façon comme ce meurtre fut executé, on le peult aisément entendre, par la confession de ceux, qui pour ce regard ont esté punis.

AYANT donc Bothvvel commis la méchanté, pour laquelle il s'estoit acheminé, il retourne, & comme ne scachant rien du fait, falla coucher. Quant à la Royne ayant esté en suspéd de ce qui deuoit aduenir, c'est merueilles comme en fin, elle joüa honnestemēt son personnage. Car elle ne fut aucunement esmeüe de l'esclat procedant de la ruine de la maison, qui auoit esté entendu par toute la ville, ny de la crainte du peuple qui s'en estoit ensuiui, ny aussi des voix, & cris dissemblables, qu'on oyoit, comme ne luy estant icy suruenü, ainsi que ie croy, rien de nouveau, jusques à ce que Bothvvel de rechef, sortant de son liēt, & contrefaisant l'effrayé, vint à



elle, avec les Comtes Argathley, Hunthley, & Athley, & avec les femmes des Comtes de Athley, & Marthey, & le Secretaire. Là, comme on eut recité cest acte monstrueux, & que chacun eut trouué estrange, que la maison du Roy eust esté ainsi enleuée en l'air jusques aux fondemens, & que le Roy mesme fut mort: en telle & si grande crainte & frayeur de gēs de tous estats, l'esprit Heroïque de la Royne, ne se jetta point en quelques larmes abjectes, & indignes d'un nom Royal, de sa race, & degré, par là, ou esgalant, ou surmontant la foy de tout ce que les aages precedēs ont recité de la constance d'aucuns. Cela aussi parloit de la mesme magnanimité d'esprit, qu'elle enuoya la plus part de ceux qui estoient là, pour sçauoir comme le tout s'estoit passé, les faisant suiure par quelques bandes de gens de guerre. En fin, elle se meit à reposer, avec vn visage si paisible, & vn esprit tant moderé, qu'elle dormit doucement jusques au lendemain midy. Toutesfois, pour n'estre veüe alienée de toute humanité, en la mort de son mary, peu à peu elle se renferma, publiant le ducil, qui deuoit bien tost prendre fin. Le vulgaire ce pendant est agité de diuers pensemens, & en incertitude s'il en doit rire, ou pleurer: veu qu'il estoit dangereux, ou en cognoissant que c'estoit vne dissimulation de

*Ironie de  
la constāce  
simulée de  
la Royne.*

Cour, là mespriser ouuertement: ou en la mal dissimulant, sembler la congnoistre. Et jaçoit qu'il s'en tint diuers propos, selon la portée, & le jugement de chacun, neantmoins on ne faisoit point de mention d'en dresser aucune poursuite. En fin le jour ensuiuant peu apres midy, estans forcez de honte & de crainte Bothvvel, auteur de ce massacre, avec quelques vns de ses complices, viennent au Courte d'Argathley, pource qu'il estoit officier perpetuel des causes criminelles. Et premierement, ils s'esmerueillent de ce qui est aduenu, & ainsi que gens ignorans treuvent la chose nouvelle, inaudite, voire incroyable: puis ils commencent de s'en enquerir aucunement, Faisans assembler quelques pauvres femmes-lettes (demeurans pres de là) lesquelles estans incertaines, si elles en deuoient plustost parler que de s'en taire, encor qu'elles en tesmoignassent sobrement, siest ce qu'ayans déclaré dauantage que les juges n'esperoient, on les renuoya, comme celles qui auoient parlé temerairement. Aussi estoit il facile de mespriser leur tesmoignage, quoy qu'aucuns s'en sentissent piquez. On appella les domestiques du Roy, j'enten ceux qui n'auoient esté enuolopez en ceste calamité. Ils nient les clefs auoir esté en leur puissance. Qui les auoit dōc? ils disoient que c'estoit la Royne. Somme la

*Inquisitiō  
de la mort  
du Roy.*

questiō ne fut pas diferée par formalité: mais plustost supprimée, de peur que si on eust passé plus outre, les secrets de la Cour n'eussent esté diuulguez.

*Edit fait  
à plaisir.*

TOUTESFOIS, afin que la chose ne semblast estre du tout mesprisée, on faict vn edit avec recompense proposée, à ceux qui decouvroient le faict: Mais qui eust osé accuser la Roynes ou ( qui estoit quasi plus dangereux) Bothuvel, d'vn acte si meschant? veu mesmes que celuy, qui en estoit auteur, deuoit juger & conclurre à la peine, voire l'executer? Ce pendant ceste crainte, qui fermoit la bouche à chacun en particulier, ne pouuoit faire contenir tous en general: Car par liures publiez, & par peintures, cōme aussi par les voix, qui furent oyés de nuict, il aduint que les auteurs du meurtre cogneurent aysement que leurs secrets estoient descouverts au peuple. Et cōme personne ne doutoit plus de ceux qui auoient fait le dessein de ce malheureux acte, ou qui y auoient preté la main, tant plus ils s'efforçoient d'en supprimer les noms, d'autāt plus la douleur du peuple s'accroissoit. Et cōbien aussi qu'ils feignissent de mespriser le tout: si est-ce que ces bruits aucunesfois les piquoient tant au vif, qu'ils ne pouuoient dissimuler leur ennuy. Ainsi ayās quitté l'inquisition de la mort du Roy, comme desia trop



vielle, vne autre succeda beaucoup plus aspre contre les auteurs de ces liures, & les calomniateurs, comme ils disoient de Bothuvel. Ce qui s'executoit avec telle seuerité, qu'on n'y espargnoit argent, hommes, cheuaux, n'y labour. Tous les peintres sont appelez, & les escriuains pareillement sont assemblez, afin qu'ils jugent des peintures, & des liures proposez. Et si vn peintre n'eust lors confessé volontairement, qu'il estoit autheur d'un portrait, duquel ils estoient en debat, vn autre qui en estoit innocent, attainct toutesfois par soupçon, eust esté puny en son lieu. On adjoûte à ceste inquisition vn Edit, par lequel peine capitale estoit decernée, non seulement cōtre ceux qui en publieroient quelque chose. Ains aussi qui auroient seulement leu ce que les autres auroiēt publié, Mais ceux qui par peines de mort vouloient ainsi reprimer les propos du peuple, apres s'estre rassasiez de la tres-cruelle mort du Roy, ne quittoient encores rien de leur haine enuers le deffunct. Car la Royne departit les biens d'iceluy, comme armes, cheuaux, habillemēs, & autres meubles, ou aux meurtriers mesmes, ou aux ennemis de son pere, ne plus ne moins que si tout eust esté confisqué: mettant comme en proye les subjets de son dit pere, & les reduisant à vne extreme pauureté.

*Cruauté  
insigne de  
la Roynne.*

*Sepulture  
Royalle  
non Roy-  
alle*

MAIS ce fut vn exemple de cruauté nou-  
uelle, & non ouye de ce qu'ayant desia com-  
me repeu son esprit, par tel tourment, elle  
voulut aussi repaistre ses yeux du spectacle  
d'un corps ainsi meurtri. Car elle regarda nō  
seulement avec fermeté : mais aussi avec vn  
grand ardeur, ce corps, le plus beau qui fut  
entre les hommes de cest aage. Et soudain a-  
pres sans aucune pompe funebre, le fait por-  
ter la nuict par des portefais en vne méchan-  
te biere, pour l'inhumer pres de David Rize.  
Et comme ces choses estoient congneues de  
tous, & que desia le courroux du peuple eust  
surmonté les menasses des peines, & la liber-  
té de se condoloir eut vaincu la crainte, elle  
s'efforça peu à peu à changer de visage en la  
maison : & à feindre quelque dueil, afin d'a-  
douceir l'esprit de ce peuple offensé. Car d'au-  
rant que ceste coustume à esté obseruée de  
route ancienneté, que les Roynes apres la  
mort de leurs marys, estoient quarante jours  
non seulement s'abstenans de toute compa-  
gnie : ains aussi du regard de la lumiere, elle  
commença ce dueil par feintise : mais son es-  
prit estant surmonté par la joye, ayant fermé  
les portes elle ouuroit ce pendant les fene-  
stres, voire ayant mis bas sa robbe de dueil,  
quatre jours apres elle osa regarder le soleil  
& le ciel. Il auint lors fort mal à propos que  
estant

estant Henry Kylgré enuoyé par la Royne de Angleterre, pour là consoler, selon la coustume, toute la farce de sa feintile fut descouuerte par vn homme estranger. Car estant venu au palais, par le commandement de la Royne, combien qu'il fust homme dés lōg temps versé és Cours des Princes, & qui ne faisoit rien par precipitation & legereté : toutesfois il suruint si mal à point, n'estât encor le Theatre en son equipage, qu'il trouua les fenestres ouuertes, & la chädelle à peine allumée. Bref le reste de l'appareil de la farce en fort mauvais ordre. Or de ces 40. jours, qui est le tēps legitime du dueil, estans les douze jours à regret & à demy passez, & voyant que sa dissimulation ne seruoit de riē, n'osant toutesfois si tost demonstrier ses vrayes affectiōs, en fin ayant fortifié son esprit, & mesprisé tout ce que dessus, comme niaiserie : elle reuint à soy & reprint ses premieres erres. Elle court dōc à Seton, avec peu de suite, & encor de gens qui n'estoient pas beaucoup tristes. Là Bothvel, combien que pour la tresgrāde faueur qu'il auoit lors à la Cour, outre la Noblesse, & les honneurs de ses ancestres, deuoit estre magnifiquement recueilly, apres la personne de la Royne. Toutesfois, on luy donna la chambre prochaine de la cuisine : neantmoins non totalement incommode pour diminuer son

*Henry  
Kylgré  
descouure  
l'hypocrisie  
de la  
Royne.*

*La Royne  
parmy son  
dueil s'es-  
iouit avec  
Bothvel*



dueil . Car elle estoit sous la chambre de la Royne, à laquelle si quelque soudaine tristesse fut aduenüe, il y auoit vne montée bië fort estroite, par laquelle neantmoins Bothuvel eust peu aysement monter pour la consoler.

LE bruit de cecy estant paruenü en France, le sieur du Croc, qui auoit souuët esté employé en legation en Escosse, suruint, encor que ce fust mal à propos . A sa persuation la Cour desloge de ceste cachette là, tenuë mesme pour infame en la France, & vint à Edimbourg : mais par-ce qu'à Seton il y auoit tant de belles commoditez, il fut question d'y retourner, voire au prejudice de la bonne renommée. Le conseil fut là assemblé, comme pour les grans affaires du Royaume. La somme de toute la consultation fut, que Bothuvel seroit accusé de la mort du Roy, & puis absous par juges apostez . Et adjoustoient qu'il failloit gaigier les petits juges par faueurs & promesses, & les plus graues (qu'on deuoit appeler, par maniere d'acquit) par crainte, à ce que il fut absout par eux . Aussi, outre les liures qui en estoient publiez par tout : le Conte de Lenos, pere du Roy, l'accusoit publiquemët, comme auteur du meurtre. Et par-ce que l'assemblée des estats estoit prochaine, à scauoir, au treziesme d'Auril, ils voulurent donner le jugement auant ce jour là, de sorte que leur

*Le Conte  
de Lenos  
se rend in-  
signant.*

*Auril.*

precipitation fut cause, que rien n'y fut fait selon les loix & l'ordre, ny aussi selon la coustume ancienne: Car les accusateurs deuoient estre appelez, comme au semblable les parens, la femme, le pere, & le fils: afin qu'ils y assistassent, ou enuoyassent leurs procureurs. Le nombre de quarante jours estoit aussi le terme legitime. Ce pendant on commande au pere de s'y trouuer deuant treze jours, sans y appeller ses amis, seulement avec sa famille, qui pour son extreme pauvreté estoit reduite à bien petit nombre de personnes: Et ce pédant Bothwell accompagné de grosses troupes, courtoit par toute la ville. Et estimant que nul olast, pour le dâger euidant soubs-scrire à son accusation (tant il se soucioit peu des loix, & auoit tous jugemens en mespris, il feit qu'on donast sentence d'un meurtre aduenu le neuuiesme jour de Feurier, encor que le Roy eust esté tué le dixiesme. Quant au choix, ou recusation des juges, la mesme seuerité fut gardée. Car les meurtriers les esleurent, ny ayant personne qui les recusast.

Et combien que le Côte de Casseley eust mieux aymé payer l'amende accoustumée, que d'estre esleu pour juge, & n'eust voulu obeir pour cela à la Royne, qui le luy commandoit, mesmes avec menasses, & luy auoit enuoyé son anneau, pour l'asseurer des prieres & me-

*Juges ap-  
stex &  
forcez.*

nasses qu'elle luy en faisoit. Si est-ce qu'en fin estant forcé de crainte d'estre enuoyé en exil & souffrir autres peines, il changea de deliberation. Ainsi les juges estans assis, non pour rien decreter a l'encôtre, ains choisis pour absoudre, la cause est plaidée, sans aucune aduerse partie, encor qu'il fust question d'un jugement capital, ou il n'y auoit autre accusateur, fors celuy que le coupable auoit supposé: de sorte qu'on eust pësé venir, non pour plaider vne cause en vn parquet: mais pour venir iouer quelque farce sur vn Theatre. Ce pendant parmy telle assurance d'obtenir gain de cause. (Voyez sur cela je vous prie combien vault en routes choses le tesmoignage d'une bonne conscience) se presenta soudainement & sans qu'ils y eussent pësé, vn jeune homme de la maison du Côte de Lenos, enuers lequel la raison du deuoir auoit surmonté la crainte du danger. Là il protesta que ceste assemblée n'estoit point vn vray jugement, veu que rien ne sy faisoit selon l'equite & l'ordre. A ceste voix vne si grande frayeur surprint les juges, que tous d'une mesme bouche protesterent, qu'on ne leur impurast à fraude à l'aduenir, s'ils absoluient l'accusé, duquel il n'y auoit point d'accusateur. Item s'ils le declaroiér absous d'un meurtre qu'on disoit estre fait le 9. de Feurier, veu que le Roy auoit esté tué le 10.



Voyla ce beau jugement auquel Bothvvel estant non deliuré de crime: mais laué comme de fin noir de cordonnier, il affectoit d'espouser la Royne, plus honestement, pour luy estre à l'aduenir plus salle mary qu'il n'auoit esté adultere. Pour comble de ceste absolution, on afficha vn escrit au plus eminent lieu de l'auditoire, ou il estoit dict, qu'encores que Bothvvel eust esté suffisamment purgé, par jugement legitime, du meurtre à luy fausement imposé. Toutesfois afin que son innocence fust encores plus manifestée à tous, il estoit prest de se defendre par armes contre tout homme, ayant bonne renommée, & nay d'honneste famille, qui le voudroit accuser d'auoir tué le Roy. Mais il se trouua quelqu'un qui deux jours apres, par escrit affiché publiquement, accepta ceste condition, pourueu qu'on ordonnast du lieu du combat, auquel sans crainte il peust declarer son nom.

ESTANS ainsi les esprits esmeuz, l'assemblée des estats fut faicte là, comme par l'espace d'environ huit jours, on traitta d'abolir le jugement, par lequel le pere du Comte de Hunthley auoit esté condamné criminel de lese Majesté, & de restituer ses biens & honneurs à son fils. On donna aussi quelques allechemens au peuple: & premierement à l'Eglise, à ce que quelques loix (touchant la ty-

*Le parlement ou  
Estats  
d'Escoffe.*

rannie du Pape, & par lesquelles, peine estoit decernée à ceux qui oseroient dire quelque mot contre les decrets du siege Romain) fussent abolies. Et combien que cela fust agreable au vulgaire, il restoit encores vne autre chose, qui ne tourmentoit pas moins la Royne, qu'elle offensoit le peuple : à sçauoir, la familiarité qu'elle auoit avec Bothvvel, qui n'estoit encor si publique qu'elle desiroit, ny si cachée que le peuple ne s'en apperceust, veu que tous auoient les yeux fichez sur eux. Car d'autant que Bothvvel estoit marié, & que c'eust esté chose longue d'attendre à faire diuorce, & ce pendant que la Royne ne le pouuoit auoir publiquement, ny en jouir à son appetit en secret, & toutesfois ne se pouuant passer de luy, on chercha quelque couuerture, si non honneste, pour le moins telle quelle. Et ne se presentant autre meilleur aduis, en premier lieu, ils trouuerent ceste gailarde inuention, c'est que Bothvvel print la Royne à force, & qu'ainsi il luy sauua son honneur. Au moyen dequoy la Royne retournant de Sterling, fut prinse par Bothvvel, & menée à Dumbar. Or si ce fut par force, ou volontairement, chacun le pourra facilement entendre par les lettres qu'elle luy escriuit sur le chemin. Mais quoy que ce soit, afin que l'injure de ce raiuissement fust abolie par

*La Royne  
se fait pré-  
dre par  
Bothvvel.*

l'honnesteté des nopces, la femme de Bothvvel est contraincte d'intenter double action contre son mary, pour faire diuorse.

LES Iuges deleguez par l'autorité de la Royne pour faire droict en ceste cause, la femme accuse son mary d'adultere, qui estoit vne cause assez juste enuers eux, pour obtenir ce diuorse. Quant aux Iuges Papistiques, combien qu'ils fussent interdits par les estats, toutesfois par commission de l'Archeuesque de saint André, Bothvvel est accusé deuant eux, qu'auant son mariage il auoit paillardé avec vne parente de sa femme : en taisant ce pendant la bulle du Pape, par laquelle il auoit eu pardon de ce meffaiet. Somme, il n'y eut point de retardement aux tesmoins, n'y aux Iuges à faire ce diuorse : car en dix jours la cause fut receüe, commencée, contestée, plaidée, & jugée par les deux Iuges.

APRES que la sentence du diuorse fut apportée à Dumbar, Bothvvel appelle tous ses amys & seruiteurs de toutes pars, afin que ils remenassent la Royne, qui se feignoit estre captiue, à Edimbourg. Et comme plusieurs s'y fussent trouuez en armes estés sur les chemins à la conduite d'icelle: la plus part furent saïs de crainte d'estre quelque fois accusez d'auoir detenu leur Royne captiue : & encor que le reste n'y fust, neantmoins qu'il sem-

*Bothvvel  
accusé d'adultere &  
d'inceste.*



bleroit qu'on pourroit prendre de cecy argument assez suffisant contr'eux, qu'ils estoient armez pres d'elle, lors que le temps & les affaires estoient en paix. Ce scrupule fut cause qu'ils jetterent tous leurs lances au milieu du chemin, & la menerent avec conduite plus paisible, au moins en apparence au chasteau d'Edimbourg, lequel estoit aussi en la puissance de Bothvvel. Or ayant demeuré là avec luy, pendant que les bancs qu'on appelle se publioient, en fin elle descendit du chasteau en la ville, & alla au conseil public des Iuges, leur declarant qu'elle estoit libre, & jouissant de ses droicts, bref, en moins de huit jours, elle depescha ce mariage, nō mariage, que tous les gens de bien auoient en execration & horreur, de façon que le Sieur du Croc Ambassadeur du Roy de France, hōme tres-affectionné enuers la Royne, & de la faction de ceux de Guise, quoy qu'il demeurast pres de là, & qu'il en fust fort prié, ne se voulut jamais trouuer au banquet. Ce qui aduint le quinzième de May audict an, mil cinq cens soixante sept. Et le quinzième du mois de Iuing suiuant, Bothvvel estant espouuanté, ou de la meschanceré de sa conscience, ou chassé par la Royne, vint par deuers les Seigneurs du pais: qui le vouloyent enuoyer au supplice, comme vn parricide public. Ce

qui

*Mariage  
de la Royne  
avec  
Bothvvel.*

qui a esté fait depuis sur ceey, ne sert de beaucoup à nostre propos. Et combien que mon discours ait esté possible plus long, que vous n'espériez : neantmoins je sens bien, qu'en cherchant de mettre fin à ce récit, j'ay delaisé beaucoup de choses : & desirant me haster, j'en ay touché d'autres assez briefuemét, sans auoir rien amplifié, selon que l'enormité du forfait le méritoit.

**P L A I D O Y E' C O N T R E**  
**M A R I E, ROYNE D'ESCOSSÉ,**  
 auquel est monstré par argumens nécessaires qu'elle est coupable de ce meurtre,  
 & parricide.

**C O M M E** ces choses soyent donc congneues par lettres & résinoings, & soyent tellement engrauées en la conscience de tout le peuple, que ceux qui plus les voudroyent enseuelir, ne les osent nier : que reste il plus icy à l'esprit? ou dequoy peut seruir la diligence, pour confermer, ou impugner vne chose tant euidente? Car tout y est si clair & manifeste, & appuyé sur tant de mutuelles confirmatiōs qu'il n'a besoin d'autre preuue externe: & est le tout si bié testifié, qu'il ne requiert point d'autres argumens. Et si quelqu'un me

demandoit (comme on a accoustumé de faire aux autres causes) quelles ont esté les occasions d'une telle méchanceté? Je luy pourroye aussi demander au cas pareil, puis qu'il appert du temps, du lieu, du fait, & de l'auteur, qu'est-il besoin de s'arrester plus avant à en esplucher les causes? ou de s'enquerir par les moyens de qui la chose a esté executée? Et de rechef, veu que tant de causes de l'inimitié se presentent, & tant d'indices s'offrét d'eux-mesmes, qu'ils pourroyent faire foy, voire à choses incertaines, vne si longue exposition du fait pourroit sembler superflue. Mais toutesfois d'autant que l'impudence des meschans est si grande à tout nier, & l'assurance des effrontez à desguiser, experimentons de quelles armes la verité peut à l'encôtre de ces môstres maintenir son innocence. Si donc ils demâdent les causes d'une si grâde lascheté. Je dy que c'est vne haine, & inimitié irreconciliable. Je demande à ceux-cy s'ils veulent nier que ce ne fust inimitié, voire telle qu'elle ne pouuoit estre rasasiée que par effusion de sang? S'ils nient la haine, qu'ils respondent pourquoy vne jeune femme riche, noble, Royne en somme, a dechassé d'aupres de soy, & peu s'en faut enuoie en exil, en temps de grand hyuer, en lieu sterile & non habité, ains quasi tousiours fourragé des larrons, vn beau jeune homme, son

*Haine irreconciliable de la Royne envers son mary.*



parent, & du sang Royal, & ce qui est d'auantage qui l'aimoit? Pourquoy l'enuoioit elle en des montagnes desertes & vuides avec si peu de moyens, au milieu des dangers manifestes & quasi sans suite? Car qu'eust-elle fait autre chose si elle l'eust infiniment hay? & s'en fust voulu depescher? l'eust-elle di-je autrement conseillé? Mais je croy qu'elle n'a rié craint de cela. Ains j'argumente que telle assurance d'esprit estoit indice d'une hayne obstinée: veu qu'elle cōgnoissoit les lieux & n'ignoroit les dangers: & toutesfois elle enuoie en ces lieux là, encor qu'en incertitude de mort, neantmoins en dangers certains, son mary, avec lequel elle auoit esté mariée peu de temps au par-avant outre le gré de ses subjects, & contre l'aduis de leurs amis communs, elle enuoye di-je celuy sans lequel elle n'auoit peu autresfois durer, & dōt elle ne pouuoit perdre seulement la veuë.

Vous me demanderez les causes du changement de volonté? Que sera-ce si je cōfesse, qu'elles me sont incogneues: car c'est assez que je monstre qu'il y auoit de la haine. Mais que direz vous si je demande pourquoy elle a au par-avant tant aimé ce jeune adolescent, voire ne l'ayant veu qu'une seule fois? Pourquoy se maria elle avec luy si soudainement, & luy deffera des honneurs sans mesure? Car

il y a des esprits ( principalement de ceux qui ne peuuent porter la grandeur de leur fortune ) qui ont les affections violentes en l'un & en l'autre, à sçauoir, aimans outre mesure, & haïssans immoderémēt. Et à quoy qu'ils s'appliquent, ils ne se conduisent par conseil: ains se laissent trāsporter par impetuosité. Je pourroye icy mettre en auant à ce propos infinis exemples tirez de l'antiquité, mais j'aime mieux croire cela par le faict mesme. Mettez en memoire ceste partie des lettres escrites à Bothuvel, ou elle se faict Medée, c'est à dire, vne femme qui ne tient point de mesure en amour, n'y en haine. Je pourroye alleguer d'autres causes d'inimitié (encor que nō assez justes) qui pouuoient esmouuoir, & comme precipiter son esprit debile. Mais je me retiendray d'en dire autre chose combien qu'il ne tienne à elle que je n'en die d'auantage, & qu'elle a si peu merité de ses sujets, que l'on ne la deuroit espargner, toutesfois puis que la cause publicque le veut ainsi, j'espargneray son hōneur, voire je l'espargneray plus que le faict ne le requiert. Je laisse donc les autres occasions de sa haine, & en reuien-là, qu'il est certain qu'elle haïssoit son mary, voire d'une tresgrande inimitié.

*Vne seconde  
Medée.*

*Argument  
de l'inimi-  
tié de la  
Roynē.*

VOULEZ-VOUS encor autre argument de ceste haine? Elle est si affectionnée enuers

son mary que ne pouuant faire office de femme, enuers luy, elle le voulut seruir de maquerele, choisissant la femme de son frere, pour tenir sa place. Quelle cause penserons-nous, auoir occasionné vn changemēt si soudain? Car celle qui peu au par-auant amassoit tous les bruits de suspicions qu'elle pouuoit contre son mary, & ou il n'y auoit point de vray-semblables, en supposoit de manifestement faux, & s'employoit songneusemēt (non lors qu'elle l'aymoit, ains depuis qu'elle comença de le haïr) a chercher toutes occasions de faire diuorse: maintenant luy offre volontairement vne femme pour aymer, voire luy promett pour cela tout soin & labeur? Quelle cause pouuoit elle auoir de gratifier ainsi son mary? Ce pendant elle le haïssoit, voire encor qu'elle l'eust aymé. Ce qui estoit vne vilennie incroyable en vne femme. Estoit-ce afin que le Roy se sentant en sa conscience conuaincu d'adultere comme elle, endurast plus aysēmēt vn compagnon? Au contraire, il le souffroit cōtre son gré. Estoit-ce pas afin qu'ayāt trouué en luy quelque cause de diuorce, il laissast le liēt nuptial vuide à Bothuvel? Car certes on ne demandoit que cela: mais ce n'estoit le seul but, & ne pensez point que le cueur de ceste femme fut remply d'une seule ou simple méchaceté. Elle haïssoit la femme du Cō-

*Maquere  
lage mané  
feste.*



re de Murrey, de la haine que les méchans haïssent tousiours les gens de bien. Cela aussi là tourmentoit que la renommée de l'une & de l'autre estoit dissemblable. Ainsi elle vouloit faire attaquer le Roy avec le Conte, afin de se deliurer de double facherie par vn mesme acte. Vous voyez cōbien de choses, & encor d'importance elle s'efforçoit de faire par vn seul moyen. Car elle pense se deffaire de l'ennemy de son adultere, de celny qui tenoit la bride à sa licence débordée, & de son mary qui luy estoit desagreceable, en executant toutes ces especes de méchancetez, pour conuoler en ces malheureuses nopces.

Q V E diray-je de ce qu'elle appella si tard & avec telle haste le Conte de Murrey, sous couleur de quelque crainte? ne pouuoit elle attendre qu'il fust jour? Mais quelle estoit la cause d'une peur si soudaine? Elle craignoit peult estre, comme femme studieuse de l'accord des seigneurs, & aymāt son frere, & encor plus son mary, que le Roy, qu'elle auoit desarmé, n'allast en ceste nuit assaillir son dir frere. Et que dy-je desarmé? Mais despouillé de toute suite honneste, & lequel elle auoit fait assaillir par des débats & riottes de femmes: & mesme par vne de sa compagnie, qui n'estoit pas moins femme éfrontée qu'impudique. Auoit elle peur que ce jeune adolescēt

destitué de tous amis, & environné de toutes especes de miseres, alla assaillir la nuit. Et qui? Le frere de la Royne, homme florissant en renommée & en biés, & ayant la faueur & bõne grace de tous les estats? Et puis, ou l'eust il assailly? en vn chasteau tresfort, duquel il n'y auoit moyen de sortir par fuitte, ny entrée, pour en auoir pardon de la Royne. Et quelle cause eust il eu de l'enuahir? veu qu'il n'y auoit entre eux aucune inimitié, sinon celle qu'elle mesmes auoit semée? Mais que sera-ce si elle desiroit le plus du monde, ce qu'elle faingnoit grandemēt craindre? Car autremēt pourquoy appelle elle ainsi maintenant & de nuict son frere, sās armes? Pour le moins que ne l'aduertissoit elle, que puis qu'il luy cōuenoit passer outre, & par deuant les portes du Roy, qu'il print quelques armes? mesmes pourquoy, ou ne l'aduertissoit elle du danger ou ne differoit de l'appeller jusques au lendemain? Mais elle desseingnoit bien autre chose. Elle auoit donné congé au Roy, apres l'auoit selon son opinion enflâmé de haine contre le Conte de Murrey, & pourtāt, elle estimoit qu'il ne seroit mal aysé que le Roy esmeu d'vne fresche colere, prompt pour son aage, & credule en amour, despecheroit & voudroit auoir la fin de son ennemy, le trouuant nud, sans fuitte & sans armes. Et ainsi el-

le enuoyoit le Roy esmeu de courroux, à cō-  
mettre vn meurtre: Et precipitoit au dāger le  
Conte de Murrey nud, sans fuite, & sans prē-  
dre garde à soy. Voila la fantasie & ou son es-  
prit visoit. Toutesfois les mauuais conseils,  
quoy qu'ils soyēt cauteleux, ne sont pas touf-  
jours accompagnez de succes bien-heureux.

*Autre si-  
gne de  
haine.*

M A I S que signifie, qu'apres son accouche-  
ment ( auquel temps les autres femmes se re-  
posent plus que jamais en l'amour de leurs  
maris, & à la veuē desquels elles cōfessēt sen-  
tir allegement de leurs douleurs ) en ce mes-  
me temps elle dechassa son mary d'aupres de  
foy? Que deuons nous estimer quelle feit en  
cela autre chose, que ce qui est dit par le Co-  
mique, de chasser l'homme hors de la maison  
par amour? Mais veu que ceste migharde, qui  
rejette ainsi son mary, ou l'ayant admis le de-  
chasse, & à qui le cueur fait mal, quand elle  
l'apperçoit, & en la presence duquel elle est  
rousiours saisie de douleurs, elle dy-je néant-  
moins qui estant au nauire, avec les larrons &  
Pirates, mōte sur la poupe & manie les gros  
cables & rudes, est il besoin de plus demāder  
ce qu'elle ayme ou hait? Le ne la veux aussi ac-  
cuser de ce qu'elle repoussa cest importū per-  
turbateur de ses voluptez, estāt a Aloa. Et le-  
quel de rechef estāt retournée à Edimbourg,  
elle jettra. Car je veux croire que ce n'estoit  
pour



pour la hainé qu'elle portoit à son mary: mais pour ses menus plaisirs & voluptez. Je luy pardône de mesme ce qu'elle ne le voulut recueillir à Iedburg. Car nō sans cause elle craignoit que celuy, duquel elle desiroit tant la mort, l'estant apperceu d'elle n'augmenta les forces de sa maladie, Mais ce qu'elle deffendit que personne ne le logeast, ny aydast d'aucūs viures, & que peu s'en falloir qu'elle ne luy interdit le feu & l'eau, estoit certainement vn indice d'vne tresgrande inimitié, mesmes il sembloit qu'elle craignit quelque cōtagion, si son mary eust logé pres d'elle. Je ne me plains point de ce qu'elle le réuoya de rechef de Cragmilar à Sterling, mais de l'auoir despouillé de toutes choses, osté ses seruiteurs, diminué sa despēse, aliené la noblesse, empesché d'estre visité des estrangers, & que selon son pouuoir, elle luy a osté le ciel, la terre, & la respiratiō de l'air, je ne scay si je doy appeler cela inhumanité, haine, brutalité, ou cruauté, Je luy pardonne aussi ce qu'elle luy osta à Sterling sa vaisselle d'argent. Car quel besoin auoit il d'argent, puis que desia il portoit la mort en son sein? Mais pensez combien cecy a esmeu vn chacun à courroux, de veoir le Roy habiter en vn desert, en l'ordure & pauureté, & ce pendāt Bothuvel comme vn singe vestu de pourpre, estre présenté aux ambassadeurs

*La Roynne  
destrouffe  
son mary.*

estrangers : & se mettre en auant, non moins par vn amour de soy-mesme, que par emulation de rendre le mary odieux:encor que cest emuleur ne fut à comparer à luy, ny en parétage, ny en beauté, ou autres hōnestes exercices? Le vouldroie qu'ils niaissent qu'icy il y ayt eu indice d'inimitié.

M A I S combien grande & irreconciliable a esté ceste inimitié, vous le recueillirez d'icy. Estant son mary exclus tāt de fois, & comme dechassé, avec ignominie, reduict à vne extreme necessité, & en vn auglet fort esloigné de la Cour & comme bāny de la veuë des hōmes, despouillé de ses seruiteurs & meubles domestiques, & peu s'en fault destitué de viures necessaires. Toutesfois il n'est point abbatu par aucunes injures, ny espouuāté d'aucune crainte de mort. Ains s'efforce par bons effects, & par patience, sinon de rompre, cerres pour le moins d'adoucir en partie la violence brutalle de cest esprit cruel. Que faisoit ce pendant ceste bonne femme, ceste Royne pitoyable, & tant douce & misericordieuse es calamitez des hommes? Elle n'est flechie, ny par bienfaicts, ny par prieres, nō pas mesmes, en voyāt le sale & ord equippage de son mary. Au contraire, elle est irritée par plaisirs, & aigrie par prieres. Inuentant tousiours quelque nouuelle espece d'outrage, a chacune

fois qu'il venoit vers elle. Or voyant qu'eile auoit employé en cecy toutes les forces de son esprit, & l'aigreur de son naturel: Et ce pendant que ce pauvre miserable jeune homme pressé de nécessité ne defailloit point, & quoy qu'il fut en mespris à tous, & exposé souuentresfois aux dangers, ne perdoit point courage, ny attentoit chose quelconque de pis, cōtre soy-mesme. En fin comme estant assouuie de ses miseres & tourmens, elle delibera de le deliurer de ces pauuretez, elle de sa facherie, & son ruffien de crainte, Dōnant ordre qu'on luy bailla du poison par quelques Ministres faicts à cela, à ce que mourant absent d'elle, le soubçon en fust moindre: mais quant au poison, j'en parleray ailleurs.

*Le Roy  
empoisonné.*

ET ne succedant ceste entreprise selon son desir, elle alla à Glascvvo, pour là en sa presence rassasier son esprit cruel, & ses yeux aussi des miseres de celuy qu'elle n'auoit peu tuer absent. Et cōme si elle n'eust esté suffisante à le tourmenter elle mesme, elle luy met deuant les yeux, tant ceux qui estoient administrateurs de ses méchancetez, que les ennemis de son pere, voulant par tels toutmens le tyranniser, jusques au dernier soupir. Mais pourquoy amassons nous des argumēs, comme en chose douteuse, veu qu'elle mesme ne veult qu'en doutions aucunement? le dy la Royne,



qui a ouuertement protesté, non au liēt deuant  
 son amoureux, ou en sa chambre en presence  
 de ceux qui luy adheroient, ou deuant peu de  
 gēns, & de basse condition, dont le naturel est  
 flatueux, ny d'autres forcez par la necessité, ou  
 trop adonnez à son cōseil. Elle dy-je a ouuer-  
 rement confessé, non vne fois, ou ligerement,  
 Ains par plusieurs & diuerfes fois & en pre-  
 sence de personnages, qu'elle auoit accoustu-  
 mée d'admettre en son conseil en choses tref-  
 gr ~~es~~ que si bien tost elle n'estoit deliurée  
 du Roy son mary, elle ne pourroit viure lon-  
 guement. Et ne peult lon croire que cela luy  
 soit legerement eschappé, l'ayant tant de fois  
 dit & déclaré en tāt de lieux, & si esloingnez,  
 voire y adjoustant les larmes pour confirma-  
 tion & en la presence d'hōmes doüez de no-  
 blesse, richesse reputation, & prudence, aus-  
 quels elle descourrit lors son intention, cer-  
 chant d'obtenir leur consentement, & atten-  
 dāt d'en auoir leur conseil. Mais posons le cas  
 qu'elle feignit ces choses, que ses larmes ful-  
 sent simulées, que ceux qui l'escouterēt ne la  
 croyoient point, & en somme que la grādeur  
 du forfait, ostoit toute foy à son dire. Certes  
 je seroie volōtiers du nōbre de ceux qui vou-  
 droiēt croire qu'elle auroit plustost tenu tels  
 propos pour tenter & esprouuer ces person-  
 nages, que pour affection qu'elle en eust, si le

fait n'auoit approuué ses paroles, voire si la cruauté de ses actions n'auoit de beaucoup surmonté la rigueur de son propos.

CAR voulât aller à Glascvv, elle fait bail-  
ler le poison a son mary, Par qui diras tu? Cō-  
ment? Quel? D'ou l'auoit elle pris? me deman-  
des-tu cela? Comme si à meschans Princes il  
manquoy jamais méchans ministres & serui-  
teurs, mais tu insisteras possible, & m'enquer-  
ras qui estoient ces seruiteurs. Premièrement  
je respon qu'il appert du venin : car encores  
que l'impudence des hommes voulust denier  
vne chose si clere & notoire : neantmoins la  
façon de sa maladie le prouuera comme estât  
nouuelle, non accoustumée, mesmes incon-  
gneüe aux medecins, principalement à ceux  
qui auoient moins fréquenté l'Italie, & l'Es-  
pagne, d'autant qu'il sortoit de tout son corps  
des vessies colorées, avec douleur en tous les  
membres, & une puanteur insupportable. On  
dira que ces signes sont douteux, & commūs  
à d'autres maladies. Or si ceste cause se plai-  
doit devant Caton le censeur, nous serions  
bien d'accord, veu qu'il l'estoit persuadé, que  
vne femme adultere, estoit aussi empoison-  
neresse. Cerchons-nous en cecy vn meilleur  
tesmoin que Caton, duquel l'antiquité a esti-  
mé les sentences estre autant d'oracles? Ne  
croyons nous pas en vn faict si cler à celuy

*La façon  
de l'empoî-  
sonnemēt.*

*Dire de  
Caton.*

dont l'autorité a souuent esté en estime és choses douteuse. Voyla le tesmoinage d'un homme plain de tresgrande integrité & digne de foy, qu'il testifie contre vne femme enflammée de haine contre son mary, pour l'amour qu'elle porte à son adultere, & effrenée en l'une & l'autre maladie, pour ne pouuoir porter, ny la fortune aduerse, ny la puissance, qui la rend furieuse, & par trop indulgente aux richesses. Mais delaissons les choses antiques, & ja enuiellies, & repoussons l'inconstance du vulgaire de ceste cause Royale: ne receuans aucun pour tesmoin en chose de si grande importance, duquel la fortune puisse estre assaillie par soupçons, ou les meurs par reprehension. Desquels tesmoins donc vserons-nous? Car selonc ceste loy, il faudroit mettre quelque Roy en auant, & toutesfois telles méchancetez n'ont accoustumé d'estre commandées aux grans personages & aux gens de bien: ains aux méchans & deprauez seruiteurs. Mais afin qu'on puisse satisfaire, mesmes aux plus reuesches, mettons en auant vn tesmoin Royal. Lisez donc l'epistre de la Royne, je dy epistre escrite de sa propre main. Que veulent dire ces mots, (Il n'a pas esté beaucoup rendu difforme: & toutesfois il en a pris beaucoup.) Dequoy est-ce qu'il auoit pris beaucoup? le faict mesme, la mala-

*Epistre de  
la Royne à  
Bothwell.*



die, les vessies, & la puanteur le declarent, à sçauoir, qu'il print ce qu'il luy dōna quelque defformité, qui est le venin. Mais la lettre ne parle point de venin. Or il me suffit de ce qui est dit, qu'encores qu'il en ait beaucoup pris, neantmoins qu'il ne fust pas beaucoup rendu difforme, ou combien qu'il n'ait esté rendu beaucoup difforme, toutesfois qu'il en print beaucoup. Que veut dire ce mot toutesfois? sinon que quelle que fust la chose qu'il print, qu'en cela estoit la cause de la defformité. Et jaçoit qu'il en eust pris quantité, neantmoint qu'elle auoit peu seruy à la defformité qu'on esperoit. Mais prenōs le cas que ce ne fut pas poison, & supposons y autre chose, toutesfois l'on ne trouuera rien qui puisse estre mis en ce lieu & tenu ceste place: En somme quoy que l'on puisse entendre par ce mot, (beaucoup) tant y a qu'il est tel qu'en vne lettre si familiere, elle ne l'ose nommer par son nom: voire encor que lon voulut tergiuerfer, elle empesche, qu'on ne le puisse faire, si on confere les choses passées, aux futures. Ce que vous entendez par le conseil qu'elle donna puis apres.

P R E M I E R E M E N T, elle dit qu'il faut vser de purgation, & puis elle ordonne qu'il soit mené à Cragmilar, ou les medecins, & (qui estoit encor plus dangereux que tous

les medecins) elle y puisse assister. Ioint qu'elle demande conseil à Bothvvel fil pourroit inuenter quelque moyen secret par forme de medecine, pour s'en aider estât à Cragmilar, & par les bains. Voyez comme le tout s'accorde. (Il en a beaucoup pris, il le faut purger & ce à Cragmilar,) à sçauoir, en vn desert, & en lieu pour n'estre frequenté, cominodé à perpetuer vn si malheureux forfait, & pour yser de medecine: mais quelle? C'est de celle mesme dont il auoit prins beaucoup au parauant. Comme sçauons-nous cela? Elle veut que le moyen de ceste medecine soit tenu caché. Que si elle seruoit, à sa guarison, qu'estoit-il besoin de rien cacher? Pourquoi ne luy donne-on publiquement, & en quelque lieu celebré? Pourquoi estât guarý de sa maladie, & desia deuenü fort & dispos, ne le purge lon à la façon & lieu ordinaire? Mais c'estoit vne nouuelle espece de mal, & partant requeroit nouueaux remedes. De quels medecins donc, prent elle conseil? A qui donne on la charge de cercher ceste nouuelle medecine pour le Roy? à sçauoir, à l'ennemy mesme du Roy, adultere de la Roynes, le plus méchant d'entre tous les hommes, & duquel la maison a esté tenuée & reputée en France, pour infame, par empoisonnemens, & dont aussi entre ses seruiteurs plusieurs ont esté

pour

pour ce regard gehennez & mis en prison, & tous tenuz pour suspects. Quand deuoit-il prendre ceste belle medecine? ou au bain, ou il se fust laué seul, ou apres le bain, ou il deuoit souper seul. C'est ainsi que les medecines ont accoustumé d'estre apprestées, à sçauoir, par les ennemis, en lieu secret, & sans tesmoins. Parquoy que chacun pense, & estime en soy-mesme quel pouuoit estre ce bruage que le paillard, la paillarde, l'ennemy & ruffien preparent avecques diligence, & bail- lent en secret. Le pense que par là, vous voyez combien l'inimitié de la Royne enuers son mary a esté irreconciliable, cruelle, & ob- stinée, l'ayant ainsi exposé aux larrons, faict entrer en querelle avec la noblesse, & ses fre- res, & dechassé nud & souffreteux, chargé de outrages, trauaillé de contentions, & sur tout empoisonné en vn desert, pour avec infinis tourmens, y finir ses jours.

MAINTENANT venons aux autres cau- ses. Certes telle inimitié suffisoit bien, pour faire mourir son ennemy, selon qu'elle l'auoit si souuent recherché, vne fois attente, & peu s'en faut executé. Toutesfois, autre chose sur- uint encor plus aspre, qui enflamma d'auan- tage ceste inimitié, à sçauoir, l'amour impa- tient dont elle a poursuiui Bothuvel, lequel amour quiconque n'aura point veu, ains aura



## HISTOIRE DE MARIE

veu Bothvvel, l'estimera possible incroyable.  
 Car qui auoir-il en luy qui fut pour estre tant  
 conuoité, par vne femme, qui eust eu quel-  
 que peu d'honnesteré? Estoit-ce la force de  
 son eloquence? ou l'excellence de sa beauté?  
 ou la vertu de son Esprit, conjointe avec vne  
 grande richesse qui l'eust rendu plus recom-  
 mendable? quant à son eloquence, sur sa beau-  
 té, il ne faut vsr de grand langage: veu que  
 ceux qui l'ont veu se peuuent souuenir de la  
 forme de son visage, de son marcher, & de la  
 dispositiō de tout son corps: & ceux qui l'ont  
 ouy, n'ignorent poinct qu'il ne fust homme  
 puerile & hebeté: mais possible qu'il estoit  
 prudent en affaires, magnanime à s'exposer  
 aux dangers, liberal à donner, & moderé es  
 voluptez. Quant à la prudence, ceux qui luy  
 sont plus affectionnez, ne la luy osent attri-  
 buer. Vray est qu'il vsurpoit l'opinion de ma-  
 gnanimité. Mais entre les gens d'armes, estat  
 monté sur vn cheual tres à droict, se tenant  
 bien asseuré & estant spectateur du combat  
 d'autrui, quelque fois il a poursuivy ceux qui  
 se mettoient en fuitte, n'ayant jamais osé re-  
 garder l'ennemy de pres au visage. Voulez-  
 vous vn tesmoignage d'une excellente ma-  
 gnanimité? Ayant donné vn coup mortel à vn  
 larron, homme couard & de nulle hardiesse,  
 voire apres qu'il l'estoit rendu, & qu'il n'y

*Conardise  
 de Both-  
 vvel.*

pensoit point, ce larron le jette par terre, & l'ayant blessé & meurtry de plusieurs coups, l'eust acheué de tuer, si la mort prochaine ne luy eust fait deffaillir les forces. Je pourroye reciter ses vaines menasses, dont il vsoit estât en France, & sa derniere peur, conjointe à vne fuitte, jusques aux Cimbres. Mais j'ayme mieux raffrechir la memoire du jour, auquel la Royne l'ayant quitté, se retira vers la noblesse, qui vouloit venger le meurtre du Roy. Les deux armées estoient pres en bataille. Bothvel auoit pareil nombre de combatans, & en lieu plus auantageux. Ce pris estoit proposé au vainqueur. La Royne, qui estoit sa treschere amie, le Royaume, les richesses & hōneurs pour luy, & sa posterité: & outre l'impunité des méchancetez passées, à l'aduenir vne tresgrande liesse & puissance d'honorer ses amis, & se venger de ses ennemis. Au contraire l'ignominie, le mespris, la pauureté, l'exil, & en somme toutes les choses qui aduindrent depuis, ou pouuoient aduenir, se representoient deuant les yeux du vaincu. Il y auoit aussi outre les deux armées, des tesmoins & spectateurs signalez pour recognoistre ou la hardiesse, ou la lascheté de chacun, à sçauoir, la Royne, qui estoit le pris du cōbat, & le sieur du Croc ambassadeur du Roy de France. Attendez vous de sçauoir ce que feit ce magni-

fique ostentateur de hardiesse? Premieremēt, il se meit deuant l'armée, monté sur vn beau cheual. Et comme voulant espargner le sang des citoyens, & se mōstrer prodigue du sien, demanda si quelqu'vn vouloit sortir des rāgs pour venir au combat seul à seul. Et cōme plusieurs de l'armée aduersaire, gēs de maison, & d'honneur, se fussent presentez, & dōné leurs noms, incontinent ceste furie se refroidit, & ceste brauade de paroles s'appaisa, de sorte que si la Royne, comme quelque Dieu tragique sortant d'vne machine, n'eust interposé son autorité, & n'eust deffendu à son petit pigeō Dioneus, d'entrer en ce combat, non seulement, il n'en eust trouué l'issuē, mais non pas mesme aucune couuerture, pour en excuser son reffus. Peult estre qu'estant le combat de seul à seul empesché, il se porta plus vaillamment en la bataille. Au contraire, ce fut le premier, qui quasi du commencement print la fuite, & qui en fin y attira toute l'armée par compagnie.

*Education  
de Bo-  
chryel.*

M A I S possible qu'il a recompensé les fautes de la guerre, par quelques vertus politiques. Et par quelles? ou mesmes quelles vertus pouuoit-on attēdre de luy? à sçauoir, d'vn homme nourry en la Cour de l'Euesque de Murrey, qui estoit trescorrōpuē & adonnée a l'iurongnerie & aux paillardises, & parmy des



vallêts, ennemis de route discipline? Estât de-  
uenü grâd, il dissipâ tellemēt le tresample re-  
uenü de ses peres, en jeux & dissolutions, que  
comme dit le poëte, l'argent pour vn licol de-  
faillit au souffreteux, & ne se contentât d'in-  
fecter les maisons des autres par paillardises,  
en fin il pollua la sienne propre par inceste.

O R quâd je dy, qu'un rel homme a esté ay-  
mé de la Roïne, & non simplemēt aymé, ains  
d'une façon vilaine & passionnée: Ceux qui  
ignorent le fait, estimeront peult estre, que  
je leur conte quelques prodiges. Quelqu'un  
possible dira, y en auoit il point d'autre plus  
digne d'estre aymé en toute la troupe de la  
jeune noblesse? Ouy certes plusieurs. Mesmes  
son mary estoit le premier d'être tous, és cho-  
ses qui ont accoustumé d'engendrer amour.  
Qui a donc produit vn amour si estrange &  
esloigné de la raison? Si je dy que c'est la cō-  
formité des meurs, il semblera que j'apporte  
bien quelque cause d'amour vray-semblable,  
mais qui sera possible tenuë d'aucuns pour  
fausse. Et qui plus est, je n'entre pas volōtiers  
en ce propos, & si ne touche point les bruits,  
qui estoient d'elle en la France, pendant son  
premier mariage. Combien que les méchâce-  
rez du reste de sa vie, tesmoignent assez qu'ils  
n'estoient pas issus de rien. Et si ne veux escri-  
re beaucoup de choses, qui ont esté diuul-

guées, depuis son retour en Escosse: estant content qu'elles soient enseuelies par oubliance: ou si cela ne se peult faire, qu'on n'y adjouste point de foy, & qu'on les tienne pour fausses & cōtrouuées. Et n'est besoin en matiere d'amour de s'enquerir trop diligemmēt des causes, veu qu'estant cest amour porté par impetuosité temeraire, & d'un esprit troublé, souuentefois se tourne en furie, & lequel si tu veux conduire avec cōseil, tu prouffiteras aussi peu, que de vouloir enrager par raison.

M A I S, si n'y a il point icy faute de causes. Car il y auoit en l'un & l'autre, quelque similitude, sinon de beauté, ou de biens externes, ou de vertus, pour le moins certes de tresgrās vices. Car estāt ceste jeune femme subitemēt esleuée en souuerain degré de puissāce, n'ayāt jamais veu de ses yeux au par- auant la face d'un Royaume legitime, ny oy de ses oreilles, ou proposé en son esprit ce qui en estoit. Et outre ce, instruite par les insupportables conseils de ses parens (qui lors machinoient d'establir vne tyrannie en France) elle s'estudioit de disposer à sa fantasie, du droit, de l'equité, des loix & ordonnances des majeurs. Et de cest amour insupportable estoient indices les paroles, qui souuēt luy eschappoiēt, ne pensant jour & nuict qu'à cela. Toutesfois la coustume, les loix & ordonnances du païs,

*Conseils de  
la maison  
de Guise.*

& pareillement le bon accord des Seigneurs, repugnoient à sa cupidité, à laquelle elle ne pouuoit paruenir, demeurans ces choses en leur entier. Ce pendant pour y attaindre, elle delibera d'oster tout ce qui l'en retardoit: mais elle estoit en doute cōment, & par quels ministres elle l'entreprendroit: tant y a qu'il fallut aller par fraude, puis qu'on ne pouuoit faire autrement. Vn seul Bothuvel sur tous fut trouué propre à cela, homme extremement necessiteux, & dont chacun estoit incertain, si on le deuoit tenir plus laiche que méchant: & lequel entre les factions de deux religions (quoy qu'il fust contempneur de l'vne & l'autre) sembloit auoir affectiō à toutes les deux. Luy donc ayant au par-avant offert son ayde aux Hambletōs, pour tuer le Conte de Murrey. Il donnoit esperance, qu'vn plus grand prouffit, luy estant proposé, il se hazarderoit à chose plus grande, estant tellement poussé à se precipiter ainsi par la ruyne de sa maison, que nul respect de religiō, ou d'hōnesteté ne le pouuoit reuoquer de ses pernicieux desseins. Quāt à l'vsage immodéré de paillardise, il ne cherchoit pas moins d'en rapporter gloire & honneur que les autres en fuyent l'infamie, & le vitupere.

CESTE femme donc conuoiteuse d'vne licence desbordée & qui estimoit les loix, Source de l'amour de



*La Roynie  
enners  
Bohvre.*

estre vne espece de prison, & la moderation du droict, vne seruitude, ne voyât en son mary, assez de matiere pour mettre tout entrouble, elle esleut vn homme, qui n'auoit rien à perdre, ou enquoy sa renommée, peut estre contaminée, s'appuyant sur ce fondemēt que lors qu'elle en seroit ennuyée, elle gagneroit son intemperance par allechemens, rassasieroit sa necessité par argent, & lieroit sa foy en le rédant complice de ses enormitez. Voila la somme & les fruiets de ce non immodéré, mais enragé amour, vilain adultere, & detestable particide: par lequel comme d'un gage, ces sanguinaires nopces furent accordées. Ce sont donc icy les causes de l'entreprinse de ce meurtre, à sçauoir la haine irreconciliable du mary, & l'amour immodéré de l'adultere, outre qu'elle esperoit de transferer ce crime sur les autres, & faire retomber la punition sur la teste de quelques ennemis qu'elle est moit peu, & par ce moyen pouoir en sa place exposer, comme en sacrifice quelques hommes, principalement innocens, afin d'appaiser l'ire du peuple. Autrement à quoy eust seruy ceste querelle peu s'en faut mise à effect entre le Roy, & son frere Robert? A quoy tendoient les semences de discords, esparfes entre les Seigneurs? A quoy visoit ce qu'elle retint, avec si grande diligence le Conte de Murrey le

le jour deuant que le meurtre fust commis? ou quelle cause auoit elle de l'appeller? Il estoit venu vn Ambassadeur de Sauoye : Et pourquoy? Il failloit que ce fust pour quelque grand cas, & qui ne se pouuoit decider, sans l'assemblée des Seigneurs. Au contraire cest Ambassadeur, ayant esté tard inuité au Baptisme, & y venant apres que tout fut fait: & ne daignant y enuoyer pour si peu de chose, veu mesme que celuy de France, & Angleterre auoient desia fait l'office, & ayant honte de ne s'y trouuer, il arriua au Baptisme, non comme Ambassadeur, mais comme pour s'excuser de la negligéce dont il auoit vsé. Or afin qu'il fut renuoyé plus hōnestement, le Conte de Murrey est mandé par sa femme comme si elle eust esté a l'extremité de la mort, mesmes par plusieurs messagers. Que pouuoit-il donc plus seruir par sa presence? Estoit-ce pour le faire cōplice du massacre? Pourquoi n'auoiet ils essayé cela au par-auant? Le vouloient-ils joindre à eux alors en tel instant, & sur l'heure mesme de ce parricide? L'estimoient ils hōme leger & inconstāt, & qui voulust a chacun moment de tēps chāger de cōseils? qui fut infame pour sa vie passée, & qui ne s'arrestast és choses presentes? Certes riē de tout cela n'osent ils dire encor maintenāt. Puis donc qu'ils ne peuuent forger autre occasion, sinon faus-

se de le retenir, chacun peult a part soy colliger quelle en a esté la vraye: à sçauoir, semblable à celle, qui premierement contraingnit le Côte d'Athley, & luy apres, a sortir de la cour, Qui l'a tât de fois amené en danger de mort: qui l'a calomnié par fausses detractions de ses ennemis par l'Angleterre: qui l'a pouruiuy, comme Parricide, par libelles diffamatoires: Et qui a fait qui se retira plustost en exil, que de conuerſer en Cour parmy les glaiues des meurtriers au grand danger de sa vie.

M A I S dequoy prouffite l'equité de ceste cause, enuers des auditeurs, qui sont ou ignorans des choses qui se sont passées ou aduersaires & enuieux, ou inuêteurs de faux bruits? Ceux qui tiennent pour tesmoignages certains les injures des hommes les plus vains, & qui se vantent d'auoir toute puissance en la maison n'osent toutesfois se commettre à la sentence des juges, & n'ont peu se deffendre par les armes. Et comme ils ont redoubté le jugement, à cause de leur mauuaise consciéce, aussi par vne furie, sortans de telle conscience, & s'estans precipitez en guerre, ont fuy villainemēt du combat avec frayeur: Et maintenant encor que s'appuians sur leur multitude, & richesse, ils se rient de la prudence de leurs aduersaires, méprisent leur force, au pris de celle qu'ils ont: Toutesfois ne se confians en

*Il parle a  
ceux qui  
sont de la  
faction de  
la Roy-  
ne.*



toutes ces belles vertus, se conuertissent à commettre brigandages, & adonnent leur malin esprit, ainsi trauaillé des frayeurs de leurs consciences, à calomnies, impostures, & mensonges. Je les veux toutesfois admonnester pour l'amour que je porte à ceux de mō païs, qu'ils desistent de ceste, ou folle, ou rage, ou passion de mesdire: de peur que par leurs faux bruits ayans battu les oreilles du peuple de mēdisances, à l'encontre de ceux qu'ils calomnient lors que la lumiere de verité sera cogneuë, ils ne les treuuent bouchées & fermées à leurs prieres. Car on ne donnera pas tousiours lieu aux fictions: mais comme les tenebres s'esuanouissent par le soleil, ainsi feront les mensonges.

O R je n'ay point besoin de poursuiure plus longuement les commoditez qu'ils ont euz a mal faire, & l'esperance de le tenir caché, veu que la facilité de l'executer, l'opportunité des lieux, & les occurrēces estoient en leur pouuoir: mais de celer le fait, quelle necessité en auoient-ils, veu qu'estās diulguez aucune peine n'estoit à craindre? Car quelle punition douteroit-on, en vne cōjuration tāt asseurée? veu que la force des loix, dont ils estoient les moderateurs, estoit esteinte, la plus part des esprits des hōmes conjoints par vne societé de mal faire, ou poussez par espe-

*Folie ex-  
treme des  
meurtriers.*

## HISTOIRE DE MARIE

rance, ou retenus par recompenses, estoient debilitéz & reprimez par la crainte d'une si grande puissance contraire. Mais comme que ce soit, si sera-il bon de considerer l'ordre tenu en ce fait, avec la folle inconstance, & issue de leurs conseils. Car par mesme moyen vous entendrez qu'ils n'ont pas eu faute de volonté pour cacher leur forfait, mais que la furie de leur esprit troublé a peruersty tout ordre de conseil: d'autant que quelque fois, comme voulans tromper leur renommée ils ont taché de couvrir leur mauuais dessein: & toutesfois fourrageans ainsi par tout ouvertement, comme assurez de leur reputation, ils mōstroient ne se soucier en quelle part les hommes interpretoient leurs actions. Et de fait on donna du venin secrettement au Roy, voulant aller à Glasgvyo: & sembloit que ce fut vn bon aduis de le faire mourir d'une maladie lente, lors qu'il seroit absent. Ce pendāt ils le traitoient au reste si cruellement, qu'en cor que ce mal fut aduenü par cas fortuit: si est-ce qu'on eust peu soupçonner, que cestoit venin. Car le mary, & pere du fils unique, & premier nay, pere dy-je de ce fils, duquel le baptisme auoit esté celebré, avec tāt de pōpes & superfluitez, fut chassé quasi nud, cōme celuy qui se sauuerait du milieu du feu est tourmenté sur le chemin de douleurs extremes,

& a Glasgou trouuillé d'une maladie mortelle. Et ce pendants q̄ faisoit sa bone femme? Quoy? Court elle à luy au premier aduertissement qu'elle eut de son mal? Cōsole-elle le pauvre malade de sa presence, d'une parole familiere & d'un bon visage? Et ne pouuant luy retenir la vie, veut-elle comme aualer son dernier soupir, fermer les yeux au mourant, & en somme faire tous les devoirs & offices d'une matrone, & femme vertueuse? Au contraire l'ayant enuoyé comme pour bien tost mourir, & n'estimant pas qu'il peust à peine viure quelque peu de jours, elle s'en alla en une autre prouince esloignée pour passer son temps, visitant les maisons des Gentils-hommes, avec son Adonis, & infectât les hostelleries publiques par la trace de ses ordures, & en fin lors qu'elle presumoit que par la force du venin, l'heure de la mort estoit prochaine, elle retourne à Sterling. Et comme la chose tarda plus, qu'elle n'auoit pensé, & que la vigueur de jeunesse combattoit contre la vehemence du mal, afin qu'elle ne semblast du tout defaillir a son deuoir, faict tousiours mine d'auoir deliberation d'aller à Glasgou, mais elle ne peut jamais partir.

O R se voyant frustrée de l'esperance certaine qu'elle auoit conceuë, elle prend nouueaux conseils. Estant donc venue à Edim-



## HISTOIRE DE MARIE

bourg, elle appelle son adulateur au conseil, & avec quelque peu de complices de ses secrets, ordonne qu'il faut necessairement tuer le Roy. Encor qu'ils ne fussent assez resoluz de quelle espee de mort ils s'en deferoient. Ce qui se peut aisément colliger de sa lettre, ou elle l'accompare en quelque partie à Medée ceste empoisonneresse, & sanguinaire. Item d'une autre lettre, ou elle delibere du poison. Quant au Roy qui auoit ja tasté du breuuage de son amour, & qui ne scauoit s'il croiroit plustost à ses gracieuses paroles que de craindre la malice de son naturel: combien qu'il ne fust hors d'espoir de reconciliation, si aprochoit il plus tousiours de la crainte. Mais comme il n'auoit ny la vie, ny la mort, en sa puissance, il est contrainct de parler bas des injures passées, dissimuler la crainte presente, & feindre quelque esperance pour l'aduenir. Parquoy il est enleué, non comme mary: mais comme vn trespasé, ou pour mieux dire est trainé à la boucherie. La Royne en se glorifiant fait icy ses triumphes de ce pauvre jeune adolescent trauaillé de toutes sortes d'injures, tourmenté de venin, trahi par embusches, & trainé au suplice. Les ennemis de son pere qu'on y auoit expressément inuitez suyuent le chariot: afin qu'ils repeussent leurs yeux de ce spectacle, & qu'ils jouissent de la

tristesse, & amertume d'esprit de celuy duquel ils attendoient la prochaine mort. Et afin qu'aucune ceremonie ne defaillit à ce sacrifice, Iean Hambleto Archeuesque de saint André, est admis comme Sacrificateur, homme infecté de toutes sortes de vices, & qui estoit souuēt repeu des despouilles, & du sang de ceux de sa nation, & vn vieil routier de guerre. Quant au peuple, il se monstra triste tout le long du chemin, n'imaginant icy rien de bon. Ceux de la suite de la Royne ne pouuoient contrefaire leur tristesse, n'y dissimuler leur joye: veu que l'enormité du meurtre entrepris pour la crainte de l'euenement, suspendoit leur joye immodérée. On le mene à Edimbourg, & non au Palais. Et pourquoy? afin que la contagion de ceste maladie pestifere ne nuisist à l'enfant encor tendre: voire comme si on deust craindre la contagion de ceux qui sont empoisonnez: mais la plus vraye cause estoit, afin que sa presence n'empeschast la deliberation de ceux qui vouloient librement, & jouir de leurs plaisirs & consulter de sa mort.

O v fut-il donc mené? en la partie de la ville moins frequentée, & qui auoit seruy autresfois de domicile aux Prestres, deuant leur regne. Mais depuis quelques ans n'auoit esté habitée: voire que si la maison n'eust esté lors

L'Archeuesque  
de S. André.

## HISTOIRE DE MARIE

refaïcte pour l'exécution de ce sacrifice nocturne, elle fust tombée de soy-mesme. Pourquoy ce lieu fut-il principalement choisy? On disoit que c'estoit à cause du bon air. Mais bô Dieu, celle qui veut meurtrir son mary, luy cerchoit elle vn air sain? A quel propos je vous prie? non certes, au moins pour luy conseruer la vie: mais bié pour reseruer son corps au supplice. Voyla ou tend ceste diligence de femme d'estre ainsi songneuse de la vie de son mary à la fin de ses jours. Elle craint qu'il soit deliuré de peines & qu'il meure, sans rien sentir. Mais voyons quel estoit ce bon air, à sçauoir de chercher les remedes de vie es sepulchres des morts: car aupres estoïét les ruines de deux temples du costé d'orient le monastere des Iacobins, & de l'occident le temple de la Vierge, auquel la solitude du lieu a donné le nom de Champestre: du costé de midy, les murailles de la ville, on vne fausse porte est ouuerte, à ce que chacun y peust passer, & de Septentrion quelques maisonnettes de pauvres gens, à present fort ruineuses, & autresfois ayans seruy de bordeau aux prestres & moynes, comme le nom du lieu, la forme & l'assiette le declarent: car ils l'apellent le carrefour des larrons. Il n'y a aupres autre maison que celle des Hambletons, qui estoit à vn ject d'arc, & ou personne ne demeueroit.

Là



Là se retira l'Archeuesque de saint André, qui auoit tousiours au par-auant logé, au lieu plus frequent de toute la ville. La nuit mesme que le Roy fut tué, il y feit le guet : maintenant je vous prie, puis que ne pouuez des yeux au moins regardez icy de l'esprit, les maisons des prestres du tēps passé mises parmy les sepulchres & les masures de deux tēples, & encores toutes ruineuses pres du lieu, ou se retirent les larrons & voleurs, nō esloigné du fort des ennemis, qui regardoit droit à l'huis de la maison, par lequel si quelqu'un eust voulu fuir, il n'eust pas sceu eiter les embusches. Quant vous representez à vostre esprit la face d'un tel logis, & que vous oyez parler des ruines des temples, des sepulchres des morts, cauernes des larrons & bordeaux des putains, n'est-il pas certain que non seulement telle maison : mais les prochains publient hautement ce massacre? Et le Roy en y allât demeurer, prenoit-il plustost logis, qu'il n'entroit en vne cauerne de brigans? Ceste longue place tant deserte & inhabitée ne pouuoit-elle pas donner crainte du mal aux plus simples, soupçon aux hommes aduisez, & occasion de mal faire aux méchans?

A QVOY tendoit l'aduenement insolent en ce lieu-là, de son ennemy, & le guet de nuit posé pres des portes? Pourquoi a-il

K

Contre  
l'Arche-  
uesque de  
S. André

choisi plustost ce lieu, pour son logis, contre la coustume? Voire-mais la maison estoit vuide, appartenant à son frere, & prochaine de l'hostel du Roy. Or elle auoit esté tousiours vuide. Pourquoy donc ny es tu jamais allé logger au parauât? Pourquoy laisses tu le pl<sup>9</sup> beau de la ville, & le voysinage de la Cour, pour te jeter-là cōme en vn desert? Quel prouffict, commodité, ou volupté y as-tu receu? Comme s'est faiët (pour vn homme au par-auant curieux de gagner l'oreille du peuple, & surprendre les courtisans par l'amorse de tes bâquets) que tu t'es volontairement retiré en vn anglet caché, hors la multitude & les magnificences? Estoi-tu gagné par la douceur du lieu? Est-il possible qu'un homme accablé de benefices plustost que chargé, recreast son esprit es ruines des temples? Mais j'accorde que ta venue celle part fust fortuite, voire qu'elle ait eu ses causes sinon vrayes, au moins vray-semblables. Ce pendant que vouloit signifier ce guet inaccoustumé? & la craincte nocturne des tiens, lesquels toutesfois tu ne voulus laisser sortir au tumulte publique? Mais aussi pourquoy fussent ils sortis? Estoit-ce pour te faire sçauoir vne chose dont tu estois auteur & inuëteur? Car de ta guette tu humois de tes aureilles la tempeste de ceste ruine, de tes yeux la fumée & la cendre, &

de ton esprit la joye : & beuuois peu s'en falloit de tes narines l'odeur du souffre , les eufes-tu faict sortir pour recourre ceux qui eschappoient de l'ambresement, puis que tu ne voyois personne qui se meit en fuitte ? Parquoy les chandelles qui toute nuict apparoiſſoient en ta maison des edifices plus eminens de la ville , comme si tout fust allé bien, furent incontinent esteinctes.

M A I S reuenons au Roy, ce ne fut pas assez d'auoit ouuert la fausse porte des murailles, pour introduire par là des brigans, & mis embulches deuant la maison , de peur que personne ne se sauuaſt, ains ils retindrent par deuers eux les clefs de deux portes , l'une de la maisonnette d'embas, ou ayant percé les murailles, ils remplirent leurs mines de pouldre à canon , & l'autre de celle de deſſus, par ou les meurtriers euſſent accez au Roy ja endormy. Qui plus est, ils oſtent la plus-part de ce peu de ſeruiteurs , qui reſtoient : comme ceux qui ne luy auoient point tant eſté donnez , pour ſon ſeruiſſe domestique , que pour eſpier ſes ſecrets pour les rapporter à la Royne. Eux ayans controuué pluſieurs diuerſes excuſes ſe retirent les vns ça , les autres là , le dernier nommé Alexandre Duram n'ayant point aſſez juſte cauſe de ſ'en aller eſt chaffé par la Royne. Elle auſſi pour n'eſtre trouuée



## HISTOIRE DE MARIE

*Fable de  
Prometheus iouée*

hors de son deuoir, pendant que Bothvvel appareille son jeu tragique de mort, visite le Roy tous les jours: maintenant donnant courage à son esprit malade d'amour, par douces promesses, maintenant l'oppugnant par rior-tes, l'exerçant par soupçons, & en somme jouât ceste fable poëtique, en laquelle le cœur de Prometheus croissant journellement à nouveaux tourmens, est rongé par l'aigle qui volle à l'entour. A cest exemple, quelques fois elle nourrissoit, & recreoit d'esperance ce pau-ure jeune adolescent, non à autre fin, sinõ à ce qu'il eust assez de vie pour endurer les tour-mens. Je vous prie de penser chacû à part soy, en son esprit, cõbien les entendemens furent esmeuz par ce nouveau forfait, veu que main-tenant on ne peut l'ouïr sans indignation. La maison est apprestée esloignée quasi de toute societé humaine, par le plus méchant homme de tous ennemis du Roy, & adultere de sa fẽ-me, icelle maison plus propre à faire cõmet-tre vn massacre que pour habiter: & là prepa-re on à vn jeune homme peu auisé à cause de l'aage, & pour l'amour aisé à surprendre, des-pouillé de ses seruiteurs, & delaisé de ses a-mis. Vne maison di-je rõpue, seule, & de tous costez, nõ seulemẽt ouuerte, mais abandonnée à tous; veu q̃ les clefs en estoïent entre les maïs de ses ennemis: & n'y ayant personne dedans

que le jeune homme, non encor assez fortifié de sa maladie, & vn vieillart debile pour son aage, avec deux estrangers, qui ne cognoissoient, ny les lieux, ny les affaires, ny les hommes, outre que persōne n'habitoit pres de là, sinon ennemis ou larrons. Mais ceste femme pouruoyāte auoit songneusement aduisé qu'il n'y eust dāger aucun du costé des larrons. Car elle ne luy auoit rien laissé qui les y eust peu attirer. Et vouloit que ses ennemis fussent spectateurs, & non pas joüeurs de la tragedie: festant reserüée, & à Bothuvel l'honneur de ce bel acte.

C E pendant dequoy seruoit ceste sollicitude de la Royne? A quoy tendoient ces allées & venuës non accoustumées? Et ceste malicieuse non officieuse diligence? Elle le visite par chacun jour, elle deuise plusieurs heures avec luy, & par deux nuicts repose en la chambre plus basse, si toutesfois nous deuons dire, que sa mauuaise conscience laissast repoter & donnaist relache à son cruel esprit agité de furies. Et de fait elle craingnoit, que si la partie inferieure de la maison demeuroid vuidē, le bruit de ceux qui faisoient la mine sous terre, & qui y mettoient la poudre à canon, ne feist entrer quelqu'un des seruiteurs en soupçon, qu'il y eust de la trahison. Car elle mesmes de ses propres yeux vouloit veoir ce fait,

*La maison du Roy minée.*

## HISTOIRE DE MARIE

de telle importance, plustost que de s'en fier à ses seruiteurs. Elle vouloit desia goulter en son esprit la future joye. Et ne pouuant de ses yeux & oreilles humer le feu, la fumée, la poudre, & l'esclat de la maison tresbuchante, le tremblement, le tumulte & frayeur des domestiques, voire des larrons mesmes, & des citoyens, pour le moins elle le voulut faire en esprit. Ainsi estans toutes choses préparées pour ceste mortelle nuit, en fin le toucy de la renommée luy vint en auant. Elle donc s'efforce de leuer toutes suspicions, en allant visiter son mary, lequel elle baïsa, luy donna vn anneau en signe d'amitié, luy parla plus doucement que de coustume, & luy feit les plus belles promesses du mode. Et feignant qu'elle auoit plus de soin de sa sanré que jamais, ne delaisse pas toutesfois la familiarité qu'elle auoit avec son adultere. Ceux qui regardoient cecy de plus pres n'en jmaginoient rien de bon. Car tant plus la Royne monstroït signe euident de reconciliation, d'autant plus chacun cõceuoit en son esprit choses plus cruelles estre machinées. Autrement d'ou fut prouenu vn si soudain changement? Dou procederoit vn tel soin de celuy qu'elle auoit voulu empoïsoner le mois precedēt? Et duquel n'agueres elle auoit non seulement desiré la mort mais aussi veoir le meurtrier: En s'esjouissant

*Hypocri-  
sie de la  
Royne tra-  
hissant son  
mary.*



qu'il fust en dāger de sa vie, par son frere, voire par les deux freres: Et elle ce pendant conduisant le combat, comme si le Roy fut entré en lisse, appareilloit vn obseque pour luy. Deuant peu de mois elle aymoît mieux mourir que de regarder le Roy en vie, d'ou procede donc ceste subite sollicitude de son salut?

**I'ATTEN** si elle dira qu'elle estoit lors apaisée, Quoy? Que tu fusses apaisée enuers tō mary, lequel tu as relegué en ce desert forteresse des furies ( afin que je parle ainsi que le poëte ) auquel gisant entre les bordeaux des putains, les cabanes des belistres & retraite des voleurs, tu auois donné vne maison, tant percée de tous costez, qu'il y auoit beaucoup plus d'auenuës q̄ de seruiteurs pour en boucher les passages? Qui as par ce moyen inuité les meurtriers à tuer, & les larrons à la despouille, en dechassant ses seruiteurs, qui pouuoient estre protecteurs de sa vie? Et qui l'as exposé nud, seul, & sans armes aux voleurs, pour estre massacré? Ioint que pendant que tō mary estoit en ce miserable estat, ton adultère habitoit au palais, estoit souuēt en ta chambre, & auquel les portes estoient ouuertes jour & nuict. Au cōtraire ton mary, apres luy auoir deffendu toute familiarité, avec la noblesse, & licentié ses seruiteurs, ou empesché qu'ils ne vinsent à luy, est dechassé par mo-

querie. (Et à la miëne volonté que c'eust esté  
 feulemēt par moquerie) & delaiſſé en vn lieu  
 deſert? Or je ne demande rien touchant quel-  
 ques autres ſeruiteurs, & ne me veux curieu-  
 ſement enquerir, pourquoy ils ſe departirent  
 & pourquoy ils abandonnerent le Roy, lors  
 meſmes qu'il auoit plus beſoin de leur ſe-  
 cours, veu qu'il commēçoit de ſe mieux por-  
 ter, & a prédre l'air, & qu'il n'auoit autre ſuit-  
 te. Mais je ne me puis taire d'Alexandre Du-  
 ram, que tu luy auois donné pour ſa garde, &  
 pour ſon eſpion. Et à quoy auoit il charge de  
 prendre garde? Eſtoit-ce afin de le rapporter  
 comme à vne femme d'honneur, ayant ſon  
 mary, meintenāt ferme ſon mariage, & jalou-  
 ſe qu'il entretint quelque paillardie? Auoit el-  
 le peur qu'un jeune homme & beau, & Roy,  
 outre cela, ne jetta les yeux ſur quelque autre  
 en ſon abſence? Rien moins, veu que c'eſtoit  
 ce qu'elle deſiroit le plus. Car au par-auāt el-  
 le y auoit incité ſon mary, donné les moyens  
 pour y pourueoir, & luy demonſtrant celles  
 qui volontaiemēt ſi eſtoient offerres. Or ce-  
 cy là tourmentoit infiniment, que cherchant  
 quelque cauſe de faire diuorſe, elle ne pou-  
 uoit trouuer la moindre ſuſpicion du monde,  
 de paillardie. Pourquoy donc auoit elle mis  
 des eſpions pres de luy? C'eſtoit à ce que nul  
 de la nobleſſe de ſes ſubjets, ou autres eſtran-  
 gers,

gers, ne l'abordast, ou parlast à luy, qui peust decouvrir la trahison, & l'admōnester du danger ou il estoit. Quant à cest Alexandre, comme le garde-elle longneusemēt, pendāt qu'elle fait mourir son mary? Combien tard l'a elle licentié, apres auoir chassé les autres, voire quasi sur le point de cest homicide, & lors qu'elle n'auoit plus que faire de ses rapports? Car le jour deuant que ce parricide fut commis, Alexandre l'un des ministres, & complices des conseils secrets, luy auoit esté laissé.

L V Y donc sentant approcher ceste nuit, non moins infame que funebre, il prepare vne excuse fort rusée, (ce luy sembloit) pour son absence future, afin qu'il ne semblast auoir quitté la maison de son bon gré, mais par cas forruit. Il met le feu en la paille de son lit, & estant la flamme espandue de tous costez, ayant excité grand bruit, il jetta hors de l'hostel du Roy, son liēt à demy brulé. Mais le lendemain comme ceste excuse ne luy seruit, cōme il desiroit, d'autant que le Roy mesme, en presence de la Royne, l'eust prié fort humainement, qu'il ne l'abādonnast point seul ceste nuit, & qu'il l'eust incité à coucher avec luy, comme il auoit fait au par-auāt plusieurs fois pour l'amitié singuliere que luy portoit, sur tous autres Alexandre estant icy comme surpris, adjouste à la premiere excuse, qu'il crai-

*Ruse d'Alexandre.*



gnoit d'estre malade, & qu'il vouloit coucher  
 en la ville, afin de se faire penser plus libre-  
 ment. Et comme pour cela il proufita peu, la  
 Roynes y interposa son autorité, disant que le  
 Roy ne faisoit pas bien, qui retenoit ce jeune  
 homme malade contre sa volonté. Puis apres  
 se retournant vers Alexandre, luy commanda  
 de s'en aller ou bõ luy sembleroit, & ainsi s'en  
 alla avec ce commandement. Je ne veux pas  
 poursuiure icy plus diligemment tous les in-  
 dices de ces méchancetez. Et ne m'enquerray  
 avec plus grande curiosité, si ce feu du jour  
 precedent estoit aduenü par cas fortuit, ou  
 bien fait tout à propos par feintise, & ne de-  
 manderay pourquoy cest homme ayât si sou-  
 uent au par-avant couché au liect du Roy, ne  
 le voulut faire pour ceste nuict. Bien, accor-  
 dons que la maladie en fut cause. Je demande  
 seulement quelle estoit ceste maladie, qui luy  
 aduint si subitement, & qui sans le conseil des  
 medecins le laissa auant le jour? & de laquelle  
 aucun indice n'estoit apparu, ny deuant, ny  
 depuis, ny mesmes lors? Mais je croy que vous  
 l'entendez assez, encor que je n'en sonne mot.  
 En vn homme coupable de malefice, la crain-  
 te de mort surpasse tousiours la raison de son  
 deuoir. Car si cest Alexandre, au par-avant  
 espion, & maintenant trahistre, & deserteur  
 eust fait quelque conscience de ces méchan-

cerez, n'est il pas certain que la Royne cruelle, comme elle estoit, en toute autre chose, eust encor offert ce sacrifice, és funerailles de son mary ?

O R comme ces choses se faisoient, & que desia vne bonne partie de la nuit estoit passée, Reres comme vn soldat vigilant, auât que le signal fut donné, se presenta au combat, & sortant dehors monta à cheual : Et combien qu'elle craignit, estant consentante à la tempeste qui deuoit venir, Toutesfois estant sur son cheual, elle attédit la Royne. Mais vn peu loin de la maison. Ce pendant Paris suruient, & le propos interrompu, on se leue. Car (en le voyant) on se souuint de ceste faute, qui ne pouuoit estre réparée, sinon avec grandes expiations : à sçauoir, que la Royne n'auoit pas esté au festin nuptial du chantre Sebastien, & qu'elle n'y auoit point dâsé, comme vn bouffon : ains auoit demeuré assise, pres de son mary, qui n'estoit encor bien sain : & qu'elle ne s'estoit présentée en masque au festin d'un sien flatteur domestique. Voila certes vne belle occasion digne d'excuse. Mais qu'eust elle fait ? Il sen failloit aller, estant Paris apperceu. Car ainsi auoit il esté accordé, outre qu'il estoit besoin d'auoir quelque pretexte. Pourquoy donc les nuits precedentes s'estoit elle retirée de meilleure heure, sans vser d'excuse.

*C'estoit vne  
ne maque-  
relle &  
paillarde.*

ses, & maintenant elle veult excuser son depart, quoy qu'il fut ja pres de minuit? Mais posez le cas qu'il soit ainsi, rien ne luy suruenoit il plus propre que les nopces de Sebastian? Le maintien au cōtraire que si elle eust quitté les nopces de son frere, ou de sa sœur, pour visiter son mary, quelque peu mal disposé, que c'eust esté vne juste cause d'excuse enuers tous. Voire quand elle eust fait ce deuoir enuers vn Roy, qui n'eust esté son mary, ou quelqu'un des seigneurs du païs. Les nopces de Sebastien sont elle de si grand poix, qu'il faille preferer vne dāse, & masguarade au deuoir du mariage, & à la charité? Mais certes autre chose estoit cachée en son excuse, & en ceste facherie de n'auoir fait son deuoir, & nō toutesfois si cachée qu'elle n'apparoisse à trauers. Car ceste trop grande diligence que tu mets à t'excuser ou il n'est pas besoin, emporte suspicion d'une méchanceté occulte, & q̄ tu n'oses descourir: & tel liger pretexte augmente le soupçon principalemēt veu q̄ tu auois en main autres choses pour seruir de couuerture.

O R bien, receuons ceste excuse, puis que la Royne la treuve suffisante, mais ou va elle apres? Droit en sa chambre. Qui fait elle? Estāe lassée du traual du jour, & des veilles de la nuict, falla-elle coucher? Au contraire, elle deuise avec Bothyvel quasi seul, & puis à luy



tout seul. Quant au propos qu'elle luy tint, la chose mesme le descouure. Car Bothvvel s'estant despouillé cōme pour se coucher prend vne autre robbe, ne voulant estre congneu en allant faire son massacre. Ie louë en cela la finesse de l'homme : mais il failloit passer par les gardes. Icy je m'estonne de sa folie, & voila que c'est des entendemens assiegez, par la souuenance de leurs forfaitcs, qui se descouurent eux-mesmes par leur inconstance : & estans auuglez en toutes choses, ils ne peuvent apercevoir sinon ce à quoy ils visent: Or de sçauoir ce qu'il feit, la mort du Roy, sa fuite, la confession de ses ordures, & tout ce qui a ensuiuy le meurtre, le declarent. Le tumulte estant excité par la ville, luy comme le plus ignorant de tous, s'en retourna passant par les mesmes gardes. Et lors que l'esclat voire la crainte de la ruine se faisoit sentir par toutes les maisons, La Royne redressée pour l'attente de ce qui deuoit aduenir, & esueillée n'en sentit rié. Bothvvel aussi n'en oyt rien. Voila vne merueilleuse surdité, ce pēdant tousceux qui veilloiet en toute la ville en sont espouuātez, & ceux qui dormoient s'en esucillent.

EM fin Bothvvel se leue de rechef, & en vne mesme farse de poëte, il deuiēt messager. Il s'en court à la Royne, là ou aussi accourent sous ceux qui frequentoiet le Palais. La chose

estoit vraye aux vns, aux autres simulée, mais à tous admirable. Que faisoit lors la Royue? Mais qu'eust elle faict? Elle porte patiemment sa felicité: en reposant paisiblement jusques en plain midy. Neantmoins le jour suiuant, afin de mieux orner la fable, elle contrefaict vn dueil, lequel elle ne permet estre veu longuement simulé pour estre la joye logée ensemblement, & si la honte ne permet qu'elle le mesprise du tout. Or comme ces choses se voyent des yeux, se touchent des mains, & demeurent es oreilles & es consciences de tous. Pourquoi nous enquerons-nous de l'auteur de ce meurtre come en chose douteuse? Mais la Royne le nie. Qu'est-ce qu'elle nie? Qu'elle ait commis cest homicide, voire comme s'il y auoit grande difference d'estre auteur, ou executeur de commander ou de faire. Or elle a employé son conseil, son aide, ses biens, & son autorité, pour le faire perpétrer. Et n'ignore-on point la cause, pourquoy elle a faict, à sçauoir, pour paruenir à ces vilaines nopces avec Bothvvel.

ET encores que tous ces argumens de-  
faillissent, & tant de tesmoins d'entre les  
complices-mesmes, il est necessaire toutes-  
fois, qu'elle soit tenue coupable par son tes-  
moignage, & par ses lettres. Et si tout cela en-  
cor defailloit, ce qui a ensuiuy le meurtre, de-

mōstre assez qui en est l'auteur, d'autāt qu'en la mort de son mary, non seulement elle ne se monstra ennuyée. Ains comme ayant faict quelque bel eschech, s'endormit; Qu'elle n'a point pleuré, ains s'esjouissoit peu s'en faut publiquement. Qu'elle a prins la patience de non seulement veoir le corps mort, ains le regarder attentiuement. Qu'elle l'a faict enter- rer la nuit, sans aucun honneur funebre, ou pour mieux dire l'a faict cacher comme lar- ron. Ioinct que le desguisement de son dueil estoit si plain d'inconstāce, qu'elle se manife- stoit assez d'elle mesme: Car que vouloit dire qu'elle s'en alla à Seton? Pourquoi fuit-elle la frequence de la ville, & la veüe des hōmes? Est-ce qu'elle eust honte de pleurer publi- quement? ou qu'elle ne pouuoit dissimuler sa joye? Ou bien pour se plonger du tout en dueil, en lieu secret? Au contraire à Seton el- le oste entierement le masque de ce dueil, se pourmenant journallemēt aux champs, avec les meurtriers: & non seulement retourne à sa premiere coustume: Ains aussi affecte d'in- uiter les hommes en leurs jeux, dont elle v- soit, comme eux, avec eux, & publiquement. Tant elle mesprisoit aisēmēt l'opinion qu'en auroiēt ses sujets: mais maudit soit ce Rylgré, & ce sieur du Croc, qui suruindrent si mal à propos, & qui ont ainsi descouuert aux estrā-

*Rylgré  
Anglois,  
Et du Croc  
François,  
Ambassa-  
deurs.*



gers la façon, comme ce masque fut osté : car sans eux beaucoup de choses qui furent faites se pouuoient nier, & d'autres se pouuoient dextrement desguiser, qui eussent bien seruy à leuer les bruiets qui controient.

*Les Juges  
et enque-  
steurs de la  
mort du  
Roy.*

MAIS la cause a esté plaidée, par qui? Par Bothvvel en premier lieu, & quelques autres, qui se sont efforcez & efforcent encores au jourd'huy de deliurer les coupables des peines de la Loy, voire qui font à present ouuerte demonstration, de ce qu'ils auoient machiné en secret. Et avec qu'elle diligence & pitié ceste cause a esté agitée? Les pauvres qui estoient prochains de la maison du Roy, n'osoient dire ce qu'ils auoient veu, & oy, & fils touchoient la chose vn peu de plus pres, ou ils estoient contraincts par crainte de se taire, ou estoient rejettez comme menteurs. Les plus aduisez n'osoient charger Bothvvel qui estoit assis avec les enquesteurs. Vn ou deux des seruiteurs qui estoient restez de ce ravage, furent enquis, comme les larrons estoient entrez. Les clefs, disent-ils n'estoient point par deuers nous. Qui les auoit donc? On respondit que c'estoit la Royne. Et par-ce que les secrets de la Cour commençoient à se decouurir, on differe la cause: mais c'est pour ny jamais rentrer. Qu'estoit-ll donc plus saint que ceste action? Et toutesfois elle prouffita  
do

de quelque peu: car ce que les Iuges vouloient celer, le peuple crioit tout haut: ce qu'ils suprimoient fescratoit: & ce qu'ils cachotent, reluisoit tant plus. Voire mais, on publia vn Edict, par lequel & l'impunité est proposée, & recompense aux denonciateurs. Ce pendant qui eust esté si sot d'oser ou tesmoigner, ou denoncer quelque chose au milieu d'un si manifeste danger de la vie, contre les Iuges qui auoient puissance d'absoudre, ou faire mourir? Deuoit-on esperer que ceux qui auoient tué le Roy espargnassent le denonciateur du meurtre? veu mesmes que chacun auoit veu que l'inquisition de la mort du Roy delaissee, on en executoit vne autre seuerement contre les escrits qui demonstroient ce meurtre?

Vous auez oy quel a esté le jugement auquel Bothwell fut absous, à sçauoir, par luy assemblé, les Iuges aussi choisis par luy, & les accusateurs supposez, & ceux qui deuoient estre legitimes accusateurs empeschez, sinon qu'ils eussent voulu soubzmettre leurs testes aux glaiues de leurs ennemis. Ainsi ce jugement fut prononcé, sans auoir donné temps legitime, & contre la coustume du pais, & ou on n'agissoit de la mort du Roy, ains du meurtre, qu'on disoit estre aduenü le jour deuant que le Roy eust esté occis. Veü donc qu'icy

Bothvvel avec faueur, & presens, & la Royne avec menasses & prieres, plaidoient deuant les Iuges, attendez-vous d'oyr ce que des hommes esleuz contre les loix & les coustumes du pais ont prononcé? Ils ne toucherent en rien le faict par leur sentence: seulement declarerēt le jugement n'estre legitime, en se donnant garde qu'à l'aduenir cela ne leur fust imputé à fraude.

QVI plus est, afin que tout le monde cōgneust ce qu'on auoit poursuiuy par glaue, par feu, & par poison, on deffait vn mariage, pour en refaire vn autre: voire avec si grande hastiueté qu'on n'eust sceu faire d'auantage, pour preparer quelque triomphe apres vne insigne victoire. Toutesfois afin qu'en ces nopces illegitimes, on obseruast quelque legitime coustume, on en publia de beaux bans pour la denonciation desquels, encor qu'on eust menassé de peine de mort le Ministre de l'Eglise, s'il n'eust obey, si est-ce qu'en ceste publicatiō il testifia qu'il sçauoit vne cause pour laquelle ces nopces n'estoient legitimes: mais en vne si grande compagnie qui estoit celuy qui l'ignorast, veu qu'ils auoient souuenāce que Bothvvel auoit eu deux femmes qu'il n'auoit delaissée: & vne troisieme non espousée legitiment, ny bien repudiée? Mais on ne faisoit point cela pour ob.



seruer les ceremonies legitimes & accoustumées: ains comme en theatre, ils s'efforcoiēt de representer quelque similitude & figure de la coustume vulgaire. Car celuy qui auoit violé tout droit humain & rejetté toute religion, mesprisoit aisément le droit diuin.

IL me semble que j'ay expliqué en peu de paroles, eu esgard à la grandeur du fait: mais possible en beaucoup plus qu'il n'estoit requis, veu que les preuues sont cleres, par quel conseil, & avec quelle cruauté il a esté executé, par quels indices, tesmoignages, & lettres de la Royne le tout s'est passé, voire en telle sorte qu'il peut estre, comme apperceu des yeux. Toutesfois je produiray le tesmoignage du peuple, que j'estime ne deuoir estre mesprisé. Vray est, que les particuliers souuentefois trompent, ou sont trompez par les autres: mais nul jamais ne deçoit chacun, ou est deceu de tous. Or le tesmoignage dont j'ay parlé est tel: C'est que la plus-part du peuple ayant accoustumé lors que la Royne sortoit en public, de crier vn bien-venant, & souhaitter toute felicité, & choses semblables, que ou l'amour, ou l'adulatiō a inuenté, apres la mort du Roy allant au chasteau, par la plus frequente rue de la ville, il y auoit par tout vn triste silence. Mais comme vne seule femme d'entre toute la multitude, eut

prié Dieu pour la Royne, vne autre qui pou-  
uoit bien estre entendue, l'escria incontinent.  
Ainsi soit-il à ceux qui l'ont bien merité.

# EPILOGVE, OV CON-

CLVSION MONSTRANT

par bons argumens, que la Royne  
à cause de la mort de son ma-  
ry, a esté par vn tres-ju-  
ste jugement, pri-  
uée de son  
Estat.

∞

**O**R COMBIEN que ces choses aient ain-  
si esté faictes comme j'ay dict, toutes fois  
il y en a aucuns qui maintiennent qu'on  
ne s'est pas porté seulement rudement avec la  
Royne: mais aussi cruellemēt, de ce qu'apres  
vn forfait si execrable, elle a esté priuée du  
gouuernement. Et ne pouuans nier la faute,  
ils se plaignent de la punition. Je ne croy pas  
qu'il y ait homme si impudēt, qui estime qu'à  
vne lascheté si enorme, on ne deust decerner  
quelque peine. S'ils se plaignent de la gran-  
deur de la punition, j'ay crainte que nous ne  
soyons apperceuz de tous les gens de bien y

auoir procedé auéc plus de facilité, & negligence, qu'auéc clemence & modestie, qui auons puny vn si grād & non accoustumé forfait d'vne peine si legere. Car que peut on decerner de cruel cōtre l'auteur d'vne méchanceté si horrible, en laquelle tous droits diuins & humains ont esté violez, mespritez, & quasi abolis? Chacune faute à la peine constituée & de Dieu, & des hommes. Et quād il y a des degrez aux vices, aussi peult-on accroistre les peines. Quelqu'vn a il tué vn hōme? Voila vn crime de loy horrible, mais que sera-ce, si c'est son amy? ou bien s'il fait mourir son pere? Et encores plus, si en vn mesme vice il a commis l'vn & l'autre? Certes la vie d'vn tel ne peult suffire, pour en exiger la punition, ny le corps à la supporter, ny la subtilité des iuges, à l'inuenter. Or, qui a il icy qui ne soit en ceste méchanceté? Je delaisle à part ces choses vulgaires, à sçauoir, que c'estoit vn jeune hōme innocent, de sa natiō, son familier, & cousin germain. Voire s'il est possible excusons le fait, en disant qu'vne femme, aussi en adolescence courroucée, offensée, & ayant le temps passé vescu en route integrité, a fait icy temerairement, & qu'elle a tué vn homme méchant, adultere, facheux mary, & Roy cruel. Que si ces choses non particulierement, mais en general se treuuoient en ceste cause, elles de-



prié Dieu pour la Royne, vne autre qui pou-  
uoit bien estre entendue, l'escrit incontinent.  
Ainsi soit-il à ceux qui l'ont bien merité.

EPILOGVE, OV CON-  
CLVSION MONSTRANT  
par bons argumens, que la Royne  
à cause de la mort de son ma-  
ry, a esté par vn tres-ju-  
ste jugement, pri-  
uée de son  
Estat.

60

**O**R COMBIEN que ces choses aient ain-  
si esté faiçtes comme j'ay dict, toutes fois  
il y en a aucuns qui maintiennent qu'on  
ne s'est pas porté seulement rudement avec la  
Royne : mais aussi cruellemét, de ce qu'apres  
vn forfait si execrable, elle a esté priuée du  
gouuernement. Et ne pouuans nier la faute,  
ils se plaignent de la punition. Je ne croy pas  
qu'il y ait homme si impudét, qui estime qu'à  
vne lascheté si enorme, on ne deust decerner  
quelque peine. S'ils se plaignent de la gran-  
deur de la punition, i'ay crainte que nous ne  
soyons apperceuz de tous les gens de bien y

auoir procedé auéc plus de facilité, & negligence, qu'auéc clemence & modestie, qui auons puny vn si grād & non accoustumé forfait d'vne peine si legere. Car que peut on decerner de cruel cōtre l'auteur d'vne méchanceté si horrible, en laquelle tous droits diuins & humains ont esté violez, mespritez, & quasi abolis? Chacune faute à la peine constituée & de Dieu, & des hommes. Et quād il y a des degrez aux vices, aussi peult-on accroistre les peines. Quelqu'vn a il tué vn hōme? Voila vn crime de loy horrible, mais que sera-ce, si c'est son amy? ou bien s'il fait mourir son pere? Et encores plus, si en vn mesme vice il a commis l'vn & l'autre? Certes la vie d'vn tel ne peult suffire, pour en exiger la punition, ny le corps à la supporter, ny la subtilité des iuges, à l'inuenter. Or, qui a il icy qui ne soit en ceste méchanceté? le delaisse à part ces choses vulgaires, à sçauoir, que c'estoit vn jeune hōme innocent, de sa natiō, son familier, & cousin germain. Voire s'il est possible excusons le fait, en disant qu'vne femme, aussi en adolescence courroucée, offensée, & ayant le temps passé vescu en route integrité, a fait icy temerairement, & qu'elle a tué vn homme méchant, adultere, facheux mary, & Roy cruel. Que si ces choses non particulierement, mais en general se treuuoient en ceste cause, elles de-

uroient inciter, non a en demander la punition, ains esmouuoir chacun a commiseration de son auenture. Mais que sera-ce que rien de tout ce ne se peult alleguer? Le fait de foy est odieux: mais mōstrueux en vne femme, & incroyable en celle, qui est espousée à vn, qui ne l'ayme pas seulement sans mesure, ains aussi trefardemment.

○ R estant perpetré contre celuy, duquel l'aage pouuoit meriter pardon, la charité amour, la consanguinité reuerence, & l'innocence faueur: contre cest adolescent dy-je, auquel on ne pretend objecter aucune juste cause d'offense, & auoir ainsi employé, voire surmōté tous les tourmens des malfaicteurs, de quelle cruauté dirons nous que cela procede?

I L s respondrōt que cela vaille aux autres, pour les rēdre odieux, les faire punir, & estre en exemple à la posterité: mais icy qu'il fault pardonner beaucoup de choses à l'aage, & à la qualité des personnes, & sur tout au nom Royal. Certes je ne suis celuy qui vueille que on vse tousiours de la rigueur du droit, non pas mesmes enuers les hommes priuez & populaires: mais en vn crime trefgrand, vouloir aneantir toute force de droit, & ou l'on n'a tenu mesure à offenser, diminuer par tout la peine, cela ameneroit vn aneantissement de toutes loix, & subuersion de la société humai-



ne. Or en ce crime, il y a vn si grand mellinge de toutes méchancetez avec vne aigreur conjointe à toute cruauté, & oubliance de toute humanité qu'on ne la pourroit pésar, ny imaginer plus grande. Je delaisse les choses auant dites. Et ne me veux enquerir trop curieusement des faicts des Princes, ny les examiner à la balance du vulgaire. Et ne discuteray les degrez communs des estats. S'il y a quelque chose qui se puisse obmettre sans crime, je m'en rairay volontiers. Je n'insisteray aussi sur ce qui peult admettre quelque excuse en l'age, au sexe, ou en la remerité. Et afin que je delaisse le reste, il y a totalement deux sortes de crimes, qui ne peuuent estre assez expliquez, pour la grandeur d'iceux, ny assez punis pour leur enormité: à sçauoir, violer le mariage, & la majesté du Roy. Car le mariage, comme dit l'Apostre, vrayement contient vn grād mystere. Et comme estant conserué, il contiēt en soy toutes les autres especes d'offices inferieurs, aussi estant violé, il les renuerse toutes. Celuy qui fait violence à son pere & à sa mere, est estimé auoir chassé de son esprit toute crainte & pieté. Mais la femme pour l'amour du mary doit delaisser son pere & sa mere. Le reste des degrez, ou similitudes des offices de la vie, ou ne sont aux bestes brutes, ou au moins ils y sont bien obscurcis. Mais quant à

*Eph. 5.32*

l'amitié conjugale, il n'y a quasi vn seul des animaux qui n'en ayt quelque sentiment. Qui-conque donc ne viole pas seulement ce mystere, mais le mesprise du tout, il ne destruit pas simplement les loix, & les fondemens de la société humaine, mais il ruine & peruertit tout ordre de nature, entant qu'en luy est. Et celuy qui ne viole pas le Roy, qui est la vraye image de Dieu en terre, ains le meurtrit, voire le meurtrit si cruellement que la cruauté insupportable & incroyable ne se contente point d'un simple courmēt, ne te semble il pas qu'il ayt voulu, entant qu'en luy estoit artacher Dieu du ciel? Quels acces donc à misericorde se sont laissez ceux, qui non seulement ont surmōté toute espece de cruauté, mais aussi violé la foy, pour accomplir vn desir d'une injuste inimitié?

M A I S ils diront qu'il fault pardonner à la noblesse, à la dignité, & à l'aage. Que si elle a espargné celuy, auquel estoiet toutes ces choses, ou plus grandes, ou pour le moins esgalles, que la majesté Royale soit icy vallable. Or combien elle luy doit valoir pour la garantir, elle mesme en a monsté l'exemple. Commettrōs nous donc nostre sauuegarde à celle qui estant sœur, femme, & Royne, à massacré son mary, & son Roy? Commettrons nous nostre seureté à celle que la hôte n'a jamais peu retirer

retirer de volupté? Le sexe de cruauté? & la religion d'impiété? Octroyrons nous pardon à l'aage, au sexe, & à l'erreur de celle, qui sans justes causes d'inimitié à mesprisé toutes ces choses en son parent, en son Roy, & en son mary? Que si elle a desiré tels tourmens à son injuste colere, qu'estimerons nous qu'elle feroit estant prouoquée par outrages à l'encontre des hommes, qui ne luy attoucheroiér de consanguinité, ou n'auroient esté coupables de ses dissolutions, & qui ne seroient constitués en esgalle société de vie, mais donnez en sauuegarde, ou plustost menez à la boucherie? mesmes lors que l'impatience de ses voluptez empeschées, & la cruauté de son naturel, munie des armes d'une licence effrenée, se desborderoit contre les biens & le sang de ses miserables citoyens? Quel est donc ce crime pour lequel nous sommes blasmez? N'est-ce pas pour auoir mis vnē femme (qui se rendoit furieuse, sans moyen ne modestie, & abusoit des forces de sa puissance octroyées pour la conseruation du peuple, à la ruine & subuersion de rous) sous la protection de ses parēs & amis? Et qui n'auons donné autre plus grieve peine à celle que nous pouuions justemēt punir, pour ses fautes, sinon de l'empêcher qu'elle n'en cōmeist plus? Car nous ne luy auons osté la liberté, ains la licence effrenée à



## HISTOIRE DE MARIE

toutes méchancetez. En quoy nous craignons pluſtoſt d'eſtre reprins de trop grande douceur enuers les gés de bié, que d'eſtre accutez de cruauté enuers les méchans.

## DISCOVRS DE LA PRO- CEDVRE, TENVE POVR L'AB- ſolution du Conte de Bothvvel.

**I**L faut entendre, que dans le chaſteau d'Edimbourg le Conte de Bothvvel auoit laiſſé lors qu'il ſ'en-fuit, vn petit coffre doré, qui n'auoit pas à grād peine vn pied de long, garny en pluſieurs endroits de ceſte lettre Romaine, F. ſoubs vne courōne Royale, dedans lequel y auoit certaines lettres & eſcritures, qu'on cogneut tresbié, ainſi qu'il fut affirmé par pluſieurs, eſtre eſcrites de la main propre de la Royne d'Eſcoſſe, au Conte de Bothvvel, lequel coffre il réuoya querir, par vn nommé George Daglish: mais il fut prins par le Côte de Morton. Et outre icelles eſcritures, on auoit par ſemblablemēt treuue vn autre papier eſcrit en François, lequel on aſſeuroit eſtre de la propre main de la Royne, cōtenāt vne promeſſe de mariage faite avec le Côte de Bothvvel: lequel eſcrit n'eſtoit datté. Et jaçoit qu'aucuns mots ſembloïēt repugner à cela, toutesfois en quelques endroits on pouuoit vrayement re-

marquer qu'il auoit esté fait & escrit par elle mesmes deuant la mort de son mary. Il commence en ceste sorte. **M A R I E P A R L A G R A C E D E D I E V, &c.**

I L y auoit aussi vn autre escrit en Escossois, lequel on sçait de certain estre tout escrit par le Côte de Hunthley, datté du 5. d'Auril 1567. cōtenāt vne forme de cōtract de mariage entre ladite Royne & iceluy Côte de Bothvvel, soubsscrit **M A R I E**, lequel seing on cognoist estre de la propre main d'icelle Royne. Et pl<sup>r</sup> bas, Jacques Gonte de Bothvvel. Ce que pareillemēt on sçayt estre de la propre main dudit Côte de Bothvvel: Auquel temps il estoit encores chargé par le cōmun bruit du meurtre, commis en la personne du Roy: & dont il ne fut pas absous, jusques au 12. d'Auril ensuiuant. La teneur duquel contract s'ensuit.

A Seton le 5. jour d'Auril 1567. La tresexcellente, treshaute, & trespuissante Princesse Marie par la grace de Dieu, Royne d'Escosse, considerant le lieu & estat, auquel Dieu tout puissant a constitué sa hauteſſe, & comme par la mort du Roy son espoux, sa Majesté est maintenant destituée de maty: viuant solitairement en l'estat de viduité: auquel sa Majesté voudroit volontiers cōtinuer, si le bien de son Royaume & de ses subjects le permettoit: mais de l'autre part considerant les inconue-

*Contrat  
de mariage  
de la Royne.*

niés qui en peuuent ensuiure, mesme en la necessité, ou le Royaume est, si sadite Majesté ne fassocioit à vn mary, sa hauteſſe est deliberée de se marier. Et ſçachât quelle incommodité peult aduenir au Royaume, ſainſi est, qu'elle ſalliaſt à vn Prince eſtranger, elle a deliberé de prendre l'un de ſes ſubjects.

O R entre iceux, sadite Majesté n'en a point trouué d'autre plus doié de toutes bonnes qualitez, que le tresnoble & son trescher cousin, Iacques, Côte de Bothvvel: du ſeruice duquel sa Majesté a tousiours treuue par cy deuant bonne eſpreuue, & infaillible experience. Et void qu'il perſeuere conſtamment en ſon cœur en ceſte affectiō enuers sadite Majesté. C'est pourquoy sa hauteſſe a, entre tous autres fait ce choix de luy. Et pourtāt en la preſence du Dieu eternal, fidelement & en parole de Princeſſe. par ces preſentes, elle prêt le dit Iacques, Côte de Bothvvel à eſpoux, & legitime mary. Et promet sa hauteſſe qu'incontinant que le proces du diuorſe intenté entre ledit Conte de Bothvvel, & dame Ianne Gordon, à preſent ſa pretenduë eſpouſe, ſera finy, par l'ordre de justice, sadite Majesté, moyennant la grace de Dieu, ſoudain apres, eſpouſera & prendra ledit Conte de Bothvvel pour mary, & accomplira le lien de mariage deuāt la face de l'eglise, & n'en aura jamais d'autre,



durant la vie d'iceluy. Et tout ainsi que sa majesté de de son bon gré & propre mouuement, sans que ledit Conte l'ait aucunement deseruy, est du tout resoluë à cela : & vser de ceste faueur & affection enuers luy, pareillement ledit Conte, en toute humilité, & reuerence recongnoit cecy, selon son deuoir: Et estant aussi franc & libre, pour faire promesse de mariage, nonobstant le proces de diuorse intenté pour plusieurs & diuerses causes, & que ladicte pretendue espouse en est consentante, prend presentement sa majesté pour sa legitime espouse, en la presence de Dieu, & promet ainsi qu'il en veut respondre deuant luy, & sur sa foy & honneur qu'avec toute la diligence qu'il sera possible, il poursuiura & auancera ledit proces de diuorse, desia commencé & intenté, entre luy & ladicte dame Ieanne Gordon sa pretendue espouse, jusques en fin finale, & pour en obtenir sentence definitive. Et incontinent apres, sous le bon plaisir & vouloir de sa majesté, & lors que sa hautesse le jugera conuenable, il accomplira, & solennisera, en la face de l'Eglise, le lien de mariage, avec ladicte majesté. Et aimera, honnorera, & seruira sa hautesse, selon le lieu & honneur, auquel il apleu à ladicte majesté le receuoir, & n'aura jamais autre femme qu'elle durant la vie d'icelle. En tesmoin de-

*Si a elle  
voulu de-  
puis espou-  
ser le Duc  
de North-  
folk.*

## HISTOIRE DE MARIE

quoy sa majesté & ledict Conte, ont souscrit ce present contract & fidele promesse, de leurs propres mains, comme il appert, le jour, an, & lieu deuant-dicts, presens les reſmoins ſuiuans, George Conte de hunthley, & maistre Thomas Hepburne, Curé de Hauldhaustor, &c. Ainsi signé Marie R. Iaques Côte de Bothvvel.

O R il est à noter, que ce contract fut fait le cinquiesme d'Auril, à ſçauoir, dedans les huit ſepmaines apres le meurtre du Roy, qui fut tué le dixiesme Feurier au par-auant: aussi fut-il fait sept jours deuant que Bothvvel fust absous dudit meurtre, par vn jugement corrompu. Et appert aussi par les mots du contract mesmes, qu'il fut arresté, deuant que la sentence de diuorſe fut donnée entre Bothvvel & sa premiere femme. Et de faict pour certain, il fut conclud deuant qu'aucune poursuite de diuorſe eust esté intentée, ny commencée: Combien qu'en quelques autres mots d'iceluy contract, il semble estre autrement ſpecifié. Ce que l'on preuue ainsi: Car ce contract est datté du cinquiesme d'Auril, & il appert par les actes judiciaires faicts deuant les deux Iuges, à ſçauoir, ecclesiastique & ordinaire, & ou est contenu tout le proces de diuorſe entre ledit Conte & ladite Jeanne Gordon sa femme: que l'un d'iceux

proces fut intenté, & commencé le vingtsixiesme d'Auril, & l'autre le vingtseptiesme. D'ailleurs on void par les registres, que le jugement d'absolution fut donné à Edimbourg le douziesme d'Auril : & ce par les copies qui en ont esté faictes & signées de la main de lea Bellenden greffier, entre lesquelles est l'adjournement de Bothvvel, la teneur desquelles coppies s'ensuit.

LA Cour judiciaire de la Royne nostre souueraine dame, tenue & commencée en l'auditoire d'Edimbourg, le douziesme jour d'Auril, l'an 1567. par noble, & puissant seigneur, Archambaut Conte de Ergade, seigneur de Campbel, & Lotme, Iuge general de nostre souueraine dame, en tous les lieux de son Royaume, ou il y a conuentation & legitime assemblée de Iuges.

EN icelle Cour comparut en personne en jugement, maistre Iean Spens de Candie, & Robert Creygchton de Chok, aduocats de nostre souueraine dame, & en son nom. Et là ledit maistre Iean Spens produisit les lettres de nostredicte souueraine dame executées, & endossées avec l'adjournement, desquelles lettres, endossement & adjournement la teneur cy apres ensuit.

M A R I E par la grace de Dieu Royne d'Escoffe. A nos amez maistres Guillaume

*Lettres de  
commission  
de la Roy-  
ne.*



Purves, Guillaume Lavvoston, Gauvain Ramsey messagers, nos Preuosts en ceste partie, à eux ensemblément, ou à l'un d'eux spécialement ordonné, salut. Pour ce qu'il nous est remonstré tres-humblemēt, par nos amez & feaux Conseillers maistre Iean Spens de Condie, & Robert Creygchton de Chok nos aduocats, qu'ils sont informez, que nostre bien aimé cousin, & Conseiller Mathieu Conte de Lenos, pere de nostre trescher espoux, a maintenu que laques Conte de Bothvvel sieur de Hallis, & Creygchton, &c. & certains autres, sont auteurs du trahistre, cruel, detestable, & abominable meurtre de sa hauteſſe, commis le neufiesme jour de Feurier dernier passé, sous le silence de la nuit en son hostel, ou il estoit pour lors dans nostre ville d'Edimbourg, pres l'Eglise des chāps de guet à pend, & d'une felonnie premeditée. Et nous ons declaré le soupçon, qu'on a dudit Conte, & d'autres, comme ayans commis le dit cruel & detestable meurtre. Et pourtant ayant deliberé, que la verité en soit congneüe par l'ordre de justice, avec toute la diligence & briefueté qu'il sera possible, auons par l'aduis des Seigneurs de nostre priué conseil, & aussi à l'humble requeste & petition dudit Conte de Bothvvel faicte à nous, & en nostre presence, & s'offrant soy-mesme pour rendre  
raison

raison de son faict, en droict jugement, selon  
les loix du pais : ordonné vn siege justicial  
estre estably en l'auditoire d'Edimbourg, le  
douziesme d'Auril prochainement venant, a-  
fin de faire justice dudit Contre & autres,  
pour le faict dudit cruel & abominable cri-  
me & delict, ainsi qu'il est plus au long cõte-  
nu, en vn acte inseré au registre de nostredit  
priué conseil. Pourtant nostre vouloir est, &  
vous enjoignons & commandons tresexpres-  
sément, qu'incontinent ces presentes nos let-  
tres veuës vous passiez outre, & en nostre  
nom & autorité, adjourniez ledict Mathieu  
Conte de Lenos en sa maison, pour compa-  
roir en personne, & tous autres nos subjects  
ayans & pretendans auoir interest en ceste  
cause, par cry public faict à la croix de chacun  
marché de nos villes d'Edimbourg, d'Vmber-  
ton, Glascvvo, Lauerk, & autres lieux neces-  
saires, afin qu'ils comparent deuât nos Iuges,  
ou leurs Lieutenans, en nostre auditoire d'E-  
dimbourg, ledit douziesme jour d'Auril pro-  
chainement venant, & se joignent avec nous  
en la poursuite de ceste cause, en leur don-  
nant l'exploict : Et en cas qu'ils ne comparēt  
ordonnons que nos Iuges ou leurs Lieute-  
nans procederont, & donneront sentence le  
mesme jour, selon les loix, & coustumes de  
nostre Royaume, sans autre delay, ny pro-

## HISTOIRE DE MARIE

longation : & que vous sommiez audict jour vn chacun d'eux, sur peine de quarante liures sterling d'amende. Dont ils responderont deuant nous, comme de leur propre faict. Et pour ce faire, nous vous donnons conjointement, ou à l'un de vous, nostre plain pouuoir, par cestes nos lettres, afin que les deliuriez, & executiez deuëment, & les endossiez pour les rendre à celuy qui en sera porteur. Donnée sous nostre seing à Edimbourg, le vintgtsiesme jour de Mars. Et de nostre regne le vintgcinquiesme. L'an 1567. Ainsi signé de la deliberation du conseil de la Royne,

M A R I E.

## CE QVI FVT MIS SVR LES LETTRES AVANT dictes.

LE dixneufiesme jour de Mars, 1567. Je Guillaume Purvves, messager & Preuost ordonné pour cest effect, suiuant le commandement des lettres de nostre souueraine dame, & en son nom & autorité, ay adjourné Mathieu Côte de Lenos, & tous autres sujets de sa majesté, ayans & pretendans auoir interest en ce qui est icy specifié, par cry public, faict à la croix du marché de la ville d'Edimbourg, afin de comparoir deuant les Iuges,



ou leurs Lieutenans, en l'auditoire d'Edimbourg, le douzième jour d'Auril prochainement venant, & de poursuiure, & se joindre avec nostredicte souveraine dame en la cause icy declarée avec l'exploict, comme il est dict en icelles lettres. Desquelles j'ay attaché vne coppie, sur la croix dudict marché, en presence de Jean Anderfoun, & David Land, & plusieurs autres: Et pour plus grand tesmoignage de ceste mienne execution & endossement, i'ay icy mis mon seing ainsi signé, Guillaume Purvves.

## AVTRE EXPLOICT.

LE penultime jour de Mars, les vn & deuxiesmes jours d'Auril, en l'an dessusdit. Le Gauvain Ramsey messager, & l'un des Preuosts ordonnez en ceste partie, suis allé selon le commandement contenu es lettres de nostre souveraine dame, & en son nom & autorité, adjourner ledict Mathieu Conte de Lenos, nommément en ses maisons de Glascvvo & Dumbarton. Et pour ce que je le cerchay, & ne le peu trouver en personne, ny les autres subjects de sa majesté, pretendans auoir interest à la poursuite de ceste cause icy declarée: l'ay fait vne proclamation à la croix du marché de la ville de Glascvvo, Dumberton, &

## HISTOIRE DE MARIE

Lauerck, afin de les faire comparoir deuant le Iuge, ou son Lieutenant audict auditoire d'Edimbourg. Le susdict douziésme jour d'Auril prochainement venant, & se joindre en la poursuite avec la Roïne, nostredicte souueraine dame, en l'action cy dedans escrite, avec l'exploict, ainsi qu'il est là déclaré, & selon la forme & teneur de ses lettres, dont j'ay attaché coppie, sur vne chacune desdictes croix en iceux marchez. I'ay faict & executé ce que dessus, par deuant les tesmoins, qui s'ensuyuent, à sçauoir, Georges Herbesoun, Nicolas André, Robert Letterik messager, Guillaume Smonler, Jean Hambleton, laques Bannatine, Robert Hambleton, & plusieurs autres. Et pour plus grand tesmoignage, i'ay signé ces presentes de mon seing manuel, Gauvain Ramsfey messager.

## AVTRE EXPLOICT.

LE premier jour d'Auril, 1567. Le Guillaume Lavvsoun messager & Preuost ordonné en ceste partie, suis allé selon le commandemēt, contenu es lettres de nostre souueraine dame, à la croix du marché de Porth, & là à cry public legitiment faict, i'ay adjourné Mathieu Conte de Lenos, & tous autres sujets de nostredicte souueraine Dame,

ayans & pretendans auoir interest, afin de  
poursuiure Iacques, Conte de Bothuvel, sieur  
de Haillis & Creyghton, &c. & autres, pour le  
fait du cruel meurtre du Roy. Et ay affigé vne  
coppie sur ladite croix, selon la forme & te-  
neur de ces presentes lettres Et ce, en presen-  
ce des tesmoins cy apres nommez, à lçauoir,  
Iacques Marechal, Alexandre Borthuik, &  
Iean Auderson, messagers, & plusieurs autres.  
Et pour plus grád tesmoignage de ceste miē-  
ne execution, & endossement, j'ay signé ces  
presentes de mon seing manuel. Ainli signé,  
Guillaume Lavvoun, messager, de ma propre  
main.

L'ADIOVRNEMENT.

v o u s Iacques, Conte de Bothuvel, sieur  
de Haillis, Creyghton, &c. estes adjourné pour  
raison de l'acte cruel & detestable meurtre  
de tresexcellēt, treshaut, & trespuissant Prin-  
ce le Roy, lors trescher espoux de la Majesté  
de la Royne, nostre souueraine dame, cōmis  
soubz le silence de la nuict en sa maison, pres  
de l'eglise des champs de ceste ville, luy pre-  
nant son repos la nuict, estant le feu mis par  
trahison en icelle maison, en vne grande quā-  
rité de pouldre à canon, par la violence de la-  
quelle tout le logis a esté esleué, & jetté en



l'air, & le Roy meſme tué, par vous trahiftement & cruellement de guer à pend, & par vne premeditée felonnie. Et feiſtes cecy le 9. jour de Feurier dernier paſſé, ſoubs le ſilence de la nuit, cōme dit eſt, ainſi qu'il eſt notoire & que ne pouuez nier.

S V R la production deſquelles lettres, ainſi executées, endoſſées & ſigniſiées, ledit aduocat demanda acte & instrument à la Cour, & requiſt que le juge procedaſt ſelon la forme & teneur d'icelle.

A Y A N S donc icelles lettres eſté leuës en jugement, avec l'endoſſement, le juge en vertu d'icelles, feiſt appeller ledit Iacques, Conte de Bothvvel, comme deſſendeur d'une part, & Matthieu, Conte de Lenos, & tous autres ſubjets de noſtre dite ſouueraine dame, pretédās de pourſuiure ceſte matiere, demandeurs d'autre-part : afin de cōparoir en ceſte Cour, & produire leurs demādes & deſſenſes, ſelon les loix du Royaume.

E T ſur le champ comparut en jugemēt le dit Iacques, Conte de Bothvvel, & entra perſonnellemēt : & apres il choiſiſt maiſtres Dauid Borthuik, & Luchthile, & maiſtres Emōd Hay, pour ſes procureurs, leſquels pareillement comparurent en jugemēt, & furent admis par le juge pour ceſt effect.

C O M P A R V T auſſi maiſtres Henry Rin-

roff, soy difant procureur d'André Maistre, sieur d'Errole, Conestable d'Escoffe, & maintint que le Conestable du Royaume auoit esté de tout temps seul juge comperant, de gés de telle qualité, à sçauoir, qui sont accusez d'auoir commis meurtre, & espandu le sang, pres de la chābre du Prince, & à quatre mille à l'entour. Et pourtant que ledit maistre, estāt à present Conestable de ce Royaume, deuoit estre le juge de Iacques, Conte de Bothuvel, & autres ses complices, appelez pour comparoir ce jourd'huy, & estre accusez de l'acte du susdit cruel meurtre, de Henry, Roy d'Escoffe. Et au cas qu'Arcambault, Conte d'Arghley, comme juge general de ce Royaume, procedast & print la cognoissance de ce fait, lesdits maistres Henry, procureur susdit, protesta solennellement ceste poursuite, n'estre prejudiciable audit Conestable, à son office, droit, tiltre, proufit, jurisdiction, & possession en aucune maniere q̄ ce fust: mais qu'il pourroit exercer sadite jurisdiction en toutes telles causes, au temps aduenir, conformes à la saisine de son office, & en cognoistre ainsi que ses predecesseurs, en auoiet vſé, & cogneu en semblable cas. Ce qu'il feroit apparoir par la jouissance qu'en auoient eüe de tous temps seldits predecesseurs, & autrement. Et requist que ceste protestation fust inserée au registre

*Protesta-  
tiō du Co-  
nestable de  
Escoffe.*

## HISTOIRE DE MARIE

des actes, en affermant la jurisdiction dudit sieur iuge, n'estre à receuoir en cest endroit.

LE juge n'ayāt esgard à la protestation mise en auant en prenant conseil, ordonnā que nonobstant il cognoistroit du fait, attēdu que rien n'auoit esté produit en ceste part, par le dit maistre Henry, pour verifier le contenu de ce qu'il auoit allegué & protesté. Dequoy le Conte de Bothuvel demanda acte & instrument.

LEDIT Matthieu, Conte de Lenos & autres subjets de nostre souueraine dame, ayans & pretēdans auoir interest en ceste poursuite, estās appelez par plusieurs fois pour comparoistre & se joindre avec lesdits aduocats, afin de poursuiure ladite actiō, comparut Robert Cvinghā, soy disāt estre seruiteur dudit Matthieu, Conte de Lenos, lequel exhiba vn escrit, cy dessoubs inferé, & le soubsigna de sa main en plain jugement, comme estant autorisé pour ce faire. Et feit vne protestation, & requisition du tout cōforme & semblable a l'escrit, duquel la teneur s'ensuit.

### PROTESTATION DV Conte de Lenos.

MESSIEURS, je suis venu en ce lieu, enuoyé par mon maistre, Mon. seigneur de Lenos,



nos, afin de declarer la cause pourquoy il est absent ce jourd'huy, ayât pouuoir de luy pour cest effect, comme la verité est. La cause d'oc de son absence, est la briefueté du temps, & qu'il en est empesché par ses amis & seruiteurs, qui le deuoient accompagner, pour son hōneur, & la seureté de sa personne: eu esgard és forces de son aduersse parrie, & qu'il n'a secours d'aucuns amis, ains seulement de soy-mesme. Et pourtant la seigneurie m'a cōmandé de requerir autre jour comperant, selon l'importāce de ceste cause, afin de l'y treuuer. Que si vous voulez proceder maintenant, je proteste que je puis, sans faire tort à personne vser de l'autorité à moy commise, par mondit seigneur mon maistre, dequoy je demande acte.

ITEM, je proteste que si ceux qui assistent à ce jugement & enqueste des personnes accusées, entreprenēt de les absouldre du meurtre du Roy, que ce sera erreur volontaire, & non pas ignorance: d'autant qu'il est notoirement cogneu, que ce sont ceux-là, qui ont meurtry le Roy, comme mondit seigneur & maistre maintient, de laquelle protestation je requiers acte, ainsi signé Robert Cuninghā. De la production duquel escrit & protestatiō ledit Robert demanda acte & instrument.

Le iuge considerant l'escrit & protestation

## HISTOIRE DE MARIE

produite par ledit Robert Cuvingham, eu esgard aux lettres enuoyées a nostre souueraine dame, par Matthieu, Conte de Lenos, aussi produites & leuës en iugement, desquelles la teneur est cy apres inserée, par lesquelles lettres & escrit, ledit Conte de Lenos requiert que briefue & sommaire poursuite soit faite en ceste part : & aussi eu esgard a l'acte & a l'ordre sur ce pris par les seigneurs du priué conseil, & autres choses semblables : & a ce que les aduocats insistent sur le mesme fait requerans que iustice soit faite dudit Conte de Bothvvel, & cognoissant pareillement la requeste & demande qu'il a faite, de bien examiner le tout : par l'aduís des seigneurs & Barons, assistans, treuua par conseil qu'on deuoit passer outre a la decision de ladite cause ce mesme iour, selon les loix du Royaume. Nonobstant l'escrit & protestation produits par ledit Robert Cuvingham : & ce pendant qu'il seroit admis a s'adioindre & assister ausdits aduocats, pour la poursuite finale de ceditte cause, si bon luy sembloit.

**COPPIE DES LETTRES EN-**  
uoyées a la Roïne, par le Conte  
de Lenos.

M A-D A M E, ie rends treshumbles graces à

vostre Majesté des gracieuses & consolatoires lettres que i'ay receuës le vingt-quatriesme de ce present mois : esquelles i'apperçoy que le bon plaisir de vostredite Maiesté, est de remettre la poursuite de ce dernier execrable acte, iusques au temps du parlement. Plaise à vostre Maiesté auoir esgard que combien que ie soye asseuré que vostre hautesse pense que le temps soit aussi long comme ie fay, iusques a ce que la verité de ce fait soit cogneuë, & que les auteurs en soiët punis selon leurs demerites, toutesfois ie requiers treshumble pardon à vostredite Maiesté, de ce que ie l'empesche & importune si souuent comme ie suis contraint de faire, estant chose qui me touche de si pres. Requerant aussi vostre Maiesté treshumblement de prendre en bonne part ce mien aduis, & tel qui s'ensuit. C'est que le temps est fort long d'attendre le parlemēt. Ioint que cecy n'est de chose qu'on ayt accoustumé de traiter és parlemens, ains estant de telle & si grande importāce que chacun sçayt, elle doit plustost estre esclaircie avec toute diligence, pour en faire vne punition, qui soit en exemple a tous. Cōme je sçay que la prudence de vostre Majesté le considere beaucoup mieux que mō esprit ne le pourroit comprēdre. Mais par-ce que j'ay entendu que certains placards ont esté affigez a l'huis



## HISTOIRE DE MARIE

de l'auditoire d'Edimbourg, qui respondoiet a la premiere & seconde proclamatiō que vostre Majesté a fait faire, & qui nommēt quelques-vns cōme auteurs dudit cruel meurtre, je requiers treshumblement vostre Majesté, pour l'hōneur de Dieu, de celuy de vostre dite Majesté, & de vostre Royaume. & pour le bien & repos d'iceluy, qu'il luy plaise nō seulement faire apprehender, & mettre en seure garde ceux qui sōt denōmez ausdits placards, ains aussi en toute diligence assembler vostre noblesse, & cela fait, aduertir & ajourner par cry public ceux qui ont escrit lesdits placards pour comparoir aux fins y mētionnées. Et s'ils ne comparent vostre Majesté pourra par l'aduis de vostre noblesse & conseil mettre en liberté ceux qui y sont nōmez. En quoy vostre dite Majesté fera vn acte honorable, mesme en conduisant ce fait a telle extremité, que la ou cela apparoiſtra clerement à vostre Majesté, elle punisse & chastie les auteurs de cest acte cruel : ou bien que lesdits placards soient tenus pour faux, & de nulle valeur : & ceux qui aurōt esté chargez soient absous, & mis en liberté, selon le bon plaisir de vostre Majesté. Ma-dame, ie supplie le Dieu tout-puissant maintenir vostre Majesté en sa protection & sauuegarde, & la preserver en sāté & heureuse prosperité. De Hovvstoun, ce 26. de Feurier.

ROYNE D'ESCOSSE. 59  
AUTRES LETTRES  
de luy mesme.

M A-D A M E, je supplie vostre majesté entendre ce que s'ensuit. Vostre hauteſſe es dernieres lettres que m'enuoyastes m'escriuit, que ſil y auoit aucuns noms aux placards qui ont eſté affigez à l'huis de l'auditoire d'Edimbourg, de ceux que je penſe eſtre dignes d'eſtre condamnez pour le meurtre du Roy mary de vostre majesté, que ſelon mon aduertissement elle ſ'emploiroit à mon aduertissement, d'en prendre la congnoiſſance ſelon les loix de ce Royaume, & comme la qualité du crime le requeroit. Plaiſe doncques à vostre majesté ſçauoir, que depuis que i'ay receu voſdictes lettres, i'ay touſiours attendu qu'aucuns de ces meurtriers, ſanguinaires, vous fuſſent ouuertement congneuz. Mais puis que je voy qu'ils ne le ſont pas encores. je ne puis plus contenir mon cœur, pour les vous cacher ainſi plus longuement. Vostre majesté donc entende les noms de ceux que je ſoupçonne grandement, à ſçauoir,

Le Conte de Bothvvel:

Maistre Iaques Balford:

& Gillebert Balford ſon frere:

Maistre Dauid Chamer:

Blac-maistre:

## HISTOIRE DE MARIE

Iean Spens:

Le Seigneur Francisque:

Bastian:

Iean de Bordeaux,

& Ioseph Daud son frere.

Lesquels, je supplie tres-humblement à vostre majesté selon ma premiere requeste faite à vostre hauteſſe, non seulement faire apprehéder, & mettre en seure garde, mais aussi en toute diligence assembler vostre noblesse, & conseil, & alors prendre tel aduis pour le faiet des dessusdicts, qui puissent estre bien & deuëment examinez : Comme aussi je ne fais doute qu'en y procedât ainsi, l'esprit de Dieu n'assiste à la conclusion comme j'espere. Enquoy vostre majesté fera vn acte sainct & honorable pour vous-mesmes, qui estes partie, & satisfera grandement à ceux qui appartiennent aucunement au decedé, lequel auez aimé si cherement. Et ne faisant doute que vostre majesté ne donne bon ordre à tout cecy, selon l'importance du faiet (comme je vous en supplie tres-humblement) je prieray le Dieu tout-puissant, vous auoir en la protection, & qu'il vous dōne en santé longue vie, avec grace de pouuoir longuement, & heureusement regner. De Hovvstoun ce dix-septiesme de Mars,



LES NOMS DES IUGES

deputez pour l'absolution du Conte  
de Bothvvel.

André Conte de Rothés.

George Conte de Caithenes

Gillebert Conte de Cassiley.

Iean Hambleton commandeur de Arbroycht  
fils du Duc.

Iaques sieur de Rosse.

Robert sieur de Somple.

Iean Maxvvel sieur de Heireif.

Laurens sieur de Oliphant.

Iean maistre de Fornest.

Iean Gordoun de Bothinvvare.

Robert sieur de Boyd.

Iaques Cokburne de l'Autoun.

Iean Somerville de Cambusnethaw.

Movvbray de Vernée Bruxall.

Ogilbye de Boyne.

LES dessus nommez estans choisis, admis,  
& adiurez pour donner jugement selon la  
coustume, & le Conte de Bothvvel estant ac-  
cusé par le proces du crime cy deuant déclaré,  
& luy le destinant, & s'en rapportant à la sen-  
tence desdits Iuges. Ils sortirent hors de l'au-  
ditoire, & s'assemblerent en vn autre lieu : &  
apres avoir disputé longuement ensemble,

## HISTOIRE DE MARIE

sur tous les poincts de ceste accusatiō, vn chacun d'eux l'vn apres l'autre, declara ledict Iaques Conte de Bothuvel estre quitte & absouz en tout & en partie, du meurtre du Roy, & generallyment de ce qui despendoit d'icelle accusation.

APRES cela, ledict George Conte de Caithenes, Chancelier ou President audict jugement, tant en son nom que des autres Iuges, demanda acte, à ce que tant les aduocats, que ledict Robert Cuninghan, ayans procuratiō du Conte de Lenos, & rous autres quelconques, fussent forclos, cy apres a produire autres escritures, ou preuues quelles quelles fussent, pour rascher de soustenir ladite accusation: & que les Iuges ne peussent estre induicts à conclurre autrement qu'ils n'auroiēt faict au par-auant: d'autant que nul n'auoit affermé icelle accusation contenir verité, non pas mesmes en partie: & qu'il n'y auoit point d'accusateur qui comparust, sinon les dessusdicts qui s'estoient presentez afin de poursuire le proces. Et par ainsi les Iuges, ayans esgard à ce que dessus, le declarerent absoubs, entant qu'ils pouuoient auoir congnoissance du faict: avec protestation que cela ne leurs peust estre imputé à faute par cy apres. Lequel acte, & protestation, à l'instant que ledit Conte de Caithenes President, & yne partie  
des

des Iuges sus nommez furent rentrez en l'auditoire d'icelle Cour, & avant que de prononcer l'arrest dessusdict, à la requeste dudict Conte de Caithenes, fut publiquement leu & en plain jugement, & en demanda de rechef acte, & instrumēt en protestant comme dict a esté.

## EXTRAICT DV REGISTRE

des actes judiciaires de nostre souueraine dame, par moy Iean Bellenden de Auchnoule, Cheualier, & Greffier general d'icelle Cour, soubs mō seing manuel. Ainsi signé, Iean Bellenden Greffier de la Cour.

IL faut noter que qu'alors que ceste protestation fut faicte par George Conte de Caithenes President audit jugement l'accusation estoit faulse en ce chef, à sçauoir, d'autāt qu'ils alleguoient le meurtre auoir esté commis le neufiesme jour de Feurier, qui toutesfois pour certain aduint le jout ensuiuant au matin dixiesme jour, à deux heures apres minuit. Lequel jour selon les loix doit estre compté le dixiesme, de sorte que par ceste caualation, l'absolution fut finement soustenue.

Q



HISTOIRE DE MARIE  
SENS VIVENT A VC VNES

lettres & papiers trouuez au petit coffre  
dont il a esté parlé cy deuât, qui ont esté  
approuuées estre escrites de la propre  
main de la Royne d'Escoffe.

LETTRES DE LA ROYNE  
d'Escoffe escrites au Conte de Bothvuel,  
contenant le desseing du meurtre com-  
mis puis apres.

ESTANT partie du lieu, ou j'auoyelaiissé  
mon cœur, il se peut aisément juger qu'elle e-  
stoit ma cōtenance, veu ce que peut vn corps  
sans cœur. Qui à ceste cause que jusques à la  
disnée, je n'ay pas tenu grand propos. Aussi  
personne ne fest voulu auancer jugeant bien  
qu'il n'y faisoit bon. Estant encor à quatre mil  
pas de la ville vint à moy vn Gentil-homme  
enuoyé par le Conte de Lenos, qui me salua  
en son nom: & l'excusa de ce qu'il ne m'estoit  
venu au deuant, disant qu'il ne l'auoit osé en-  
treprendre, à cause que j'auoye tensé Cunig-  
ham, avec paroles aigres. Il me demanda aussi  
que ie m'enquisse du soupçon que j'auoye  
contre iceluy Conte. Ceste derniere partie  
de son dire, auoit esté adjoustée par luy, sans  
que le Conte luy eust commandé. Le respon-  
dy qu'il n'y auoit point de remede contre la

erainte: & que s'il estoit hors de faute, il ne seroit pas tant timide: & que ie n'auoye point respondu asprement, sinon aux doutez, qui estoient en ses lettres. En somme j'impolay silence au personnage. Il seroit long d'escrire tout le reste. Le seigneur Iaques Hambleton vint au deuant de moy, lequel me declara qu'au par-auant ayant entendu ma venue, il festoit retiré, & luy auoit ennoyé Huston, pour luy dire, qu'il n'eust jamais creu, ou qu'il l'eust voulu poursuiure, ou qu'il se fut joinct avec les Hambletons, & qu'il respondit qu'il n'y auoit eu qu'une cause de son voyage, à sçauoir, pour me veoir, & qu'il ne se conjoindroit avec les Stuarts & Hambletons sans mon commandement.

**L V S S E** Huston, & le fils de Cauldvvellis, accompagnez d'environ quatre vingts chevaux vindrent au deuant de moy. Lusse dict que ce iour-là mesme: il estoit adiourné, par le pere du Roy, cōtre ce qu'il auoit promis p son feing, & q ce feing estoit par deuers luy, mais que quād on fut aduertty de ma venue, q le iour auoit esté prolōgé. Et qu'il ne vouloit aller par deuers le Côte, qui l'auoit appelé en jurāt, qu'il ne luy demāderoit iamais riē. Nul des citoyens n'est venu à moy: qui faiēt que ie croy qu'ils sont d'avec cestuy-là: & puis ils parlent en bien, au moins du fils. D'auantage

ie ne voy aucū de la Noblesse, outre ceux de ma suite. Le Roy appela hier Ioachim, & l'interoga pourquoy ie n'alloye loger pres de luy, & que si ie le faisoie il seroit plustost remis sus. Item pourquoy i'estoye venue, & si c'estoit pour faire vne reconciliation: si vous estiez icy: & si i'auoye faict quelque rolle de mes domestiques, si i'auois prins Paris, & Gilbert, afin qu'ils m'escriussent: & si ie ne vouloie pas licentier Ioseph. Or ie m'estonne qui luy en a tant declaré: car mesme il a tenu propos de Sebastian. Je l'ay enquis de ses lettres, ou il s'estoit plaint de la cruauté d'aucū. Il respondit qu'il estoit aucunement estonné, & qu'il se trouuoit si ioieux de me voeir, qu'il pensoit mourir de ioye: Ce pendant il estoit offēse de ce que i'estois ainsi pensue. Je m'en allay soupper. Celuy qui vous porte ces lettres vous fera entendre de ma venue.

IL me pria de retourner: ce que ie fey. Il me declara son mal, adioustant qu'il ne vouloit point faire de testament sinon cestuy seul c'est qu'il me laisseroit tout: & que i'auoye esté la cause de sa maladie, pour l'ennuy qu'il auoit porté, que i'eusse l'affection tant esloignée de luy. Et puis apres vous me demandez dit-il, que veut dire ceste cruauté, dont ie fay mention en mes lettres. Cela s'adresse seulement à vous, qui ne voulez receuoir



mes promesses, ny ma repentance. Je confesse que i'ay grandement offensé: Mais non en ce que i'ay tousiours desnié. I'ay aussi peché à l'encontre d'aucuns de voz citoyens, ce que vous m'avez pardonné. Je suis jeune, Vous dites ce pèdant qu'apres m'auoir souuèt pardonné ie retourne en semblables fautes. Vn homme de mesme aage que ie suis, & destitué de conseil, ne peult il pas faillir deux ou trois fois? ou ne tenir pas quelque fois promesse? & apres se repentir de sa faute, en se corrigeant par l'usage des occurrences? Que si ie puis obtenir pardõ, ie promets cy apres de ne plus offenser. Je ne vous demande rien d'auantage, sinon que nous ne faisons qu'une table, & vn lict, comme ceux qui sont mariez. A cela, si vous ne consentez, ie ne releueray iamais de ce lict. Je vous prie de me faire entendre ce que vous avez deliberé, car Dieu scayt quelle peine ie porte, de ce que i'ay fait de vous vn Dieu, & que ie ne pense autre chose qu'à vous. Que si ie vous offense quelquefois vous en estes cause: veu q̄ quād on m'offense, si i'auoye ce refuge, que ie me peusse plaindre vers vous, ie ne feroie ma complainte à autre: mais si i'enten quelque chose, & que ie n'aye familiarité avec vous, ie suis contraint de la retenir close en mon cœur: Ce qui me tourmente tellement, qu'il m'oste du tout l'entē-

## HISTOIRE DE MARIE

dement, & le conseil. Je luy respondoye tousiours: mais il seroit long de tout escrire, ie luy ay demandé pourquoy il deliberoit s'en aller en ce nauire Anglois. Ce qu'il nia, voire avec iurement, mais il a confessé auoir parlé avec les Anglois. Apres ie l'ay enquis, touchât la dispute de Guillaume Hiegait. Ce qu'il a aussi denié, iusques à ce que ie luy ay rapporté les mesmes paroles qu'il auoit proferées. Alors il dit qu'il estoit aduertty par Minto, qu'on disoit qu'un du conseil m'auoit apporté des lettres, afin de les signer, pour le faire mettre en prison, voire (s'il n'obeïssoit) pour le tuer: & qu'il enquist le semblable de Minto, qui respondit que cela luy sembloit vray. De ce chef, ie luy en parleray demain. Quant au reste, touchât Guillaume Hiegait, il l'a confessé: mais non iusques au iour d'apres mō arriuée. Il desiroit fort que i'allasse loger en son hostel: ce que i'ay reffusé, luy disant qu'il auoit besoin de purgation, & que cela ne se pouuoit faire. Il adiousta qu'il auoit entendu que i'auoye amené vne litiere, & qu'il eust mieux aymé aller ensemble avec moy. I'estime qu'il pensoit que ie le voulusse enuoyer prisonnier quelque part. Je respōdy que ie le meneroye avec moy à Cragmillar, afin que là les medecins & moy le peussions secourir, & que ie ne m'esloingnasse de mon fils. Il re-

spondit qu'il estoit prest d'aller, ou ie voudroye, pourueu que ie le rēdisse certain de ce qu'il m'auoit requis. Il desiroit de n'estre veu de personne. Il se fache toutes les fois que ie luy parle de Vualcar, & dit qu'il luy arrachera les oreilles de la teste, & qu'il a menty. Car ie l'auoye interrogé de cela, & de ce qu'il festoit courroucé contre aucuns des seigneurs, & les auoit menassez. Ce qu'il nie, & dit qu'il les aime tous: & me prie que ie ne croye point autrement de luy: & quāt à ce qu'il me touche, qu'il aymeroit mieux mourir, que de faire chose qui me peust offenser.

O R apres, il m'a vsé de tant de petites flateries, avec tel poix & discretion, que vous en seriez estonné. l'auoye, peu s'en faut oublié ce qu'il dit sur le fait de Hiegait, qu'il ne peut rié soubçonner de moy: & qu'il ne croira iamais que moy qui suis sa propre chair, luy face aucun desplaisir: & qu'il scauoit bié que i'auoye reffusé de souscrire à cela. Que si quelqu'un cerchoit à luy oster la vie: qu'il feroit en sorte qu'elle luy seroit cherement vëduë: mais que nul ne luy estoit, ou seroit suspect, ains qu'il aymeroit tous ceux que i'aymoye. Il ne vouloit point permettre que ie m'en allasse, mais desiroit q̄ ie veillasse avec luy. Et ie faingnoye que tout cela me sembloit vray, & que ie m'ē foucioye beaucoup. Et en m'excusant, que ie



*Qu'auoit  
il donc be-  
soin de me-  
decine?*

ne pouuoie veiller pour ceste nuit là, il dit qu'il ne pouuoit biē dormir. Je ne l'ay iamais veu mieux porter, ne parler si doucement. Et si ie n'eusse appris par l'experience, combien il auoit le cœur mol comme cire, & le mien estre dur comme diamant, & lequel nul trait ne pouuoit percer, sinon descoché de vostre main, peu s'en eust fallu que ie n'eusse eu pitié de luy: toutesfois ne craignez point: Ceste forteresse sera conseruée iusques à la mort: mais vous regardez que ne laissiez surprendre la vostre, par ceste nation infidele, qui avec nō moindre opiniastrété debatta le mesme avec vous. L'estime qu'ils ont esté enseignez en mesme escole. Cestui-cy à tousiours la larme à l'œil. Il saluē tout le monde: voire iusques aux plus petirs: & les flate d'une façon pitoyable, afin qu'il les ameine, iusques à auoir compassion de luy. Au-iourd'huy le sang est sorty du nez, & de la bouche à son pere. Vous donc deuinez maintenant quel est ce presage. Je ne l'ay point encor veu, car il se tient en la chambre. Le Roy me requiert que ie luy donne à manger de mes mains. Or vous n'en croyez pas pardela rien dauantage, pendant que ie suis icy.

Voyla ce q' i'ay despeché pour mō premier iour, esperāt acheuer demain le reste. Je vous escry toutes choses, encor qu'elles soient de  
peu

peu d'importance, afin qu'en eslisant les meilleures, vous en faires iugement. Je suis occupée en vn affaire, qui m'est infiniment desagreable. Ne vous prent il pas enuie de rire, de me veoir ainsi bien mentir, 'au moins de si bie<sup>t</sup> dissimuler en disant verité? Il m'a tout decouuert sous le nom de l'Euesque, & de Sutherland. Et toutesfois ie ne luy ay encor parlé, ny dit vn seul mot de ce que vous m'avez déclaré, ains seulement ie le poursuy par force de flateries & prieres, afin qu'il fasseure de moy. Et me plaignant de l'Euesque, i'ay sceu toutes choses de luy, & entendu le reste. Nous sommes conjoints avec deux especes d'hommes infideles. Le diable nous vueille separer, & que Dieu nous conjoingne à iamais, à ce que soyons deux personnes tres-fideles, si iamais autres ont esté conjointes ensemble. Voila ma foy, & veux mourir en icelle, Excusez moy, que i'escry mal, il faudra que vous en deuinez la moytié: mais ie ne puis remedier à cela. Car ie ne suis pas à mon aise. Et neantmoins i'ay vne grande ioye en vous escriuant, pendant que les autres dorment, puis que de ma part ie ne puis dormir cōme eux, ny ainsi que ie voudroye, c'est à dire, entre les bras de mon trescher amy: duquel ie prie Dieu qu'il vueille destourner tout mal, & luy donner bon succes. Je m'en vay pour trouuer mon repos

*Confession  
impudente  
et effron-  
tée.*

*Imprecation  
contre  
son mary.*

*O execra-  
ble impu-  
dence.*

## HISTOIRE DE MARIE

iufques au lédemain, afin que ie finiffe icy ma bible: mais ie fuis fachée, que ce repos m'empesche de vous escrire de mon fait, par ce que il dure tant. Faites moy fçauoir ce que vous auez deliberé de faire, touchant ce que fçaez, afin que nous nous entendions l'un l'autre, & que riē ne fe face autrement. Ie fuis toute nuë, & m'en vay coucher: & neantmoins ie ne me puis tenir que ie ne barbouille encor biē mal, ce qui me reſte de papier. Maudit ſoit ce ravelé, qui me donne tant de trauaux: car ſans luy i'auoye matiere plus belle pour diſcourir. Il n'a pas eſté beaucoup rendu diforme, toutesfois il en a pris beaucoup. Il m'a quaſi tuée de ſon halene, car elle eſt plus forte que celle de voſtre parent: & neantmoins ie n'approche pas près de luy: mais ie m'aſſieds en vne chaire a ſes pieds, luy eſtāt en la partie du liēt plus eſloingnée.

**Du meſſager du pere ſur le chemin,**

**Du dire du ſieur Iacques Hambleton.**

**De ce que le preuoſt de Luſſe m'a rapporté, touchant le retardement.**

**De ce qu'il ſ'eſt enquis à Ioachim.**

**Du reglement de la famille.**

**De ma ſuite.**

**De la cauſe de mon arriuée.**

**De Ioseph.**

**Item du deuis d'entre moy & luy.**



De la volonté qu'il a de me complaire, & de  
sa repentance.

De l'interpretation de ses lettres.

Du fait de Guillaume Hiegait, & de son deyr.

Du sieur de Leuingstoun.

P E V s'en faut que ie n'aye oublié: comme,  
le sieur de Leuingstoun a dit à l'oreille en sou-  
pant, à ma-damoiselle Reres, qu'elle beut à  
ceux qu'elle cognoissoit, sous condition que  
ie le pleigeroye en leur nom. Et apres souper  
il me dit, comme ie me chauffoye aupres du  
feu, estant appuyée sur son espaule: Voyla vne  
belle visitation de telles gens: mais toutesfois  
la ioye de nostre venue ne leur peult estre si  
grande, combien est la facherie à celuy qui a  
esté delaislé seul au-iourd'huy, & qui ne fera  
iamais ioyeux, iusques à ce q'il vous ayt veü.  
De rechef, ie luy demanday qui estoit cestui-  
là, luy m'embrassant plus estroitement me re-  
spondit, c'est l'un de ceux qui vous ont laissée.  
Vous pouuez deuiner qui est cestui-là. J'ay au  
iourd'huy trauaillé iusques à deux heures en  
ce brasseler, pour y enfermer la clef, qui est  
iointe au bas, avec deux petites cordes: il est  
mal fait, à cause du peu de temps qu'on a eu:  
mais i'en feray vn plus beau. Ce pèdant adui-  
sez que personne de ceux qui sont icy ne le  
voye: car tout le mode le cognoist, tât il a esté  
fait à la haste, deuant les yeux de chacun.

R ij

## HISTOIRE DE MARIE

MAINTENANT ie vien à ma deliberatiō odieuse : vous me cōtraignez de tellemēt dissimuler, que j'en ay horreur, veu que vous me forcez de ne iouer pas seulemēt le personnage d'une trahistresse. Qu'il vous souuiēne que si l'affectiō de vous plaire ne me forçoit, j'aymeroye mieux mourir que de commettre ces choses: car le cœur me seigne en icelles. Bref, il ne veut venir avec moy, sinon sous ceste cōdition, que ie luy promette d'yser en commun d'une seule table, & d'un mesme liēt, cōme au par-avant, & que ie ne l'abandonne si souuent. Et que si ie le fay ainsi, il fera tout ce que ie voudray, & me suiura. Mais il m'a prié que ie l'attendisse encor deux iours. Au commencement il parloit fort asprement (comme vous recitera celuy qui porte les presētes) du deuis eu avec les Anglois, & de son depart: mais en fin il reuint à sa douceur. Entre autres secrets qu'il me recita, il dit qu'il sçauoit bien que mō frere m'auoit rapporté ce qu'il auoit fait avec luy à Sterling : desquelles choses il a nié la moytié, & principalement qu'il fust entré en la chambre de mon frere. Et afin qu'il me creust plustost, j'estoye contrainte de luy accorder quelque chose, en dissimulant. Parquoy, lors qu'il me priaist que ie luy promisse, qu'incōtinent qu'il seroit guarry, nous ne feissions plus qu'un liēt, ie luy dy par dissimulatiō,

en faingnant que je croyoie à ses belles promesses, que ie m'y accorderoie, pourueu qu'il ne changeast d'aduis : mais ce pendant qu'il regardast que personne n'en sceust rien : parce que les Seigneurs ne pourroient estre offenzés de nos propos, ny consequemment nous en vouloir mal. Ains seroient en crainte de ce qu'il m'auroit suiuy. Et si nous pouuions estre d'accord ensemble, qu'il pourroit donner ordre, qu'ils entendroient combien peu ils l'auoient estimé. Item de ce qu'il m'auoit conseillé, que je ne recherchasse la bonne grace d'aucuns sans luy. Et pour ces raisons qu'ils seroiēt en grand soupçon, si je troubloie ainsi maintenant la face du theatre qui auoit esté appresté pour jouer vne autre fable.

A L O R S estant grandement joyeux, il adiousta. Et pensez-vous que pour cela ils vous en estiment d'auantage? Mais ie suis biē aise, q̄ vous auez fait mention des Seigneurs. Maintenāt ie croy que vous desirez que nous viuions ensemblement en paix. Car s'il estoit ainsi, beaucoup plus grandes fascheries nous pourroient aduenir à tous deux, que nous ne craignons: Mais à present ie veux ce que vous voulez, & aimeray ce que vous aimerez, & desire que pareillement vous acqueriez leur amitié: Car puis qu'ils ne pourchassent à m'oster la vie, ie le les aime tous esgallement.



# HISTOIRE DE MARIE

TOUCHANT ce chef, le porteur vous recitera plusieurs particularitez : d'autât qu'il y a trop de choses, qui restent à escrire, & que il est desia tard. Vous adjousterez foy selon vostre parole. En somme il ira, ou vous voudrez par mon commandement. Helas! je n'ay jamais trompé personne: Mais ie me submets en toutes choses, à vostre volonté. Faictes moy sçauoir ce que ie doy faire: & quoy qu'il en puisse aduenir, ie vous obeiray. Et pensez en vous mesme, si pouuez trouuer quelque moyen plus couuert, que par breuueage: Car il doit prendre medecine & estre baigné à Cragmilar. Il ne peut sortir du logis d'icy à plusieurs jours. Brief à ce que i'en puis entendre, il est en grand soupçon: neantmoins il adiousté beaucoup de foy à ma parole: mais non encores tant, qu'il n'en descouure quelque chose: Toutesfois ie confesseray, & recongnoistray tout deuant luy si vous le trouuez bon. Mais si ne m'esjouiray-ie iamais à tromper celui qui se fie en moy: Neantmoins vous me pouuez commander en toutes choses. Ne conceuez donc point de moy aucune sinistre opinion: puis que vous-mesmes estes cause de cela: Car je ne le feroie jamais cōtre luy pour ma vangeâce particuliere. Cependāt li m'a dōné attainte du lieu suspect. Et a jusq's icy discouru biē au vif que ses fautes sont cō-

*C'est que  
elle veut  
empoisonner  
son mary.*

*Quelle sub  
iection en  
vne Roynie  
Voila la  
force de  
l'empudi-  
cie.*

gneuës: Mais qu'il y en a, qui en cōmettēt de plus grandes, encores qu'ils estimēt qu'elles soiēt cachées par silēce, & toutesfois que les hōmes parlēt des grāds, aussi biē q̄ des petits. Quant à Reres, il dit, ie prie Dieu que les seruices qu'elle vous fait, vous soient à honneur. Il dit aussi qu'il y en a qui croient, & que de sa part il l'estime veritable, que ie n'ay point en moy la puissance de moy-mesme: d'autāt que j'ay reffusé les conditions qu'il auoit offertes.

**BRIEF**, il est certain qu'il se doute de ce que sçauēz, & de sa vie mesmes. Quant au reste, soudain que ie luy propose deux, ou trois bōnes paroles, il se resiouit, & n'a point de crainte. Ie ne l'ay point veu ceste apres-disnée: par-ce que ie faisoie vostre brasseler: auquel ie ne puis accommoder de la cire: Car c'est ce qui deffaut à sa perfection. Et encor ie crain, qu'il n'y suruienne quelque inconueniēt, & qu'il soit reongneu, fil aduenoit que vous fussiez blessé. Faiōtes moy entendre si vous le voulez auoir: & si auez affaire de quel que peu plus d'argēt: & quand ie doy retourner, & quel ordre ie tiendray à parler à luy. Il enrage quand ie fay mention de Lethington, de vous & de mon frere. Il ne parle point de vostre frere. Quant au Conte d'Argathley, ie suis en crainte, toutes les fois qu'il en deuise. Il s'assēure qu'il ne pense point de mal de

# HISTOIRE DE MARIE

luy. Quant à ceux qui sont de dehors, il n'en parle ny en bien, ny en mal: seulement il a euité tousiours ce lieu. Son pere se tient tousiours au logis, & ne l'ay point encores veu. Tous les Hambletons sont icy, qui me font compagnie assez honorable. Tous les amis de l'autre me suivent lors que ie le visite. Il me prie, que ie soie demain assez à tēps pour le veoir leuer. Afin q̄ ie le face court, ce porteur vous dira le surplus. Si i'appren icy quelque chose le soir je le mettray en memoire. Il vous declarera la cause de mon retardement. Brulez ces lettres: car elles sont dangereuses, & s'il n'y a rien qui soit bien couché. Je ne pense que choses facheuses. Si vous estes à Edimbourg, quand vous receurez ces lettres, faictes le moy sçauoir. Ne vous offensez point, si ie me fie par trop. Maintenant donc, mō cher amy, puis que pour vous complaire ie n'espargne, ny mon honneur, ny ma conscience, ny les dangers, ny mesmes ma grandeur, quelle elle puisse estre. Je vous prie que vous le preniez en la bonne part, & non selon l'interpretation du faux frere de vostre femme, auquel je vous prie aussi n'adjouster aucune foy, contre la plus fidele amie, que auez eue, ou que vous aurez jamais. Ne regardez point à celle de laquelle les feinctes larmes ne vous doiuent estre de si grand poix  
que

*Mauuaise  
conscience  
est crain-  
tine.*



que les fideles traualx que je souffre, afin que je puisse meriter de paruenir en son lieu: pour lequel obtenir, ie trahi (voire contre mon naturel) ceux qui m'y pourroient empescher. Dieu me le vueille pardonner, & vous doit (mon amy vnique) tel succez & felicité, que vostre humble & fidele amye le souhaite: laquelle espere en brief autre recompense de vous, pour ce mien facheux labeur.

Il est tard, neantmoins je ne desire iamais cesser de vous escrire. Et toutesfois, apres vous auoir baisé les mains, ie feray fin à mes lettres. Excusez mon ignorance à escrire, & relisez mes lettres: excusez la briefueté des caracteres; Car hier je n'auoie point de papier, quand j'escriui ce qui est au memoire. Ayez souuenance de vostre amie, & luy rescriuez souuent. Aimez-moy, comme je vous aime: & aiez memoire du propos de mademoiselle Reres.

Des Anglois.

De sa mere.

Du Conte d'Arghley.

Du Conte de Bothwell.

Du logis d'Edimbourg.

**A V T R E S L E T T R E S E S-**  
criptes de Glasgou ou l'on peut veoir la haine qu'elle portoit à son mary, non sans soupçon qu'elle machinoit sa mort.

*O amour  
pernicieux  
& des-  
stable.*

## HISTOIRE DE MARIE

IL semble qu'avec vostre absence soit joint l'oubly: veu qu'au partir vous me promistes de vos nouvelles, & toutesfois je n'en puis apprendre, dequoy l'esperance m'a quasi ietté en aussi grande joye, que celle que ie doy receuoir à vostre venue: laquelle vous auez differée plus que ne m'auiez promis. Quant à moy, encor que ie n'oye rié de nouveau de vous: toutesfois, selon la charge, que j'ay receuë, i'ameine l'homme avec moy Lundy à Cragmilar, ou il sera tout le Mecredy. Et j'iray à Edimbourg, pour me faire tirer du sang, si ie n'enten rien de nouveau de vous au contraire. Il est plus ioyeux, & dispos, que vous ne l'auiez jamais veu. Il me reduict en memoire toutes les choses qui me peuuent faire entendre qu'il m'aime. En somme vous diriez, qu'il m'honore, & recerche avec grãd respect. Enquoy ie pren si grand plaisir, que ie n'entre jamais vers luy, que la douleur de mon costé malade ne me saisisse, tant il me fache. Si Paris m'apportoit ce pourquoy je l'auoie enuoie, j'espere que ie me porteroie mieux. Je vous prie faictes-moy sçauoir bien au long de vos affaires: & ce qu'il me faut faire, si vous n'estes de retour quand ie seray-là arriüée. Car si vous ne conduisez la chose sagement, ie voy que tout le faiz retournera sur mes espaules. Regardez à tout, & premie-

rement espluchez le faict en vous-mesmes. Je vous enuoie ceci par Beton qui s'en ira au jour assigné au Sieur Balfurd. Je ne vous en diray dauantage, sinon pour vous prier que me faciez entendre de vostre voiage. A Glas-cvvo ce Samedy matin.

## A V T R E S L E T T R E S

à luy-mesme.

I' A Y veillé plus tard la nuit que je n'eusse fait si ce n'eust esté pour tirer ce que ce porteur vous dira: que je trouue la plus belle commodité pour excuser vostre affaire, qui se pourroit preséter. I'ay promis que je luy meneray demain cestui-là. Vous aiez en soin, si la chose vous semble commode. Maintenant j'ay violé l'accord: car vous auiez deffendu que je n'escriuisse, ou que je n'enuoiasse par deuers vous. Neantmoins je ne l'ay faict pour vous offenser. Et si vous sçauiez en quelle crainte je suis à present, vous n'auriez point tant de soupçons contraires en vostre esprit: lesquels toutesfois je supporte, & pren en bõne part: comme prouenans de la chose que je desire le plus de toutes celles qui sont sous le ciel, & que je poursuy avec extreme diligence, à sçauoir vostre amitié, duquel les deuoirs que je fay me rendent certaine, & asseurée. Quāt



## HISTOIRE DE MARIE

**I**L semble qu'avec vostre absence soit  
 joint l'oubly: veu qu'au partir vous me pro-  
 mistes de vos nouvelles, & toutesfois je n'en  
 puis apprendre, dequoy l'esperance m'a quasi  
 ietté en aussi grande joye, que celle que ie  
 doy receuoir à vostre venue: laquelle vous  
 auez differée plus que ne m'auez promis.  
 Quant à moy, encor que ie n'oye rié de nou-  
 uveau de vous: toutesfois, selon la charge, que  
 j'ay receuë, j'ameine l'homme avec moy Lun-  
 dy à Cragmilar, ou il sera tout le Mecredy.  
 Et j'iray à Edimbourg, pour me faire tirer du  
 sang, si ie n'enten rien de nouveau de vous au  
 contraire. Il est plus ioyeux, & dispos, que  
 vous ne l'auez jamais veu. Il me reduict en  
 memoire toutes les choses qui me peuuent  
 faire entendre qu'il m'aime. En somme vous  
 diriez, qu'il m'honore, & recerche avec  
 grãd respect. Enquoy ie pren si grand plaisir,  
 que ie n'entre jamais vers luy, que la douleur  
 de mon costé malade ne me saisisse, tant il me  
 fache. Si Paris m'apportoit ce pourquoy je  
 l'auoie enuoie, j'espere que ie me porteroie  
 mieux. Je vous prie faictes-moy sçauoir bien  
 au long de vos affaires: & ce qu'il me faut fai-  
 re, si vous n'estes de retour quand ie seray-là  
 arriuée. Car si vous ne conduisez la chose sa-  
 gement, ie voy que tout le faiz retournera  
 sur mes espaules. Regardez à tout, & premie-

rement espluchez le faict en vous-mesmes. Le vous enuoie ceci par Beton qui s'en ira au jour assigné au Sieur Balfurd. Le ne vous en diray dauantage, sinon pour vous prier que me faciez entendre de vostre voiage. A Glas-cuuo ce Samedy matin.

## AVTRES LETTRES à luy-mesme.

I'AY veillé plus tard la nuit que je n'eusse fait si ce n'eust esté pour tirer ce que ce porteur vous dira: que je trouue la plus belle commodité pour excuser vostre affaire, qui se pourroit preséter. I'ay promis que je luy meneray demain cestui-là. Vous aiez en soin, si la chose vous semble commode. Maintenant j'ay violé l'accord: car vous auiez deffendu que je n'escriuisse, ou que je n'enuoiasse par deuers vous. Neantmoins je ne l'ay faict pour vous offenser. Et si vous sçauiez en quelle crainte je suis à present, vous n'auriez point tant de soupçons contraires en vostre esprit: lesquels routesfois je supporte, & pren en bõne part: comme prouenans de la chose que je desire le plus de toutes celles qui sont sous le ciel, & que je poursuy avec extreme diligence, à sçauoir vostre amitié, duquel les devoirs que je fay me rendent certaine, & asseurée. Quãt

à moy je n'en desepereray jamais, & vous prie que suiuant vos promesses vous me faciez entendre vostre affection : autrement j'estimeray que cela se faiet par mō mal-heureux destin, & par la faueur des astres enuers celles, qui toutesfois n'ont vne tierce partie de la loyauté, & volonté que j'ay de vous obeir, si elles (comme si i'estoie vne seconde amie de la son) malgré moy, occupent le premier lieu de faueur. Ce que je ne dy pour vous comparer à cest homme en l'infelicité qu'il auoit, ny moy avec vne femme toute esloignée de misericorde, comme estoit celle-là: Combien que vous me cōtraignez estre en aucune partie semblable à elle, en toutes les choses qui vous concernent, ou qui vous peuuent garder, & cōseruer à celle, à laquelle seule vous estes entierement de droict. Car je vous puis m'attribuer comme mien, qui vous ay aquis seul loyaument, en vous aimant aussi vniquemēt, comme je fay, & feray tant que ie viuray : me rendant asseurée, cōtre les traux & dāgers, qui en pourront aduenir. Et pour tous ces maux, desquelz m'avez esté la cause, rendez-moy ceste faueur, que vous aiez souuenance du lieu, qui est prochain d'icy. Je ne demande pas que vous me teniez promesse demain. Ains que nous nous assemblions, & que n'adjoustiez point de foy aux suspicions, sinon



apres l'experience faicte. Je ne demande autre chose à Dieu, fors qu'entendiez ce que i'ay en l'esprit, qui est vostre: & qu'il vous garantisse de tout mal, au moins pendant que ie seray en vie, laquelle ie ne tien point chere, sinon, entant que moy & elle, vous sommes agreables. Je m'en vay coucher, & vous dy à Dieu, Faites moy certaine de bõ marin de vostre portement. Car ie seray en peine, iusques à ce que ie l'entède. Comme l'oysseau eschappé de la cage, ou la tourtre, qui est sans compagne, ainsi ie demeureray seule, pour pleurer vostre absence, quelque brefue qu'elle puisse estre. Ceste lettre fera volontiers ce que ie ne pourray faire moy-mesmes, si d'auenture, comme ie crain vous ne dormez desia. Je n'ay osé escrire en presence de Ioseph, Sebastian, & Ioachim, qui ne faisoient que de partir quand i'ay commencé à escrire ces choses.

AVTRES LETTRES ESCRITES  
au Conte de Bothvvel, touchant  
le depart de Marguerite Cor-  
rvwood, qui cognoissoit & ai-  
doit a ses amours.

MON cœur, hélas! faut il que la folie d'une femme dõt vous cognoissiez assez l'ingratitude vers moy, soit cause de vous dõner déplaisir, veu q'ie n'y pouuoye mettre remede, sans

le donner a cognoistre? Et depuis que ie m'en suis apperceuë, ie ne le vous pouuoie dire, pource que ie ne sçauoie pas cōme m'y gouverner, d'autant qu'en cecy ny en autre chose ie ne veux point entreprendre de rien faire, sans que ie cognoisse quelle est vostre volonté, que ie vous supplie me faire entendre. Car ie l'executeray toute ma vie, voire plus volōtiers que ne me le voudriez declarer. Que si vous ne me mandez des nouuelles ceste nuit, de ce que vous voulez que ie face, ie m'en despeschera, & me hazarderay de l'entreprendre. Ce qui pourroit nuire a ce que nous desseingnōs tous deux. Et quād elle sera mariée, ie vous prie de m'en donner vne autre: ou biē i'en prédray quelqu'une, dont i'estime que la façon vous contentera. Mais quant a leur lāgue & fidelité enuers vous, ie n'en voudroie pas respondre. Je vous supplie que l'opinion d'une autre n'esloingne vostre affectiō de ma cōstāce. Vous messiez vous de moy, qui vous veux mettre hors de doute, & declarer mon innocence? O ma chere vie, ne le refusez pas, & ne souffrez que ie vous donne espreuue de mon obeïssance, fidelité, constance, & volontaire subiection: que ie prend a tresgrād plaisir, autant q̄ ie le puis auoir, si vous l'acceptez sans ceremonie. Car vous ne me sçauriez faire plus grand outrage, ny offence plus mortelle,

AUTRES LETTRES EN-  
uoyées de Sterling a Bothuvel, touchant  
la menée qu'elle faisoit, pour se  
faire raur par luy.

MONSIEUR, hélas, pourquoy est vostre  
fiance mise en personne si indigne pour soup-  
çonner ce qui est entieremēt vostre? l'enrage:  
vous m'auez promis que vous vous resoul-  
driez en toutes choses, & que chacun iour  
vous m'enuoiriez dire ce que i'auroie à faire.  
Vous n'en auez rié fait. Je vous veux bien ad-  
uertir que vous preniez bien garde a vostre  
desloial beau frere. Il vint vers moy, sans mē  
faire apparoiſtre que c'estoit de vostre part,  
& me dit que vous l'auez requis qu'il vous  
escriuit ce que ie vous voudroie dire, & ou, &  
quand ie pourroie aller a vous, & ce que vous  
deliberiez faire de luy. Et sur cela il me remō-  
stra que c'estoit vne folle entreprise, & que  
pour mon honneur ie ne vous pouuoye prē-  
dre a mary, puis que vous estiez marié, ny al-  
ler avec vous: & que ses gens mesmes ne le  
souffriroient pas, voire que les seigneurs cō-  
trediroient a ce qui en seroit proposé. Bref, il  
semble qu'il nous soit du tout cōtraire. Je luy  
respondy, veu que i'en estoie venuē si auant,  
que si vous ne vous retractiez, nulle persua-  
sion, non pas mesmes la mort, me feroit mā-



quer à ma promesse . Touchant la place, pardonnez moy si ie vous dy que vous estes trop negligent de vous remettre à moy. Choisissez la donc vous-mesmes, & m'en aduertissez. Cependât ie ne suis a mon aise. Car il est ja trop tard, & n'a pas tenu à moy que vous n'y ayez pensé de bonne heure. Et si vous n'eussiez changé d'opinion depuis mon absence, non plus q moy, vous ne demanderiez maintenant d'en estre resolu. Tant y a qu'il n'y a point de faute de ma part. Et en cas que vostre negligéce ne nous mette tous deux au dâger d'un desloyal beau frere, si les choses ne succedent, iamaïs ne puisse-je bourger de ceste place. Je vous enuoye ce porteur : d'autât que ie n'ose commettre ces lettres a vostre beau frere, qui n'vsera aussi de diligence. Il vous dira de mon estat. Iugez quel amandement m'ont apporté ces nouvelles ceremonies. Je voudroie estre morte. Car ie voy que tout va mal. Vous me promistes bié autre chose par voz premieres promesses. Mais l'absence a pouuoir sur vous, qui auez deux cordes en vostre arc. Depechez vous de me faire responce, afin que ie ne faille. Ne me voulât fier en vostre frere. Car il en a babillé, & y est du tout contraire. Dieu vous doint la bonne nuit.

*Imprecation d'une femme passionnée.*

AUTRES

## AVTRES LETTRES OV EL-

le cherche quelque excuse, touchant  
son rauissement.

D v lieu, & de l'homme ie m'en rapporte a  
vostre frere, & a vous. Je le suiuray, & ne fau-  
dray en rié de ma part. Il treuve beaucoup de  
difficultez. Je pense qu'il vous en a aduertty, &  
de ce qu'il desiroit, pour bien ioüer son per-  
sonnage. Quât a ioüer le mien, ie sçay comme  
ie m'y dois gouverner: me souuenant de la fa-  
çon que les choses ont esté deliberées. Il me  
semble que vostre long seruice, & la grâde a-  
mitié & faueur que vous portét les seigneurs,  
meritent bien que vous obteniez pardon, en-  
cor qu'en cecy vous vous auâciez aucunemēt  
par dessus le deuoir d'un subyet. Or est il que  
vous entreprenez de le faire, non pas afin de  
me forcer, & tenir captiue, ains pour vous ré-  
dre asséuré pres de moy, & q̄ les remontran-  
ces & persuasions des autres ne m'empeschēt  
de consentir a ce que vous esperez que vostre  
seruice vous fera vn iour obrenir. Bref, c'est  
pour vous asséurer des seigneurs, & vo<sup>9</sup> met-  
tre en liberté de vous marier, comme y estant  
contraint pour vostre seureté, a ce que puis a-  
pres me seruant loyaument, vous me puissiez  
presenter vne humble requeste, cōjointe tou-  
tesfois avec importunité. Excusez vous donc

T

## HISTOIRE DE MARIE

& les persuadez le plus que pourrez, que vo<sup>us</sup> estes forcé par necessité de faire ainsi vostre poursuite a l'encontre de voz ennemis. Vous aurez dequoy dire assez, si l'argumēt & le sub jet vous plaist: & donnez beaucoup de belles paroles a Ledinton. Que si cela ne vous semble bon, aduertissez m'en, & n'en mettez pas du tout la faute sur moy.

**AVTRES LETTRES A LVY-**  
mesmes, a ce qu'il regardast soingneu-  
sement, qu'en la ravissant il se  
rendist le plus fort.

**M O N S I E U R**, depuis ma lettre escrite, vo-  
stre beau frere, qui fust, est venu à moy fort  
triste, & m'a demandé mon conseil de ce qu'il  
feroit apres demain: pource q'il y a beaucoup  
de gens icy, & entre autres le Conte de Sou-  
therland, qui aymeroient mieux mourir, veu  
le bien que ie leurs ay fait depuis n'a gueres,  
que de souffrir que ie fusse emmenée, eux  
me conduisans, & d'autre part qu'il craint que  
fil en suruenoit quelque trouble, on ne l'esti-  
mast ingrat, comme s'il m'auoit trahie. Je luy  
dy qu'il deuoit estre resolu de cela avec vous,  
& mettre hors de la maison ceux desquels on  
se meffioit le plus. Suiuant ce mien aduis il s'est  
resolu de vous en escrire. Et me suis estonnée  
de le voir si peu resolu en temps de necessité.



Je m'asseure bien qu'il fera tout d'honneste  
homme : mais ie vous ay bien voulu aduertir  
de la crainte qu'il a d'estre chargé , & accusé  
de trahison, a ce que sans vous meffier de luy,  
vous y regardiez de plus pres , & q̄ vous vous  
rendiez d'autant plus fort . Car nous auions  
hier plus de trois cēs cheuaux des siens, & de  
Lenistō. Pour l'amour de Dieu soyez plustost  
accōpagné de trop q̄ de trop peu . Car cest le  
principal de mon soucy. Je m'en vay acheuer  
ma dépesche , & prie Dieu q̄ nous nous prī-  
siōs entrevoir bien tost en ioye. Je vous escry  
en diligence, afin que soyez aduertty a temps.

AVTRES LETTRES EN RIME

Françoise, en forme de sonnets, qu'elle luy  
escruiut auant que de l'espouser , voire du-  
rant que le Roy viuoit encores , & au par-  
auant le diuorſe d'entre luy & sa femme,  
ſelon que les paroles meſmes le portent,  
d'autāt qu'elle ſe declare deuoir estre pre-  
ferée en amour a la femme de Bothuvel.

O Dieux ayez de moy compassion,  
Et m'enseignez quelle preuue certaine  
Je puis donner qui ne luy ſemble vaine  
De mon amour & ferme affection.  
Las n'est il pas ja en poſſeſſion  
Du corps du cœur, qui ne reffuſe peine,  
Ny deſhonneur en la vie incertaine

*Ces sonnets  
ſi mal cou-  
ſus monſtrēt  
qu'elle a e-  
tē auſſi bon  
poete, que  
bonne ſem-  
mē.*

## HISTOIRE DE MARIE

Offence de parens, ne pure affection?  
 Pour luy tous mes amis, i'estime moins q'rié,  
 Et de mes ennemis ie veux esperer bien.  
 I'ay hazardé pour luy, & nom & conscience,  
 Ie veux pour luy au monde renoncer,  
 Ie veux mourir pour le faire auancer.  
 Que reste plus pour preuuer ma constance?

Entre ses mains, & en son plain pouuoir,  
 Ie mets mon fils, mon honneur, & ma vie,  
 Mon païs, mes sujets, mon ame assubjetie  
 Est toute à luy, & n'ay autre vouloir  
 Pour mon objet que sans le deceuoir  
 Suiure ie veux, malgré toute l'enuie  
 Qu'issir en peult. Car ie n'ay autre enuie,  
 Que de ma foy luy faire apperceuoir,  
 Que pour tempeste, ou bonasse qu'il face,  
 Iamais ne veult changer demeure ou place.  
 Bref, ie feray de ma foy telle preuue,  
 Qu'il cognoistras sans faure ma constance,  
 Non par mes pleurs, ou fainte obeïssance,  
 Côme autres font, mais par diuerse espreuue.

*Elle parle  
 de la fem-  
 me de Bo-  
 thryel.*

Elle pour son hōneur vous doit obeïssance,  
 Moy vo' obeïssant i'en puis receuoir blasme,  
 N'estât a mō regret, cōme elle vostre femme,  
 Et si n'aura pourtant en ce point préminence:  
 Pour son proufit elle vse de constance,  
 Car ce n'est peu d'hōneur d'estre de voz biēs  
 dame

Et moy pour vous aimer i'en puis receuoir  
blasme,

Et ne luy veux ceder en toute l'obseruance.

Elle de vostre mal n'a l'apprehension,

Moy ie n'ay nul repos tât ie crain l'apparêce.

Par l'aduis des parens elle eust vostre accoin-  
tance;

Moy malgré to<sup>r</sup> les miés vous porte affectiō,

Et de sa loiauté prenez ferme assurance.

Par vous mon cœur, & par vostre alliance,

Elle a remis sa maison en honneur,

Elle a joüy par vous de la grandeur,

Dont tous les siens n'auoient nulle assurece.

De vous mon bien, elle a eu la constance,

Et a gagné pour vn temps vostre cœur,

Par vous elle a eu plaisir en bon heur,

Et pour vous à honneur, & reuerence.

Et n'a perdu sinon la iouissance,

D'un fascheux sot qu'elle auoit cherement.

Ie ne la plain d'aimer donc ardemment,

Celuy qui n'a en sens, n'y en vaillance,

Ny en beauté, en bonté, ny constance

Point de second. Ie vy en ceste foy,

Quant vous l'aimiez elle vsoit de froideur, *Louange de*

Si vous souffriez pour l'amour passion *Bethvral.*

Qui vient d'aimer de trop d'affection,

Son doig monstroît la tristesse du cœur,



## HISTOIRE DE MARIE

N'ayant plaisir en vostre grand ardeur,  
 En ses habits monstroït sans fiction,  
 Qu'elle n'auoit paour qu'imperfection,  
 Peust l'effacer hors de ce loyal cœur,  
 De vostre mort ie ne vis la ††  
 Que meritoit tel mary, & seigneur?  
 Somme de vous elle a eu tout son bien.  
 Et n'a prisé, n'y jamais estimé  
 Vn si grand heur sinon puis qu'il n'est sien,  
 Et maintenant dit l'auoir tant aimé.

Et maintenant elle commence à veoir  
 Qu'elle estoit bien de mauuais jugement  
 De n'estimer l'amour d'un tel amant,  
 Et voudroit bien mon amy deceuoir.  
 Par les escrits tous fardez de sçauoir  
 Qui pourtant n'est en son esprit croissant  
 Ains emprunté de quelque auteur luisant,  
 A faict tresbien vn enuoy sans l'auoir.  
 Et touteefois ses paroles fardées,  
 Ses pleurs, les plaincts remplis de fictions,  
 Et ses hauts cris & lamentations  
 Ont tant gaigné que par vous sont gardées  
 Ses lettre' escrite' ausquels vous dōnez foy,  
 & si l'aimez, & croiez plus que moy.

Vous la croyez, las! trop ie l'apperçoy,  
 Et vous doutez de ma ferme constance.  
 (O mon seul bien, & ma seule esperance)

Et ne vous puis asseurer de ma foy.  
Vous m'estimez legiere qui le voy,  
Et si n'avez en moy nulle asseurance,  
Et soupçonnez mon cœur sans apparence,  
Vous meffiant à trop grand tort de moy.  
Vous ignorez l'amour que ie vous porte,  
Vo<sup>s</sup> soupçonnez qu'autre amour me trāsporte,  
Vous estimez mes paroles du vent.  
Vous despeignez de cire mon las cœur,  
Vous me pensez femme sans jugement,  
Et tout cela augmente mon ardeur.

Mon amour croist, & plus en plus croistra  
Tant que viuray & tiendray à grand heur,  
Tant seulement d'auoir part en ce cœur,  
Vers qui en fin mon amour paroistra,  
Si tresclair que jamais n'en doutera.  
Pour luy je veux recercher la grandeur,  
Et feray tant que de vray congnoistra  
Que je n'ay bien, heur, ne contentement,  
Qu'à l'obeir & seruir loyaument.  
Pour luy j'atten toute bonne fortune,  
Pour luy je veux garder santé, & vie,  
Pour luy vertu de suiure i'ay enuie,  
Et sans changer me trouuera tout vne.

Pour luy aussi i'ay jetté mainte larme,  
Premier qu'il fust de ce corps possesseur,  
Duquel alors il n'auoit pas le cœur,

# HISTOIRE DE MARIE

Puis me donna vn autre dur alarme,  
 Quand il versa de son sang mainte dragme,  
 Dont de grief me vint laisser douleur,  
 Qui m'en pensa oster la vi' & fraieur,  
 De perdre las! le seul rempart qui m'arme.  
 Pour luy depuis i'ay mesprisé l'honneur,  
 Ce qui nous peut seul pourueoir de bõ heur.  
 Pour lui i'ay hazardé grandeur & conscience,  
 Pour luy tous mes parens i'ay quitté & amis,  
 Et tous autres respects sont à part mis,  
 Brief de vous seul ie cherche l'alliance.

De vous ie dy seul soustien de ma vie,  
 Tant seulement ie cherche m'asseurer,  
 Et si ose de moy tant presumer,  
 De vous gagner maugré toute l'enuie.  
 Car c'est le seul desir de vostre chere amie,  
 De vous seruir & loiaument aimer,  
 Et tous malheurs moins que rien estimer,  
 Et vostre volonté de la mienne suiuiue.  
 Vous congnoistrez avec obeïssance,  
 De mon loial deuoir n'obmettant la science,  
 A quoy j'estudieray pour tousiours vous cõ-  
 plaire.  
 Sans aimer rien que vous sous la subjection,  
 De qui ie veux sans nulle fiction,  
 Viure & mourir, & à ce j'obtempere.

Mon cœur, mō sang, mon ame, & mō soucy  
 Las!



Làs! vous m'avez promis qu'aurons plaisir  
 De deuiser avec vous à loisir,  
 Toute la nuit, ou ie languis icy,  
 Aiant le cœur d'extreme paour transi,  
 Pour veoir absent le but de mon desir,  
 Crainte d'oubly vn coup me vient saisir,  
 Et l'autre fois ie crain que rendurci  
 Soit contre moy vostre amiable cœur,  
 Par quelque dit d'un meschant rapporteur:  
 Vne autrefois ie crain quelque auenture,  
 Qui par chemin destourne mon amant,  
 Par vn fascheux, & nouveau accident:  
 Dieu destourne tout malheureux augure.

Ne vous voyant selon qu'avez promis,  
 J'ay mis la main au papier pour escrire,  
 D'un different que j'ay voulu transcrire:  
 Je ne sçay pas quel sera vostre aduis,  
 Mais ie sçay bien qui mieux aimer scaura,  
 Vous diriez bien qui plus y gaignera.

**DES PLACARDS ET PRO-**  
 clamations du combat affichez par  
 Bothvvel, & de la response  
 qui fut faicte.

**INCONTINENT** apres la mort du Roy,  
 qui fut tué en la maison, elle estant esleuée en

## HISTOIRE DE MARIE

l'air par la violence de la pouldre à canon la nuit du neufiesme jour de Feurier, 1567, on fait vne proclamation contenant que quiconque reueleroit les meurtriers du Roy auroit deux mille liures sterling. A la quelle proclamation fut respondu aussi par vn placard affiché à l'huis de l'auditoire d'Edimbourg, le seiziesme iour de Feurier, en la forme qui s'ensuit.

**P O Y R C E** qu'on a publié que quiconque reueleroit les meurtriers du Roy auroit deux mille liures: le qui ay fait inquisition par ceux qui ont commis l'acte mesme, afferme que les auteurs dudit meurtre sont, le Cōte de Bothwell, maistre Iaques Balford, le Curé de Flisk, maistre David Chambers, Blac mestre, & lea Spens. Lequel sur tout est le principal auteur de ce meurtre, & la Royne qui l'a consenti à la persuasion dudit Conte de Bothwell, avec l'enforcelement de la dame Bucklovvogh.

**S V R Q V O Y** fut faicte vne autre proclamation le mesme jour, ou l'on requeroit que celuy qui auoit attaché le placard susdict se presenta & vint auouer & soubscrire en personne à iceluy, & qu'il auroit la somme qui auoit esté promise par la premiere proclamation, voire d'auantage s'il le meritoit, sous le

bon plaisir routesfois de la Royne & de son conseil.

A QVoy on fait la response qui s'ensuit & qui fut attachée en la mesme place le jour ensuiuant dixneufiesme dudiect mois.

POVR-AVTANT qu'on a faict vne proclamation depuis que i'ay attaché mon premier placard ou on requiert que ie me presente pour le souzcrire & auouer : pour response ie requiers aussi que l'argent soit consigné entre les mains de quelque homme de bien, & je comparoistray Dimêche prochain, & quatre autres avec moy, & lors je souzscriray & soustiendray ce que j'ay dict. D'auantage ie requiers que le sieur Francisque Bastien & Ioseph orfeure de la Royne, soyent arrestez prisonniers, & ie declareray ce que chacun d'eux & leurs complices feirent en particulier.

A ce placard rien ne fut respondu.

LE quatorziesme iour d'Auril, le Conte de Bothuvel venant pour assister au iugement à Edimbourg, arriua avecques enseignes deploïées, remplissant les rues de gens d'armes de sa faction. Et fut accusé & absoubs tout ensemble du meurtre du Roy, par Iuges qui estoient periures. Là il deffia & se presenta pour combattre seul à seul, tout homme non



diffamé qui vouldroit maintenir contre luy ceste accusation.

A QVOY on feit response par vn autre placard qui fut attaché incontinent apres au mesme lieu, que pour autant que ledit Conte de Bothvvel auoit faict afficher vn placard signé de sa main, par lequel il deffioit tout hōme non diffame qui vouldroit ou oseroit dire qu'il fust coupable de la mort du Roy, adjoustant que celuy qui le diroit, ou vouldroit soustenir telle accusation en auroit menti par la gorge : vn Gentil-homme d'honneur & de bonne renommée accepta son offre, & dict qu'il prouueroit par la loy des armes, qu'il estoit le principal auteur de cest horrible meurtre, combien qu'on en eust faict quelque inquisition, & dont pour la crainte de mort les Iuges l'auoient legerement absouz. Et pource que le Roy de France, & la Royne d'Angleterre requeroient par leurs Ambassadeurs que punition fust faicte d'iceluy meurtre, il supplie aussi leurs majestés qu'ils insistent enuers la Royne sa souueraine dame, que par son consentement on puisse accorder du jour & lieu dedans leurs païs, pour venir au combat selō la loy des armes, mesmes en leur presence, ou celle de leurs deputez. Auquel iour & lieu il promet, & iure en foy de gentilhomme de se trouuer & faire son deuoir, pour ceu

que leurs majestez par proclamation luy donnent saufconduit, & a sa compagnie, pour passer & repasser par leurs terres, sans aucun empeschement : Remettant le iugement aux lecteurs & auditeurs, combiën iuste cause il a de requérir sur ce le Roy de France, & la Royne d'Angleterre. Aduertissant par cestes le reste des meurtriers, de se preparer, d'autant qu'on leur feroit le mesme offre, & que leurs noms seroiēt baillez par escrit, afin qu'ils fussent cogneus d'un chacun.

CONFESSION DE IEAN HABRON, du jeune Talla, d'Aglish, & Pourie, qui furent executez le troisieme de Ianuier ensuiuant, 1567.

IEAN, sieur de Bovvton, confessa qu'il y en auoit neuf qui executerent l'entreprise, à sçauoir, le Conte de Bothvvel, le sieur Hormiston, Hob Hormiston, & luy-mesme, Talla, d'Aglish, Vilson, Pourie, & François Paris, & qu'il n'en veid point dauantage, & n'en cognoist point d'autres.

ET ne scayt rien plus, sinon que le Roy fut esleué en l'air, & que personne ne luy toucha qu'il sçache, ou s'il fut frappé de quelqu'un, q ce fut par autres que par les susnommez.

## HISTOIRE DE MARIE

**ITEM**, touchant le sieur Jacques Balford, dit qu'il ne l'a pas veu sousscrire a l'entreprise, mais bien que c'en est le principal auteur & conseiller.

**IL** adiousta, disant. Je cōfesse que c'est vne vraye prouidence de Dieu, de ce que ie suis amené icy, comme vne beste a l'escorcherie, d'autant que ie m'estoye pourueu d'un nauire, toutesfois ie n'ay peu eschaper.

**ITEM**, il dit que personne ne face mal a la persuation des grans, en estimant que ceux là le sauueront, car ie pensoye pour certain la mesme nuict que le fait fut executé, que combien qu'il fust peruenu à la cognoissance de chacun, neantmoins que nul n'eust esté si hardy de dire que c'estoit mal fait, voyant la sousscription des mains de tant de personnes, & cognoissant l'intention de la Royne en cecy.

**ET** parlant de la Royne en plein auditoire, il dit: Dieu vueille que tout se porte bien: Car d'autant plus qu'on cache la faim, d'autât plus elle s'augmēte. Quicōque viura encores quelque temps il iugera que il n'y a icy rien de nouveau.

**ITEM**, Hinest confessa qu'il estoit l'un des principaux meurtriers, & pourtant s'estimoit digne de mort: mais qu'il estoit asseuré de la misericorde de Dieu, qui l'auoit appellé a repentance.



TALLA pareillement confessa ce que dessus, & s'accorda en tout & par tout en ce qui touchoit les personnes, le nombre, & la ruine de la maison du Roy.

EN outre, afferma qu'à Seton le Conte de Bothvvel l'appella & luy dit : à quoy pensiez vous, quād vous le veistes ainsi esleué en l'air? & qu'il respondit: helas, mon-seigneur, pourquoy dites vous cela? car quād i'oy telles choses, les paroles me naürent iusques à la mort, comme elles vous deuroient faire.

ITEM, qu'alors, il veid le sieur Iacques de Balford, mettre son nom, & celuy de son frere au pardon.

DAVANTAGE, qu'il scauoit bien le fait trois iours au par-avant qu'il deust estre executé.

P V I S, il adiousta : Apres que ie vins à la Cour, ie delaislay de lire la parole de Dieu, & embrassay toute vanité. Et pourtant Dieu m'a iustement puny. Que chacun dōc eüte mauuaise compagnie, & ne se confie en l'homme: Car nous sommes aussi prompts a receuoir le mal, comme l'estouble a prendre feu.

O V T R E- P L V S, estant en l'auditoire il requit Iean Brand, Ministre de l'eglise, d'aller vers le sieur de Lindsey, & luy dire ces mots: Monsieur, ie vous pardonne ma mort, & aussi a monsieur le Regent, voire a tous autres,

mais en especial a ceux qui m'ont trahy & livré entre voz mains . Car ie sçay que si vous m'eussiez peu sauuer, vous l'eussiez fait : vous requerât que de la mesme affection que vous voulez respondre deuant Dieu au iour du iugement, vous faciez diligēce d'amener en iustice le reste des auteurs de ce meurtre, comme m'y auez amené: d'autant que cecy n'a pas creu en ma teste. Toutesfois Dieu soit loüé, q̄ la justice a commēcé en moy, & que par icelle il m'appelle a repentance.

D A G L I S H dit : Ainsi Dieu me soit iuge, si je sceu rien de la mort du Roy, deuant q̄ tout fut fait. Car le Conte de Bothvvel sortant de son liēt print ses chausses de velours: & sur cela arriua François Paris, qui luy dit quelque mot en l'oreille: apres il me parla d'autre chose, puis il me demanda son m̄reau a cheuaucher, & son espée: ce que ie luy baillay. Quoy fait il vint a la porte du logis du sieur Hormiston : & l'ayant attendu, s'en alla, & passa deuant les Iacopins, & vint pres le fossé ou il me commanda de ne bouger . Et i'appelle Dieu pour mon iuge, si i'en cogneu iamais autre chose, iusques a ce que i'entendy le bruit de la poudre a canon. Apres cela il s'en reuint au logis, & se coucha en son liēt, iusques a tant q̄ maistre George Hakit arriua, & heurta à la porte. Et quand ie deuroye mourir pour cela,

Dieu

Dieu me soit en tesmoing si ie sçache autre chose. Et s'il est ainsi que i'en meure, que doit on faire a ceux qui ont commis, cōseillé, souscrit, & executé le fait?

## CONCLVSION DE TOVT ce que dessus.

**V O I L A** ce qui a esté fidelement recueilly, tant des actes de iustice, que des propres escrits de la Royne, cōme aussi de la confession de plusieurs tesmoins. Au demeurant les causes cy dessus, inciterent ceste Royne a prēdre ce miserable cōseil. Bothvvel aussi auoit d'autres raisons qui n'esmouuoient pas peu son esprit. Car ceste infame absolution augmentant dauātage le fait qu'elle ne leuoit les soupçōs, & ne pouuāt plus estre celé, il eust recours au dernier remede, à sçauoir, d'impetrer pardon de la Royne de tout ce q'il auoit cōmis. Mais d'autant que cela ne sembloit ny honneste, ny asseuré de mettre nōmément selon la coustume du païs, ceste insigne méchaceté és lettres de pardon, & adioindre le reste en termes generaux, par forme d'appendice, & en somme confesser le meurtre du Roy: il fallut treuuer & commettre vn crime autant grand, ou qui ne fut pas moins enorme que tous les précédés, sous l'ombre duquel le meurtre du Roy



fust comme caché. Or n'en treuva on point d'autres, fors ce ravissemēt simulé, par lequel ensemblemēt la Royne peust pourueoir a son affectiō, en se mariāt, & Bothvvel à sa leureté.

DE PUIS se voyant priuée de son Royau-  
me, & de tout gouuernement, par l'aduis des  
estats du pais, & estre non seulement en mel-  
pris a chacū, ains aussi reserrée en vn chasteau  
soubz bonne garde : elle delibera de se sauuer  
en France, esperant qu'à la faueur de ses parēs  
elle impetreroit quelque nouveau secours du  
Roy, pour se faire remettre en ses hōneurs &  
estats. A quoy luy donnoit grande esperance  
la faction des Hambletons, qui sembloit estre  
des plus fortes de l'Escoffe. En fin apres auoir  
corrompu ses gardes par argent, & par belles  
promesses, elle se desrobbe du chasteau en ha-  
bit dissimulé. Mais pensant tenir la routte de  
France, elle aborda en vne ville d'Angleterre,  
ou estant recogneuē par quelques-vns, quoy  
qu'on l'eust receuē assez honnorablement, si  
est-cē que peu apres la Royne d'Angleterre  
la donna en garde a vn seigneur du pais, &  
l'asseura de sa personne : de sorte que quel-  
que poursuite qu'elle ayt sceu faire dedans, &  
dehors le Royaume, elle n'a peu encores estre  
deliurée. Pédant sa prison, l'Angleterre a esté  
agitée de diuers troubles, ayant souuēt arrêté  
de s'emparer de l'estat: principalement soubz

le pretexte du mariage avec le Duc de Norfolk, lequel elle esperoit faire Roy, à l'aide d'aucuns seigneurs du païs, qui estoient ou mal contens, ou desiroient de remettre sus les ceremonies de l'eglise Romaine. Ce qui fut découuert a la Royne, par vne grande prouidence de Dieu, estant par ce moyen le Duc mis prisonnier. Toutesfois les Contes de Northumberlād, & de Vvestmerland, & plusieurs autres seigneurs s'efforcérēt en armes decouuertes a deliurer ceste Royne d'Escoffe. Ce q̄ n'ayās peu executer, fourragerent les frontieres de l'Angleterre, & en fin furent mis en route, sentans seulement approcher l'armée de la Royne. Tellemēt que de tous ces beaux desseins n'est encores sorty autre fruit, sinon la prison perpetuelle du Duc, & sa cōdemnation a mort, la ruine des deux susdits Contes, & autres seigneurs de leur ligue, la subuersiō des maisons des Hābletons, avec vne extreme foule des peuples de l'vn & l'autre Royaume, & la mort de deux Regens en Escoffe, meurtris a son instigation & poursuite.

ET de nouveau encores, se monstrāt toujours semblable a soy-mesme, elle entreprit de faire prédre la Royne d'Angleterre, le secretaire Cicile, & q̄lques autres du priué conseil, & en fin a l'aide mesme du Duc d'Albe, & de quelques Lords du Païs, qui abusoient de

la douceur & cleméce de leur souuerain magistrat, s'emparer de la couronne. Chose qui a esté confirmée, tant par les lettres de la Royne d'Escoffe, que par la confession mesmes de ceux, qui pour ce regard ont esté executez p justice à Londres, & qui auoient esté par elle mis en besongne. Entre lesquels au commencement de ceste année, 1572. estoit vn Anglois ayant peu au par-avant seruy de secretaire au sieur Henry Norreys, nommé Mather, lequel fut pëdu, escartelé, & trainé a la mode du pais avec vn autre nômé Barne, qui auoit demeuré quelque temps en France. Voila tout le bié & proufit qu'à apporté à l'Angleterre la prison, & derention de ceste Royne, à sçauoir, troubles & guerres ciuilles continuelles, avec coniurations frequentes cōtre la vie, & l'estat des plus grands. Voire y a apparence de pis, si Dieu de sa bōté gratuite, ayāt pitié du Royaume, pour l'amour de son nom, ne l'en retire, ou ne luy change la mauuaise affection qu'elle porte a ses voisins, qui n'ont voulu fauoriser ses actions peruerfes, & desbordées. Mais par-ce qu'il y a vn petit recueil des particularitez qui se sont passées sur ce fait, l'ay pensé estre meilleur de l'insérer icy pour fin de ceste histoire tant tragique.

*Execution  
faicte en  
l'an mille  
cinq cens  
septante  
deux.*



S O M M A I R E R E C V E I L  
des conspirations faictes par la Royne  
d'Escosse contre la personne, &  
l'estat de la Royne  
d'Angleterre.

**O**N sçait assez que la Royne d'Escosse s'est  
trouuours demonstree par ses actions en-  
nemie capitale de la Royne d'Angleter-  
re, mesmes iusques à pretendre droit au Roy-  
aume d'Angleterre, & le debattre contre elle  
apres la mort de la Royne Marie sa sœur.

**E**T apres qu'elle n'a peu ne par force, ne  
par finesse, venir au bout de ses desseins, elle  
promeit solennellement de reconnoistre la  
Royne d'Angleterre, pour vraye & legitime  
Royne dudit Royaume, comme fille, & heri-  
tiere du Roy Henry huitiesme.

**L**A Q V E L L E aussi depuis, suiuant les loix,  
& ordonnances du pais a esté aduouée, re-  
ceüe, & establie legitime heritiere du Roy  
Edouard vj. son frere, & de Marie sa sœur  
aisnée, & declarée Royne à son sacre : & pour  
telle recogneuë, par les hommages des Prin-  
ces, Seigneurs, Prelats, & tout le reste du  
peuple d'Angleterre, suiuant, & en la mesme  
solennité, & ceremonie, que les autres Roys,  
& Roynes ses predecesseurs, l'ont esté.

**C**O M M E de fait aussi elle en est tresdigne,

estant vne Princeſſe excellente, & douée de de rares vertus, comme ſa bonté, clemence, & pieté le teſmoignent: & dont elle vſe meſmes enuers la Royne d'Eſcoſſe: qui tout au rebours ſ'en eſt monſtrée ingrate, & indigne, pour n'auoir tenu ſa promeſſe, & foy jurée: ains l'auoir totalement violée contre le deuoir des Roys, & Roynes: n'y tendu ailleurs, par ſes actions, & pratiques qu'à la rompre, pour en fin vſurper le Royaume d'Angleterre qui ne luy appartenoit point: quoy que par ſes mauuais deportemens, inhumanitez, & autres crimes, elle meſme fut priuée de ſon Royaume d'Eſcoſſe.

TANT y a qu'il eſt aſſez verifié que ceſte Royne, apres ſ'eſtre ainſi priuée de ſon Royaume, & en auoir eſté dechaffée par ſa propre faulte, a voulu, en continuant ſon mauuais naturel, pratiquer depuis quelques années ſecrettement, vn mariage avec le Duc de Norfolk, ſans le ſceu, & volonté de la Royne de Angleterre: de ſorte que par ce moyen elle a eſté la principale, voire ſeule cauſe de la rebellion dernièrement faiète au païs de North par les Contes de Northumberland, & Vveſtmerland, & de la ruine, & foulle de tout le païs, qui ſ'en eſt euſuiuie: jaçoit que les habitans d'iceluy païs, euſſent touſiours eſté au par-auant les premiers qui ont prins les ar-

mes, & combatu à l'encontre des Escossois pour la conseruation de l'estat d'Angleterre, duquel ils se monstroient fideles protecteurs.

ET combien que la Royne d'Angleterre se pouuoit justement ressentir de cest outrage, neantmoins vsant de sa douceur, & clemence accoustumée, au lieu d'en prendre vangeance, comme elle le pouuoit faire, elle a, (contre l'opinion, & aduis de plusieurs Seigneurs & gens de conseil tant dedans que dehors le Royaume) essayé tous les moyens qui luy ont esté possibles, pour la gratifier, cōme sa propre sœur, & l'a restituer en son Royaume: luy ayant mesme conserué la vie, apres q̄ le meurtre par elle commis en la personne du Roy d'Escoffe son mary fut descouuert: encor que du commencement la Royne d'Angleterre ne se pouuoit persuader qu'elle eust osé commettre vn crime si enorme: de sorte qu'à ceste occasion elle auroit tenté par tous moyēs de faire reconcilier avec elle les estats & peuple d'Escoffe, esteindre & pacifier les guerres ciuiles qui y estoient.

PAREILLEMENT il a esté clerement vecifié, & cogneu d'un chacun, que le Duc de Norfolk estant constitué prisonnier pour la premiere fois, la Royne d'Escoffe par lettres ecrites à la Royne d'Angleterre, renonça au pretédu mariage d'entre elle & iceluy Duc,



alleguant que ce n'estoit pas elle qui auoit premierement recherché, & poursuiui ce mariage, ains le Duc: voire promettoit de ne jamais y entendre à l'aduenir. Comme au semblable lediēt Duc de Norfolk, par ses lettres qu'il escriuit à la Royne d'Angleterre, recongneut avec toute humilité la faute qu'il auoit commise d'auoir ainsi poursuiui, & recherché ce mariage, sans le sceu & volōté de la Royne d'Angleterre sa souueraine dame: promettant à l'aduenir de ne jamais rien negotier avec la Royne d'Escoſſe tant pour le faict de ce mariage, que autrement, en quelque maniere que ce fut.

S V I V A N T ces protestations & promesses, la Royne d'Angleterre (Princesse vraiment debonnaire & pitoiable) relascha iceluy de la Tour de Londres, où il estoit prisonnier, luy octroyant la liberté, & sa maison, avec deliberation de le remettre en brief en tel estat comme il auoit esté au par-auant: esperant qu'apres il se comporteroit enuers elle ainsi qu'un bon subject doit faire à l'endroit de sa souueraine Princesse, & de laquelle il pouuoit particulièrement reconnoistre & tenir apres Dieu, la vie, & le bien. Outre que par quelques personnages d'honneur, elle moyenna, cōme dit a esté tant avec la Royne d'Escoſſe, que le Roy son fils, & les

Seigneurs

Seigneurs du Royaume, la restitution d'icelle, avec vn bon accord entre eux pour appaiser les troubles, & discords qui y estoient pour lors.

NEANTMOINS ceste Royne, & le Duc aussi, contreuenans à leur promesse, & foy jurée, & à tout deuoir, ont depuis par menées secretes, & par personnes interposées continué à vouloir contracter mariage entre eux: pour en fin à l'aide de leurs complices, & confederes se saisir de la personne de la Royne d'Angleterre, & consequemment du Royaume qui luy appartient comme estant vraye, & legitime heritiere d'iceluy, le tout durant le temps que ledict Duc a esté premierement mis prisonnier en la Tour de Londres, comme dict est, comme aussi pendant la liberté qu'il obtint d'aller en sa maison, & jusques à ce que de rechef il a esté constitué prisonnier comme au par-auant.

MAINTENANT on peut juger par ce qui a esté touché combien leurs entreprises, & practiques estoient pernicieuses à l'estat de la Royne d'Angleterre, s'ils se fussent ainsi mariez sans son vouloir, & consentement, & contre l'attente de tous les bons, & loyaux sujets du pais, voire des meilleurs amis que le Duc eust, de façon qu'on peut dire q Dieu p vne grace, & bonté speciale a icy gardé come

## HISTOIRE DE MARIE

extraordinairement la Royne d'Angleterre, & son estat, contre lequel la conspiration estoit dressée, non sans esperance de la pouuoir executer.

CAR mesmes ils auoient desseigné d'es-mouuoir, & exciter vne nouvelle rebellion pres la ville de Londres, capitale du païs, pour avec leurs forces secretes, s'en saisir. Et ce pendant grand nombre de gens de guerre estrangers tant des païs bas, qu'autres de dela la mer, deuoient estre conduits en vn certain haure d'Angleterre, propre à y faire leur descente: Et ainsi les forces des conspirateurs estans ioinctes, ils deuoient entrer plus auant dās le païs pour executer des choses, lesquelles il vaut mieux passer souz silence, que de les escrire. Et toutesfoss il est certain que toutes les conjurations & menées ont esté congneuës, & verifiées tant par tesmoignage, que par les escrits de plusieurs.

MESMES le Carefme dernier, 1571. vn courrier fut enuoyé par eux dela la mer, avec ample pouuoir, memoires, & instructiōs par escrit pour declarer, & tesmoigner l'intention de ceux qui deuoient estre chefs, & conducteurs de la conjuration. Ce qui auroit esté grandement loué, & trouué bon par dela, jusques à en escrire lettres tant à la Royne d'Escolle, & Duc de Norfolk, qu'à l'Euesque de



Rosse, conducteur, & auteur de toutes ces rebellions, voire la principale cause du malheur & calamité du Duc. Esquelles lettres il se trouue escrit entre autres choses, qu'on deuoit tenir l'entreprise secrette, sans la reueler à personne, sur tout aux François, pour certaines causes de grande importance, jusques à ce que le courrier fut allé à Rome en poste par deuers le Pape, afin de fournir argent: & au Roy d'Espaigne pour bailler des gés de guerre, & quelque nombre de nauïres pour l'exécution d'icelle.

LEQUEL courrier auoit lettres de creance de la Royne d'Escosse, du Duc, & d'autres, tant au Pape, comme au Roy d'Espaigne. Et estant encor à Rome au commencement du mois de May dernier passé, il renuoya la responce à icelle Royne, au Duc, & à d'autres par le moyen de cest Euesque de Rosse (homme extrêmement factieux) qui contenoient entre autres choses, que le Pape approuuoit l'entreprise de ceste conspiration, & qu'il en escriroit au Roy d'Espaigne pour y tenir la main: mais que quant à luy, à cause des grâds fraiz de la guerre turquesque, il estoit si empesché qu'il ne luy estoit possible de fournir argent pour lors. Et neantmoins sa saincteté les admonnestoit de prendre bon courage en attendant quelque meilleure ouuerture.

## HISTOIRE DE MARIE

**I**L fut aussi resolu par les chefs de ceste cō-  
juratiō d'assaillir au mesme temps le Royau-  
me d'Irlande, afin d'affoiblir d'autant les for-  
ces de la Royne d'Angleterre en les diuertif-  
sant ailleurs pour la deffence, & ruition de  
ses autres terres, & païs.

**E**T pour plus facilement induire le peu-  
ple, & l'attirer à leur deuotion, ils feirent pu-  
blier & diuulguer par personnes interposées  
plusieurs liures, lettres, & traictez tant imprimez  
qu'autremēt, ou ils s'efforçoient de mō-  
strer que la Royne d'Escoffe auoit droict au  
Royaume d'Angleterre, & luy attribuoient  
plusieurs tiltres d'hōneur, & de louange (dōt  
toutesfois les crimes enormes, & plains d'in-  
humanité par elle commis la rendent indi-  
gnes) en diffamans outrageusement les prin-  
cipaux officiers, & seruiteurs de la Royne de  
Angleterre, pour paruenir à vne subuersion  
entiere de l'estat.

**B**R I E F il est certain, qu'en ceste entre-  
prise, il y a eu plusieurs complices, & adherās,  
qui auoient basti diuers desseins pour depos-  
seder la Royne de son Royaume, tāt par frau-  
des, simulations, & desguisemēs, que par for-  
ces d'armes secretes & couuertes pour en in-  
uestir celle d'Escoffe, & la faire incontinent  
proclamer Royne de l'vn & l'autre royaume.  
Ce qui estoit le but principal ou ils tendoiet.

QVI plus est il a esté cogneu & verifié que elle, le Duc de Norfolk, & leurs complices auoient desseingné de faire enleuer le jeune Roy d'Escoce, son fils, & l'enuoyer en Espaigne : sans vne infinité d'autres petites menées, & pratiques, tendantes non seulement a la subuersion de l'estat d'Angleterre, ains aussi de route la Chrestienté: desquelles toutesfois Dieu a iusques icy empesché l'exécution.

C E pendant le 13. iour du mois d'Octobre dernier, les seigneurs du priué conseil de la Royne d'Angleterre pour couper chemin a ces conspirations, ayans appelé par deuant eux les Maire, Escheuins, Conseillers, & plus notables citoyens de la ville de Lōdres, leurs feirent entendre les choses dessusdites, leurs commandans de prendre garde, & auoir l'œil a la seureté, & conseruation de la ville, sous l'obeïssance de la Royne, ainsi qu'elle se reposoit sur eux, qu'ils y feroient leur deuoir.

E T le 16. dudit mois, se fait vne assemblée en la maison commune de ladite ville de Lōdres, ou estoient lesdits Maire, Escheuins, Cōseillers, & principaux de toutes les compagnies, & cōfrairies des quartiers. Là vn nommé maistre Guillaume ffliet Vvrod remōstra que par les choses cy dessus on en vouloit a la Royne, & a son estat. Et partāt les exhorta de



## HISTOIRE DE MARIE

demeurer fermes en l'obeïſſance qu'ils luy deuoiẽt: avec cõmandemẽt expres de ne receler, ny cacher les complices & adherãs de la coniuration, ains ſ'en faiſir incontinent, & les amener priſonniers, par deuãt le Maire, pour les faire chaſtier, & punir exemplairement.

LE meſme ordre fut mis generalemẽt par tout le païs d'Angleterre en chacune prouince, ville bourgade, & village, tãt pour obuier aux tumultes & ſeditiõs populaires, que pour empescher la deſcente des eſtrangers, de ſorte que par ce moyen iuſques icy il n'y eſt ſuruenue aucun changemẽt, voire n'eſt a craindre a l'aduenir, moyennant la grace de Dieu, & le bon ordre que la Royne y a eſtably pour ceſt eſſet.

DE PUIS on a procedé avec toute diligence a l'examen des Duc de Norfolk, Eueſque de Roſſe, leurs ſeruiteurs & complices: & en fin non ſeulement par leurs depõſitions & cõfeſſiõs volõtaires, ains auſſi par pluſieurs lettres, & papiers dont ils ont eſté treuuez faiſis, les menées & coniurations ſuſdites ont eſté plainement veriſiées & eſclarcies.

C'EST pourquoy le 16. du mois de Iãuier dernier, 1572. ledit Duc fut preſenté en la grãde ſalle de Weſtminſter, pour comparoiſtre en iugement deuant les plus grands, & ſignalez de tout le païs, meſmes du Conte de

Shrevvſbury grand Senefchal d'Angleterre, ſelon la couſtume. Et cōbien qu'il y demeura depuis le matin iuſques au ſoir, pour eſtre oy en ſes iuſtifications, touchant les crimes dont il eſtoit chargé par les deputez de la Royne, là preſens, neantmoins pour ce que ſes reſpōſes furent treuuees friuoles, & impertinētes, on le jugea coupable & conuaincu des coniurations cy deſſus touchées, & par conſequēt de crime de leſe majeſté, & en ſomme déclaré digne de mort, pour l'attentat par luy fait contre la Royne ſa ſouueraine dame, & ſa patrie.

## LES NOMS DES SEIGNEURS & pairs, qui feirent ce iugement.

Le Conte de Shrevvſbury, Senefchal d'Angleterre aſſis comme juge.

## LES CONTES.

Le Conte de Kent,  
Le Conte de Vvorceſter,  
Le Conte de Suffex,  
Le Conte de Huntington,  
Le Conte de Vvarvvik,  
Le Conte de Bedford,

Le Conte de Penbroke,  
Le Conte de Hertford;  
Le Conte de Leycester.

## LES BARONS.

Le Viconte de Hereford,  
Le Baron de Clinton, & Suye Admiral,  
Le Baron de Effinghun Chambelland,  
Le Baron de Burley,  
Le Baron Gran de Vvilton,  
Le Baron de Montioy,  
Le Baron de Sands,  
Le Baron de Borvvghe,  
Le Baron de Vventvvorthe,  
Le Baron de Mordant,  
Le Baron de sainct Iean de Vviltshire,  
Le Baron de Riche,  
Le Baron de Handos,  
Le Baron de Northe,  
Le Baron de sainct Iean de Blethall,  
Le Baron de Buckhurst,  
Le Baron de la Vare.

Acheué d'imprimer à Edimbourg, ville ca-  
pitale d'Escoffe, le 13. de Feurier, 1572.  
Par moy Thomas Vvaltem.



